

jocelyn boisvert

mort et déterré



Mort et déterré

Ne faites pas cette gueule d'enterrement
et visitez notre site :
www.soulieresediteur.com



Du même auteur chez le même éditeur

Un livre sans histoire, roman, coll. Graffiti, Soulières éditeur, 2004. Sélection White Ravens 2005

Ne lisez pas ce livre, roman, coll. Graffiti, Soulières éditeur, 2006

Chez d'autres éditeurs

Les 101 peurs du petit Robert, roman, coll. Échos, éditions Héritage, 1998

La mauvaise fortune du brigadier, roman, coll. Girouette, éditions Vents d'Ouest, 2003

Un méchant tour du destin !, roman, coll. Girouette, éditions Vents d'Ouest, 2005

Le Garçon hanté, roman, coll. Dès 9 ans, éditions de la Paix, 2007

Jocelyn Boisvert

Mort et déterré



case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIE) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2008
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Boisvert, Jocelyn

Mort et déterré

(Collection Graffiti ; 47)
Pour les jeunes de 11 ans et plus.

ISBN 978-2-89607-084-8

I. Titre. II. Collection.
PS8553.O467M67 2008 jC843'.54 C2008-940638-9
PS9553.O467M67 2008

Illustration de la couverture et illustrations intérieures :
Polygone studio (Carl Pelletier)

Conception graphique de la couverture :
Annie Pencrec'h

Copyright © Soulières éditeur et Jocelyn Boisvert
ISBN : 978-2-89607-084-8
ISBN PDF : 978-2-89607-379-5
Tous droits réservés

*À Marianne,
enceinte une première fois
quand j'ai commencé l'écriture du roman
et une deuxième fois
lorsque j'en ai terminé la révision.*

PREMIÈRE PARTIE

LA NAISSANCE D'UN ZOMBIE



« Ne touche à rien !
Je ne veux pas avoir à expliquer à ma mère
qu'un zombie est venu ici. »

Nicolas Tétreault

Le dernier jour

— **A**s-tu déjà imaginé ta mort ?
Voilà exactement le genre de question à laquelle on est en droit de s'attendre de la part de Nicolas le ténébreux. Nick est un type formidable, un ami précieux, mais il a un côté macabre qui n'est pas toujours de circonstance.

— Non, je ne pense pas à ma mort. Au risque de te paraître étrange, j'ai plutôt tendance à penser à ce que je vais faire de mon été. Te rends-tu compte, Nick, que l'école est finie ?

Oui, il s'en rend compte, et c'est pourquoi il extirpe de son sac deux masques en caoutchouc. Il m'en prête un et s'empresse d'enfiler l'autre sur son visage. Nicolas n'a pas trouvé de meilleure façon de déclarer son amour que d'apparaître devant l'élue de son cœur déguisé en mort vivant. Avec sa nouvelle tête, il est persuadé que Sandra va lui tomber dans les bras.

C'est dans les pommes qu'elle risque de tomber, s'il veut mon avis.

— De quoi j'ai l'air ? demande-t-il, ravi.

— Du tombeur de ces dames.

Je lui garantis qu'il va faire un malheur.

— Il faut se dépêcher, me somme-t-il, sûr de lui, sinon on va rater la *bellissima*.

Comme je n'ai pas pour principe de manquer une occasion de m'amuser, je me transforme à mon tour en zombie. Mon complice me jure que je n'ai jamais été aussi beau bonhomme.

L'année scolaire est terminée depuis cinq grosses minutes et les élèves courent en tous sens, pressés de quitter l'école secondaire le Crépuscule et de sauter dans les vacances à pieds joints. Par chance, notre victime désignée n'est pas encore partie. Debout devant son casier, elle jase avec Anne-Marie. Le temps est venu pour les morts de sortir de terre et de passer à l'attaque !

Les bras allongés à la façon d'un somnambule, Nick s'avance vers Sandra en traînant un pied au sol et en poussant des bruits gutturaux. La fille est aussi terrifiée que si un pou lui montrait les dents en grognant.

— Ce qui fait peur chez toi, Nicolas, ce n'est pas ton déguisement, c'est ton comportement, soupire-t-elle en levant les yeux au plafond.

— Je me pratique pour le film que je vais réaliser cet été, l'informe Nick, déçu de l'effet

produit. Yan et moi, on cherche des comédiens et des comédiennes. Ça t'intéresse ?

— Il va parler de quoi, votre film ?

— De choses et d'autres, mais surtout de zombies.

Sandra émet un « beurk » qui vient du fond du cœur. Il est évident que les créatures d'outre-tombe ne lui font ni chaud ni froid.

Nick lui assure qu'elle va passer à côté d'une expérience géniale si elle refuse. Au nom de l'amitié, j'ai le devoir de rescaper Nick avant qu'il ne s'embourbe au point de perdre la face. Quoique à lui voir l'air, on peut dire qu'il l'a déjà perdue.

Je retire mon masque et, avec un sourire gêné à l'endroit des deux demoiselles, j'éloigne mon ami zombie en le tirant par le bras. Tout en se laissant entraîner, Nick promet d'appeler Sandra au cas où elle changerait d'idée.

La grande ambition de mon compagnon est de devenir cinéaste. Nous partageons une passion commune pour les films d'épouvante. Il m'a promis le rôle principal dans le court métrage sur lequel il bâche depuis une semaine. J'ai accepté à condition d'avoir des cascades à exécuter. Je ne crains pas de me rompre le cou. J'adore le risque. Je ne recule devant rien et rien ne me fait peur. La vie, je mords dedans à belles dents.

Par contre, je ne peux pas en dire autant de mon compagnon. L'échec qu'il vient d'essuyer l'a abattu. Pourtant, le dernier jour d'école, ce n'est pas le moment de se laisser démonter.

— Je ne pense pas qu'elle *tripe* sur moi, déclare-t-il en sortant de la polyvalente.

— Elle a passé l'année à te le répéter, Nick ! Arrête de penser à elle. Pense plutôt aux vacances, aux belles nuits blanches qu'on va passer à regarder des films d'horreur.

Il hausse les épaules avec indifférence. Il s'était fait le serment d'avoir une blonde avant la fin de son 2^e secondaire et il a bousillé sa dernière chance.

— T'as encore tout l'été devant toi. T'es considéré comme un élève de 2^e secondaire jusqu'à la prochaine rentrée scolaire.

Il n'est pas d'accord. Le deuxième secondaire se termine aujourd'hui et il n'a pas de petite amie. D'ailleurs, il se demande s'il en aura une un jour.

— T'as qu'à essayer avec d'autres filles si t'es si pressé. Y a pas que Sandra Fréchette dans la vie !

Parlant d'autres filles, il y en a une qui s'approche, une élève de la classe, et pas n'importe laquelle : la seule et unique Mylène, avec ses cheveux multicolores dressés en pics et sa collection d'anneaux dans le nombril, le nez, les sourcils et Dieu sait où. Elle n'est pourtant pas

aussi hostile que son apparence voudrait le faire croire.

— Paraît que vous voulez faire du cinéma cet été ? s'informe-t-elle sans se donner la peine de nous saluer d'abord.

Pour ponctuer sa question, une pluie torrentielle se met à marteler le sol. Nick en profite pour se sauver sous prétexte qu'il est allergique à l'eau. Il n'a jamais pu la sentir, cette fille. Elle lui donne de l'urticaire. Et comme il la soupçonne d'avoir un œil sur lui, il préfère s'éclipser lorsqu'elle se trouve dans les parages.

Nick promet de me téléphoner en soirée. Je n'ai pas le temps de le saluer de la main qu'il a déjà traversé la rue, évitant de justesse une automobile qui roulait à pleine vapeur.

Mylène et moi restons seuls, de plus en plus détrempés. Après avoir dévisagé ses souliers pendant un moment, elle me tend un document sous pli en précisant qu'il s'agit d'idées de scénario. Elle a pensé que ça pourrait nous intéresser, Nick et moi. Intrigué, je m'apprête à décacheter l'enveloppe lorsqu'elle m'arrête et me suggère de la ranger dans mon sac avant qu'elle ne soit trop abîmée par l'averse. Alors que je me penche pour suivre son conseil, Mylène se sauve à toutes jambes, comme si elle venait de faire un mauvais coup.

J'aurai tout vu ! Mylène la *fuckée*, la fille perdue, qui veut se lancer dans le cinéma ! Remar-

que, ça tombe plutôt bien, car pour un film de morts vivants, elle a la tête de l'emploi !

Bien que fort étrange, son comportement ne me surprend pas outre mesure. Mylène Létourneau est sans conteste la personne la plus tourmentée que je connaisse. Impossible de savoir ce qui se cache dans sa tête. Je n'en ai que plus hâte de rentrer à la maison et de découvrir le contenu de sa lettre.

Les sombres nuages au-dessus de ma tête en ont décidément gros sur le cœur. Le temps est à l'orage et ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre. J'aime la pluie. J'adore me balader dans le quartier par mauvais temps. Le déchaînement des éléments m'apaise et m'aide à clarifier mes idées.

Ainsi commence le plus bel été de ma vie. Je regarde la rue se vider de tous les piétons, avec l'envie de danser à la façon de Gene Kelly dans le film *Chantons sous la pluie*.

En longeant le cimetière Delafoy, je songe aux mille et une choses épatantes que je vais faire au cours des semaines à venir. Sous cette averse diluvienne, les pierres tombales qui se tiennent en lignes droites ressemblent à un régiment de petits soldats. Une armée souterraine de macchabées. C'est ici que le corps de ma grand-mère a été inhumé l'hiver passé.

Je pense justement à elle lorsque mon oreille droite se dresse soudain. Je jurerais avoir en-

tendu une vitre voler en éclats. D'un naturel curieux, je m'engage dans l'entrée d'une église paroissiale, là d'où m'a semblé venir le bruit. En contournant le bâtiment laissé à l'abandon, j'aperçois un ado qui s'amuse à lancer des cailloux à travers les vitraux de la chapelle.

Je regarde son manège, incrédule. Je doute que Dieu approuve son passe-temps. À vrai dire, je m'intéresse peu aux affaires du divin Père. La Bible, les saints, les anges, tout ce bazar religieux me laisse plutôt indifférent. Je préfère les monstres, les vampires et autres revenants, c'est plus distrayant.

Comme le vandale ne semble pas près de s'arrêter, je décide d'intervenir avec toute la politesse dont je sais faire preuve.

— Excuse-moi d'interrompre ton petit jeu. Dis-moi, est-ce que t'as la permission de Dieu pour saccager sa demeure comme tu le fais ?

Contrairement à ce que j'avais escompté, ma présence ne l'incite pas à se sentir coupable. Il m'observe d'un air menaçant en faisant sautiller un morceau de roche pointu dans la paume de sa main.

— Dieu s'en fout, se contente-t-il de dire.

De toute évidence, ce jeune délinquant n'est pas croyant. Moi non plus. Cependant, je crois au respect d'autrui.

— Je suis sûr que tu peux te défouler sur autre chose que sur des vitraux d'église.

— Sur toi peut-être ?

Il ne parle pas à tort et à travers. La preuve : un caillou vient heurter ma cuisse.

Je ne cherche pas la bagarre. Je préfère laisser ce garnement à ses démons.

Aussitôt que je lui ai tourné le dos, je reçois un autre projectile, celui-là derrière l'épaule. Je décampe avant d'en recevoir un sur la tête. Complètement siphonné, ce gars-là ! me dis-je en regardant derrière moi pour voir s'il me suit. Il me suit, avec l'intention claire de continuer à me lapider.

Sentant le danger approcher, j'accélère le pas. Je ressens tout à coup une douleur dans le mollet. Le mitrailleur n'a pas raté sa cible. Je tourne la tête de nouveau. Le fou furieux brandit une pierre énorme. J'ai juste le temps de me dire qu'il ne m'aura pas qu'un camion me frappe de plein fouet. Dans l'énervement, je ne me suis pas rendu compte que j'étais au beau milieu de la rue et, la visibilité étant presque nulle, je n'ai jamais vu venir le véhicule qui fonçait dans ma direction.

Il est trop tard lorsque le chauffeur enfonce la pédale des freins.

Je suis déjà mort.

C'est triste de mourir

Je ne peux pas dire que j'ai aimé mourir. Cela dit, je n'ai pas à me plaindre. La mort m'a pris par surprise. Elle est arrivée si vite que je n'ai pas eu le temps de souffrir.

L'impact du camion m'a fait rebondir au milieu de la chaussée. Ensuite, je ne sais pas comment j'ai fait mon compte, mais j'ai été traîné sur une distance de vingt mètres jusqu'à l'immobilisation complète du véhicule.

Allongé sur l'asphalte mouillé, je reste confus, dépassé par les événements. Tout à l'heure je me sauvais d'un maniaque de la lapidation et maintenant, je me retrouve étendu sous les roues d'un camion, raide mort.

Au fait, comment fait-on pour savoir qu'on est bel et bien décédé ? Le simple fait de poser la question prouve que je dois être encore en vie. Je me concentre sur mon organisme écorché. J'ai expiré mon dernier souffle depuis

un moment. Et mon cœur ? En y prêtant attention, je perçois un pouls, incertain et si lointain qu'il semble provenir d'un autre monde. Ce qui signifie que je suis encore vivant.

Pour combien de temps encore ? Une minute ? Trente secondes ?

Des gens viennent s'attrouper autour de moi. Enfin, ce qui reste de moi. Je ne dois pas être beau à voir, car la plupart d'entre eux poussent des exclamations dégoûtées. Je laisse aux témoins de cette tragédie une image horrible de Yan Faucher, une image de ma personne qui les hantera pendant longtemps. Sauvez-moi ! ai-je envie de hurler. À mon grand désarroi, personne n'ose me faire le bouche-à-bouche.

Mon cœur en est à ses derniers battements.

Des policiers arrivent ensuite sur les lieux de l'accident. Ils écartent la foule de curieux et délimitent une zone protégée à l'aide d'un ruban jaune. On juge bon de prendre quelques photographies de ma jolie personne. Je n'arrive pas à croire que c'est dans cet état catastrophique que je vais passer à la postérité, que mes parents me verront pour la dernière fois.

Voilà, c'est en pensant à mes parents, Gilles et Monique, à ma sœur Mara, de deux ans mon aînée, et à Jonathan, mon petit frère de neuf ans, que mon cœur déclare forfait. On ne peut pas dire que je finis ma vie en beauté.

Comment les membres de ma famille réagiront-ils en apprenant la funeste nouvelle ? Ils sombreront sans doute dans l'enfer du chagrin. Au bout du compte, ce sont eux qui vont souffrir dans cette histoire, pas moi.

Voilà qui donne à réfléchir. Comment puis-je songer à ma famille si mon cœur a cessé de battre et moi de respirer ? J'ai beau être aussi mort que ma grand-mère, cela ne m'empêche pas de continuer à raisonner.

Je n'ai pas le temps de méditer plus en profondeur sur ce mystère. Deux ambulanciers se précipitent sur ma dépouille pour me faire des manœuvres de réanimation. Ils fixent un énorme collier rigide à mon cou puis placent un masque à oxygène sur mon visage pour me faire ventiler. J'ai aussi droit à un massage cardiaque. Ils sont gentils, ces deux gaillards, mais je crains de les décevoir. Bien que leurs efforts soient louables, il est inutile de s'acharner sur moi. Qu'espèrent-ils ? Me ressusciter ? Si je n'étais pas aussi débiné, tout ce cirque me ferait marrer.

Que ma mauvaise foi soit maudite ! À ma grande stupéfaction, mon cœur reprend du service. Pourtant, je ne m'emballe pas. Mon sixième sens me dit que je n'en réchapperai pas.

Les vaillants ambulanciers me hissent sur une civière et me conduisent aux urgences de

l'hôpital, où une équipe médicale veille à ce que mon corps soit maintenu en vie par des moyens artificiels. J'apprends alors que je suis cliniquement mort. Mon cerveau s'est éteint. Et bravo à celui ou celle qui saura le rallumer.

C'est étrange, malgré un cerveau irrécupérable, des yeux et des oreilles hors d'usage, je continue à voir et à entendre. Je perçois les choses et les êtres autour de moi avec une sorte de troisième œil, de façon à me les représenter dans mon esprit. J'ai l'impression d'être un aveugle qui voit clair, un sourd doté de l'oreille absolue.

Ainsi, j'entends une infirmière prononcer mon nom. Elle l'a lu sur ma carte d'étudiant. Quelques minutes plus tard, mon père fait irruption dans la salle de réanimation. Sa présence me fait un bien fou. Je me sens enveloppé par les ondes bienfaitrices de l'énergie paternelle. Je suis content de le voir, en revanche j'aurais préféré que lui ne me voie pas. Gilles reste sous le choc en découvrant mon visage remodelé par un camion de je ne sais combien de tonnes. Même si ce n'est pas la première fois qu'il voit un mort. Mon père est médecin. Il est contraint d'en voir plein dans son métier. Le problème, c'est que je ne suis pas un patient comme les autres.

Gilles ravale un sanglot, pétrifié par le spectacle. Il ne crie pas. Ne pleure pas non plus. Il

écoute les explications détaillées du médecin de garde, sans broncher. Je réussis à palper l'émotion qu'il s'efforce tant bien que mal de réfréner. Il ferme les yeux en proie à un séisme émotionnel d'une amplitude inouïe. En se penchant pour effleurer mon front de ses lèvres, il craque. Son cœur éclate. Sa peine fuit de toutes parts. Mon papa est soudain minuscule au pied de sa montagne de souffrance.

À vrai dire, je me sens coupable. C'est de ma faute si je suis devenu un légume. C'était à moi de me mêler de mes affaires et de laisser cet abruti de lanceur de cailloux tranquille. Et j'aurais dû regarder des deux côtés de la rue avant de traverser. Ce n'est pas comme si on ne me l'avait pas répété deux cents fois !

Pauvre papa. Je n'aimerais pas être à sa place. Si au moins je pouvais le consoler. Lui dire deux mots pour le rassurer. Lui dire que je vais bien, malgré tout.

Le médecin affirme que je n'ai aucune chance de m'en tirer. Il est donc inutile de me garder en vie. Par conséquent, il serait raisonnable de commencer tout de suite à envisager un don d'organes. Je comprends alors que tout cet attirail que l'on a déployé ne servirait qu'à conserver mes organes en bon état.

Plus tard en soirée, le reste de ma famille me rend visite. Ces retrouvailles *post-mortem* se transforment en déluge de larmes. Ma mère

et ma sœur me contemplent avec des yeux embués, incapables d'accepter que leur Yan bien-aimé ne soit plus. Dans cette averse de pleurs, Jonathan s'approche de moi pour m'inspecter de près. Il tente sans doute de déceler une étincelle de vie dans le corps inanimé de son frère aîné.

— C'est pas le moment de dormir, Yan, chuchote-t-il. Réveille-toi !

Je dors d'un sommeil éternel, Jonathan, un sommeil duquel personne ne se réveille.

Je me sens bête de rester là à ne rien faire tandis que ma famille pleure mon destin tragique à chaudes larmes. Quand on devient un cadavre, la gamme des options rétrécit de façon dramatique. Je ne peux pas me relever pour les saluer une dernière fois. Tout ce que je peux faire, c'est me maudire. Je n'avais pas le droit de leur faire un coup aussi traître. Je m'en veux d'être mort, de manière aussi stupide en plus. Et la veille du premier jour de l'été par-dessus le marché. Tu parles d'un mauvais moment pour en finir avec la vie !

Les miens me disent adieu. Une fois seul, j'entends ma mère, de l'autre côté de la porte, pousser un hurlement à fendre l'âme.

C'est triste de mourir. Infiniment triste pour ceux qui restent en vie.



Quelques heures plus tard, on me fait l'honneur de me transférer en ambulance dans un autre hôpital de la ville où se trouve le centre de don d'organes. Sans perdre de temps, on me dépose avec précaution sur la table d'opération. Le chirurgien, scalpel en main, est prêt à me dépecer.

Le poids lourd ne m'a pas fait de cadeau. Ses roues m'ont broyé les deux jambes ainsi qu'un côté des hanches. La glissade infernale qui a suivi m'a cassé plusieurs dents et arraché une partie du visage. Beau portrait, hein ?

Comme si je n'étais pas assez amoché, on me cisaille la peau pour ensuite m'ouvrir le thorax. Je remercie le ciel d'avoir perdu toute sensibilité.

En voyant mon cœur sortir de ma poitrine, entre les mains expertes du chirurgien, je dois me rendre à l'évidence que je ne fais plus partie du monde des vivants. C'est un choc. Je n'étais pas prêt à mourir. J'avais d'autres projets.

Le vague à l'âme me submerge. Je viens d'être dépossédé de mon propre cœur, le refuge des bons sentiments. Cela va-t-il faire de moi un être vil et méchant ? Bof ! Au fond, la question n'a pas grande importance. Un mort, même très méchant, reste inoffensif. La vraie

vie ne se passe pas toujours comme dans les films d'épouvante.

Sans me demander la permission, on prélève ensuite mes deux reins, mes poumons, mon foie. Si ça peut servir à dépanner mon prochain, prenez tout ! Je n'en aurai plus besoin de toute façon.

Après m'avoir vidé de mes organes vitaux, on me transporte à la morgue pour me mettre au frais. On me fait glisser dans un grand tiroir encastré dans un mur. J'ai l'impression d'être un vêtement que l'on range.

La morgue est sans conteste le pire endroit que j'ai fréquenté de ma vie. C'est mortel comme ambiance. Je ne me sens pas en bonne compagnie ici. C'est la première fois que je côtoie des cadavres d'aussi près – de vrais morts, pas des morts à la télé !

Au bout de quelques heures, mes angoisses finissent par s'estomper. Après tout, que peut-il se produire ? Avec les macchabées, il ne peut rien arriver. Ce gîte est calme et reposant, propice à la réflexion. Je me demande ce qui va m'arriver demain, dans une semaine. Où serai-je dans un an ? Aurai-je une place parmi mes aïeux, auprès des générations disparues des familles Faucher (le côté de mon père) et Belhumeur (celui de ma mère) ?

C'est curieux mourir. Je me suis souvent demandé l'effet que ça faisait. Maintenant que

je le sais, je suis déçu. Non, je ne croise pas un ange ailé qui me tend la main pour m'emmener au ciel. Non, je ne me retrouve pas dans un tunnel au bout duquel jaillit une lumière blanche aussi brillante que mille soleils. Non, je ne revois pas ma vie en accéléré. C'est plus ordinaire que ça.

On se demande tous où on va aller après la mort. Au paradis ? En enfer ? Six pieds sous terre ? Eh bien, moi, de toute évidence, je ne vais nulle part. Je reste là, prisonnier de mon corps déchiqueté, incapable de remuer le petit doigt ou de cligner de l'œil. Et je commence à trouver cette situation bizarre, voire anormale. Ne devrais-je pas quitter mon corps, tel un fantôme, et m'élever jusque dans l'au-delà ? En fait, il y a quelque chose qui cloche avec ma mort. J'ai peut-être commis une gaffe en mourant. Existe-t-il une procédure officielle à suivre quand on meurt ? Comment savoir ? Je ne suis pas spécialiste des phénomènes occultes. Je n'ai pas d'expérience dans le domaine.

C'est la première fois que je meurs.

Et sans doute la dernière.

Les morts ne pleurent pas

Le lendemain, je quitte les joyeux lurons de la morgue du centre hospitalier pour me rendre au sous-sol d'un salon funéraire où un vieux monsieur tente de me refaire une beauté. J'aurais aimé pouvoir lui souhaiter bonne chance.

Après une heure à s'acharner sur mon cas, l'embaumeur saisit le téléphone. Il parle à une certaine Monique Belhumeur. Ma mère. Il lui explique d'une voix persuasive qu'il vaut peut-être mieux reconsidérer le choix d'exposer son défunt fils. Il ne peut pas faire de miracle et la vue du corps risque de causer un choc douloureux aux êtres chers. S'il se permet d'insister, c'est parce que, depuis vingt ans, il a vu défiler des corps dans toutes sortes d'états et, selon son expérience, la cérémonie de deuil au salon mortuaire se déroulera dans une atmosphère plus... (il cherche ses mots) convi-

viale si le cercueil demeure fermé. Il s'en voit désolé.

Un long moment passe et il répète de nouveau qu'il est désolé. Ma mère doit sangloter à l'autre bout du fil.

D'un côté, je suis content de ne pas me métamorphoser en un Yan Faucher grotesque, une copie maquillée et effrayante de celui que j'étais encore avant-hier matin. Je ne tiens pas à faire une dernière apparition, surtout si c'est pour traumatiser tout le monde. D'un autre côté, il me semble que je vais me sentir moins proche des miens enfermé entre quatre planches.

Ce n'est pas le cas. Une fois placé au fond d'un des salons, j'ai l'insigne privilège de renouer avec ma famille. Ma mère pose les mains sur le cercueil, en se recueillant, comme si elle essayait de communiquer avec moi par télépathie. Rien à faire, je ne capte pas ses pensées. Mon père, lui, est en discussion sérieuse avec un employé de la maison afin de régler les menus détails de la cérémonie. Mara, ma sœur, s'effondre en voyant la boîte dans laquelle je suis censé me rendre dans l'au-delà, ou Dieu sait où. Quant à Jonathan, il semble au-dessus de tout ça. Assis sur sa chaise, les bras croisés, il s'ennuie ferme. Il rêve sans doute au moment où il quittera ce décor austère et solennel pour retrouver ses jeux vidéo adorés.

Puis, tantes et oncles, cousins et cousines, commencent à affluer. Ils se prosternent tour à tour devant ma tombe. Certains me disent au revoir à voix haute. C'est plutôt touchant. Plusieurs camarades de classe se sont donné la peine de se déplacer, dont, bien sûr, Nicolas Tétreault. Ce bon vieux Nick que je connais depuis la maternelle, planté devant mon lit de mort, qui ne sait pas quoi me dire.

— Merde, c'est trop con. Si j'étais resté avec toi, j'aurais peut-être pu...

Il fond en larmes. Mon père le prend dans ses bras, autant pour lui offrir du réconfort que pour en recevoir. Les mots entrecoupés de sanglots, Nick lui confie que je vais lui manquer.

Hé ! Tu vas me manquer aussi, vieux.

Mon ami se retire, inconsolable.

Depuis à peu près deux heures, Mara ne parle pas, elle pleure. C'est le déluge depuis qu'elle a posé les yeux sur le cercueil. Ma mère reste à ses côtés de peur qu'elle ne meure de chagrin.

C'est assez étrange d'assister à ses propres obsèques. Même si c'est mon départ qu'on souligne, je sens que je n'ai pas ma place ici. Je me sens comme un imposteur, témoin du chagrin immense causé par ma disparition. Tous semblent trouver la mort ingrate d'être venue me chercher si tôt. Tous semblent penser que les jeunes ne devraient pas avoir le droit de

mourir et que les parents ne devraient jamais survivre à leurs enfants.

On pleure les morts mais les morts, eux, ne pleurent pas. Ça ne m'empêche pas d'être ému. De ma vie, je n'ai jamais senti autant d'amour. Il a fallu que je trépasse pour vivre cette expérience. Ironique, non ?

La seule mortalité que j'ai connue, c'est celle de Violette, ma grand-mère. Son décès m'a fait de la peine. Par contre, Violette était vieille et son état de santé se détériorait de jour en jour. Elle voyait la mort comme une délivrance. Le matin de son décès, ma grand-mère avait laissé sur son visage un sourire paisible en guise d'adieu.

Je me souviens d'avoir eu quelques fous rires ici même, où son corps était exposé. Les gens étaient tristes et joyeux en même temps. L'ambiance n'était en rien comparable à celle d'aujourd'hui.

Je n'ai jamais eu à affronter un deuil comme celui que traversent mes parents, ma sœur et mon frère. À dire vrai, je suis incapable de me mettre dans leur peau. Cependant, je peux m'imaginer encore vivant, au salon mortuaire, devant le corps de Mara ou celui de Jonathan. Je serais anéanti. Furieux et anéanti. Dans un état bien pire que celui dans lequel je me trouve à présent.

Ma mère se lève dans un silence respectueux et s'approche de moi pour lire un texte composé à ma mémoire. Elle éclate en sanglots avant d'avoir lu la première phrase.

Qu'est-ce qui m'a pris de mourir ? C'est quoi l'idée de mourir à quatorze ans ? Je n'aurais pas pu vivre comme tout le monde !

La peine de ma mère se déverse dans le cœur de chacun. Ceux qui retenaient leur chagrin depuis leur entrée au salon craquent. Tout le monde braille. Tout le monde sauf Jonathan, qui reste de marbre.

Lorsque le nombre de visiteurs diminue, il vient me voir pour la première fois, sans dire un mot, sans se recueillir. Non, il a d'autres plans. Il tente d'ouvrir le cercueil, faisant basculer par mégarde la photographie de son grand frère posée sur le couvercle. Le bruit attire l'attention de quelques personnes, épouvantées de voir le petit Jonathan essayer de se rincer l'œil à travers l'ouverture. Mon père intervient à la vitesse de l'éclair. Sans le gronder, il lui fait comprendre qu'il est préférable de ne pas regarder.

— Si tu veux revoir ton frère, regarde dans tes souvenirs.

Ce que personne ne sait, c'est que Jonathan a glissé un collier dans mon nouveau logis. Un collier que j'avais fabriqué dans un cours d'arts plastiques. Un bout de ficelle attachée à un

pendentif en forme de tête de mort. J'ai longtemps fait accroire à mon petit frère que ce collier possédait des propriétés magiques, dont, entre autres, celle de ressusciter les morts. C'est le genre de mensonge inoffensif qu'un frère aîné invente pour impressionner son cadet trop crédule. De toute évidence, il y avait cru, et il y croit encore. Ou il veut y croire très fort. Son geste me touche. Jonathan tente par tous les moyens – même les plus ridicules – de réparer l'irréparable.

Comme j'aimerais être avec lui en ce moment ! Et avec Mara ! Je donnerais tout ce que j'ai pour rigoler encore une fois avec eux. Voilà le problème, je n'ai plus rien à donner. J'ai tout perdu, même la vie.

Je pousse mentalement un long soupir. C'est pas drôle d'être mort.



Un peu plus tard, je me retrouve seul. Je passe la nuit avec les ténèbres pour seule compagnie. Évidemment, je ne réussis pas à fermer l'œil. Dormir ne fait plus partie de la routine quotidienne. Et c'est bien dommage parce que j'adore rêver. Tout est possible dans les rêves. Tandis que dans la vie, plus souvent qu'autrement, ça se complique. Et dans la mort, ce n'est même pas la peine d'en parler !



Le service se poursuit le lendemain jusqu'à midi. Encore là, j'ai droit à de touchants témoignages d'amour. On me déménage ensuite dans un corbillard afin de me transporter à l'église où aura lieu une cérémonie en mon nom. Durant le convoi funèbre, je me prends à rêver. Et si mes parents décidaient de me ramener à la maison, je pourrais continuer à les côtoyer. Je pourrais suivre les péripéties de la famille Faucher comme si je regardais un feuilleton à la télé. Je sentirais leur présence. Le problème, c'est que eux aussi sentiraient la mienne !

Bien sûr, je rêve en couleur. Mon avenir m'apparaît beaucoup plus terne.

La messe commence. Le prêtre prend la parole pour parler de la force et de la magie du souvenir, des injustices de ce monde, des grandes épreuves que Dieu nous fait subir à tous pour nous faire comprendre la fragilité et la valeur inestimable de la vie, du pardon, du deuil... Bref, tout plein de sujets marrants. Dans son sermon, il ose affirmer que je suis devenu un ange et que j'ai trouvé une place auprès de Dieu. Il ose prétendre que, là où je suis, je baigne dans la sérénité et la miséricorde.

Je vais commencer à le prendre personnel. Ses propos sont révoltants. Il parle comme s'il détenait la vérité. Pourtant, il n'en sait rien.

J'ai l'impression que le curé fait à son auditoire à peu près la même chose que je faisais parfois avec Jonathan. J'abusais de sa naïveté. Je lui débitais des mensonges pour l'effrayer ou encore le rassurer. Je sais bien que le prêtre possède la foi. Il ne doute pas de la toute-puissance du Divin. Mais de là à me confondre avec un ange !

Dieu n'a pas cherché à me contacter d'aucune façon jusqu'à maintenant, que je sache. Et je commence à avoir hâte de le rencontrer. Une bonne conversation s'impose.

La messe terminée, le cercueil réintègre le corbillard, cette fois pour me conduire au cimetière Delafoy, ma dernière demeure.

Non, pitié, ne me mettez pas sous terre ! Je ne veux pas passer le reste de l'éternité dans un endroit aussi sordide.

Ai-je seulement le choix ?

Je regarde une dernière fois ma famille tandis qu'on me descend lentement dans la fosse. Mon père jette la première pelletée de terre, qui produit un vacarme terrible.

Et moi qui pensais vivre jusqu'à cent ans. Quel optimisme ! Je ne me suis même pas rendu à quinze.

Six pieds sous terre

Me voilà mort et enterré. Chouette ! Je suis seul désormais. Ici, dans mon cercueil enfoui six pieds sous terre, j'ai tout le temps de penser. À vrai dire, je n'ai que ça à faire. Non, c'est faux. Je fais autre chose, je dépéris.

Je ne perçois presque rien des activités du monde hors terre. J'entends la pluie, les gouttelettes qui cognent par milliers contre les pierres tombales. J'entends le tonnerre. Mais surtout, je sens toute la vie qui grouille en dehors de ma sépulture, toutes ces bestioles rampantes qui attendent avec impatience que le bois de ma maison pourrisse et se fissure pour venir me gruger l'ossature. Je suis un gueuleton sensationnel aux yeux de ces bêtes affamées.

Parfois, je crois sentir la présence d'un ou de plusieurs membres de ma famille. Je me

concentre alors de toutes mes forces pour les voir, les entendre. En vain. Je dois me contenter de les imaginer, en admettant qu'ils soient bien là, au-dessus de ma tête.

C'est le calme plat ici-bas. La communauté de cadavres dont je fais partie n'est pas dérangeante. Dans un désir de rapprochement, j'essaie d'entrer en communication avec quelques-uns d'entre eux. Mes messages lancés au hasard par voie télépathique n'obtiennent aucune réponse. Mes voisins reposent en paix. Je suppose que je dois m'efforcer d'en faire autant.

C'est à mon tour maintenant de faire le deuil de Yan Faucher. Ce n'est pas une mince tâche. Même s'il est trop tard, je refuse de mourir. Je tiens mordicus à voir quel adulte je serais devenu. Je tiens à vivre la vie que ce camion de malheur m'a dérobée.

Si l'on y pense bien, ma mort est pleine de « si ». Je ne serais pas mort si l'école n'avait pas fini ce jour-là, si le soleil avait brillé en fin de journée, si Nick était resté avec moi, si Mylène n'avait pas manifesté son intérêt pour les courts métrages et, surtout, si ce maudit engin à trois mille roues était passé par un autre chemin... Des centaines de « si ». Comme je ne suis pas pressé, j'essaie d'en dénombrer le plus possible. Au bout d'un moment, l'exercice devient lourd, voire déprimant.

C'est à ce moment-là que je vois ma vie défiler. Contrairement à ce que l'on s'imagine, cela ne se fait pas tout seul. Le processus ne tient pas de la magie. Ce n'est pas Dieu qui projette dans mon esprit le film de ma vie, c'est moi. Et pour ce faire, je dois fouiller ma mémoire de fond en comble. Une infinité de souvenirs refont surface, les meilleurs reviennent en boucle. La bobine tourne en continu. Je revois ma vie de la façon qui me plaît. En mettant arrêt sur image. En passant certaines séquences moins glorieuses en accéléré. Je me permets même de modifier quelques détails ici et là. Il n'y a pas de mal à vernir ses souvenirs !

Tout compte fait, il n'y a rien de mieux que de mourir pour faire le point sur sa vie.

Puis vient le jour – aucune idée lequel – où je commence à trouver ennuyeuse, pour ne pas dire assommante, l'histoire de ma vie. Après dix mille projections, on se lasse de tout, même de sa propre existence.

Alors, je songe à Jonathan, à Mara, à Gilles et à Monique. Que font-ils ? Que deviennent-ils ? Leur arrive-t-il de penser à moi de temps à autre ? J'imagine leur vie. Jonathan se fait plein d'amis, se transforme en petit clown et amuse la galerie. Mara vient de « casser » avec son chum pour pouvoir sortir avec un gars plus séduisant. Mon père a finalement acheté

le chalet de ses rêves. Ma mère, lumineuse, donne des conférences sur le yoga à travers la province.

Je leur invente une existence idyllique, sans pépins. Au fil de mes fantasmes, je les vois davantage dans leur train-train quotidien. Ils déjeunent. Ma mère passe le balai. Le frerot perd le goût des jeux vidéo. Mara s'enferme dans sa chambre pour étudier. Cette vie-là me manque. Tant et si bien que je me fais apparaître dans le décor, comme si je n'avais jamais été mort. Je rencontre une fille extra. Je tombe amoureux. Je vais à l'université. Je deviens papa à mon tour. Puis grand-papa. Et je finis un beau jour par rendre l'âme. Après quoi l'on m'enterre, ce qui me ramène exactement là où je suis, avec le bénéfice de m'être fabriqué de nouveaux souvenirs, les faux souvenirs d'une vie que l'on ne m'a pas laissé vivre.

Habiter un cercueil à l'année, dans la solitude la plus absolue, c'est dur pour le moral. Je me mets donc en quête de divertissements, de passe-temps qui me feraient paraître l'éternité moins longue. J'ai beau me creuser le ciboulot, je ne trouve qu'un questionnement qui m'amène à revivre l'épisode de ma mort. La pluie. Le lanceur de cailloux. Le camion. Les curieux. Les ambulanciers. Il me semble qu'à ce moment-là mon esprit et mon corps auraient dû se scinder. Je suis persuadé que ça

s'est passé ainsi avec les autres habitants de Delafoy. J'ai du mal à croire que les cadavres avoisinants ont gardé l'esprit aussi vif que moi. Quelque chose me dit que je dois être une exception. Quelqu'un quelque part a dû négliger son boulot et oublié de venir me chercher.

Je regrette de ne pas avoir essayé de quitter mon corps à l'heure de mon décès. Si je l'avais fait, je ne serais peut-être pas ici en train de faire une indigestion de points d'interrogation.

Cela dit, peut-être n'est-il pas trop tard ? Cela ne coûte rien d'essayer. Voilà comment je me retrouve à essayer de m'évader de mon tombeau. Je dois me métamorphoser en fantôme, me libérer une fois pour toutes du boulet que représente mon enveloppe corporelle. Afin de bien me concentrer, je me remémore les exercices de yoga que ma mère a tant essayé de m'inculquer. Je me recueille. Une fois apaisé, je visualise mon évasion. Je tente de sortir par le bout de mon pouce. Avec toute la force mentale que je suis capable de rassembler, je pousse sur l'extrémité de mon doigt. Les échecs successifs que j'essuie ne me découragent pas. Non, parce que j'ai trouvé une activité avec laquelle occuper mon esprit.

Le temps passe. Il n'en finit pas de passer. Ce n'est pas parce que je suis dans ma tombe qu'il arrête pour autant sa course. Je persiste

à tenter de m'échapper de mon propre corps. Et, un jour, je réussis l'impossible. Je bouge le pouce !

Cet accomplissement inouï me comble d'excitation. Durant ce qui me semble une éternité, je m'exerce à remuer d'autres doigts, les orteils, les bras, les jambes, la tête. Je parviens même à me coucher sur le ventre. Quand on dit qu'un mort se retourne dans sa tombe !

Cependant, je ne bouge pas avec la même aisance qu'autrefois. Ce long coma m'a engourdi. Et si je retrouve mes fonctions motrices, je ne retrouve pas pour autant ma sensibilité.

Après de longs efforts soutenus vient le moment sublime où je peux bouger à ma guise, dans le territoire qui m'est échu, c'est-à-dire les dimensions exiguës du cercueil. Suis-je en train de nager en plein délire ? Après tout, rien de mieux qu'une détention à perpétuité dans les ténèbres de la terre pour sombrer dans la folie. Peut-être suis-je seulement victime de mon imagination, d'une forme de mirage locomoteur ? Quoi qu'il en soit, reprendre possession de mon corps me gorge de vitalité. Ma santé psychologique reprend du poil de la bête. L'espoir renaît.

C'est alors que survient un des moments les plus mémorables depuis mon arrivée sous terre. Je ne suis pas seul dans mon cachot.

Quelqu'un m'accompagne. En palpant mon bras, ma main heurte ma montre-bracelet.

L'instant est solennel. Je presse une commande sur le côté de la montre et une lumière divine jaillit. Je vois ! Je vois non pas en pensée, avec le regard de mon esprit, mais avec mes yeux. 23 : 46. Je suis fou de joie à l'idée de savoir quelle heure il est. Mon émotion doit ressembler à celle du premier homme qui a marché sur la Lune.

Je vois les parois en bois du cercueil que l'on m'a offert comme cadeau d'adieu. Il est joli. Il a de la classe. Ensuite, je mets la main sur un véritable trésor : le fameux collier que m'a légué Jonathan au salon funéraire. En l'enroulant autour de mon poignet, je découvre à côté du médaillon un morceau de papier, recelant l'écriture cahoteuse de mon petit frère. Avec des gestes fébriles, je déplie le papier et lis le dernier message qu'il m'a adressé.

Salut Yan,

Tu a oublier ton collier. Au momant ou tu en a le plusse de besoin.

Je suis bouleversé. Il n'y a pas d'autres mots.

Soudain, je pense à une autre fonction de cette montre providentielle. Afin de prolonger le plaisir et le suspense, je prends d'abord le temps de tenter de deviner quel mois il peut

bien être. J'opte pour décembre. En pressant le bouton supérieur gauche, l'écran minuscule de ma montre numérique affiche la date : 04/04/2008. Ce qui signifie qu'il ne s'est même pas écoulé un an depuis mon enterrement ! J'avais en tête décembre de l'année 2009. Visiblement, le temps passe moins vite qu'il n'y paraît lorsqu'on mange les pissenlits par la racine.

Je suis ravi d'apprendre que c'est le printemps. Là où je suis, la moindre information du monde extérieur suffit à faire mon bonheur.

Et mon bonheur m'incite à pousser la chansonnette. Le résultat est atroce. Même tout seul dans ma tombe, je suis gêné. Avec ma mâchoire démantibulée, je suis incapable de produire la moindre note. Les sons distordus qui sortent de ma bouche me filent la chair de poule. Néanmoins, je persiste et parviens avec peine à fredonner un air un tant soit peu reconnaissable. À moins que les autres morts, alentour, ne m'entendent, je suis mon seul public. Après un moment, je prends même plaisir à me donner en récital. La joie d'écouter ma voix après un aussi long silence.

Au moins cent fois par jour, je jette un œil sur l'heure, par pure curiosité. Jusqu'au moment fatidique où la pile de ma montre rend l'âme.

Je ne crois pas aux signes. Cependant, il est très curieux que ma montre ait déclaré forfait

précisément ce jour-là. Car ce jour-là, il s'est produit un événement merveilleux, au-delà de mes plus folles espérances.

Ça commence avec des véhicules lourds qui se déplacent sur le terrain. C'est plutôt inusité dans un cimetière. Ensuite, plus étrange encore, j'entends des bruits de pelles mécaniques qui creusent le sol. Pourquoi trouble-t-on ainsi le sommeil sacré des morts ? Se pourrait-il que quelqu'un quelque part ait été informé qu'un cadavre grouillait encore dans son cercueil ? Les pelles mordent à belles dents dans la terre, insatiables. Je sens qu'on creuse juste au-dessus de moi. Après un long moment d'attente fébrile, je sens mon cercueil s'élever dans les airs jusqu'au niveau du sol.

Alors qu'un groupe de travailleurs suent à grosses gouttes pour exhumer les autres tombes, je patiente jusqu'à la fin du jour, lorsque le cimetière se vide, pour tenter l'impensable. En y mettant toute ma force, je pousse contre le toit de ma maison. Le couvercle du cercueil se relève.

J'ai peine à y croire.

Le monde se présente une nouvelle fois à moi, le monde dans toute sa splendeur, avec ses arbres, son gazon, et surtout, son immensité.

À voir le chantier de construction qu'est devenu le cimetière Delafoy, j'en déduis que ses résidants se préparent à émigrer. C'est la

première fois que je vois ça, une déportation massive de sépultures. Ou même que j'entends parler d'une chose pareille. En tout cas, je ne me plains pas. Quelle que soit la raison de ce chambardement, je rends grâce à Dieu ou à celui ou à celle qui a décidé de perturber la tranquillité centenaire de cette nécropole charmante et bucolique.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, je suis libre.

Je profite de cette occasion inespérée pour quitter les lieux, ni vu ni connu.

La naissance d'un zombie

Un mort qui bouge est-il encore considéré comme un mort ? Ou comme un vivant ?

Un mort vivant, voilà ce que je suis devenu.

Tout d'abord, je suis le premier étonné d'être encore capable de me tenir debout sur ce qui reste de mes deux jambes. Par contre, me déplacer s'avère plus ardu. Je me sens comme un paralytique qu'on oblige à se lever de son fauteuil roulant, ou encore un bébé qui tente ses premiers pas en solitaire. Je tombe à pleine face à trois reprises, non sans crainte d'y laisser quelques morceaux, une dent ou un bout de doigt. Au moins, je peux me casser la gueule tant qu'il me plaira, je ne ressentirai pas la moindre douleur.

Je traîne la patte. D'autant plus qu'elle est fracturée à plusieurs endroits. Combien d'os

ce satané camion m'a-t-il broyés ? Je préfère ne pas le savoir.

Avant de quitter mon domicile mortuaire, je prends soin de refermer le couvercle de mon cercueil. Je ne veux pas laisser croire que ma tombe a été pillée. Je ne cherche à affoler personne.

Je fais mes adieux à mon tombeau. Il ne va pas me manquer, celui-là !

À première vue, il n'y a plus un chat dans le cimetière. Des dizaines de cercueils gisent sur le sol, prêts à être emportés Dieu sait où. J'entends soudain des pas. Sans doute un gardien qui patrouille le secteur. J'en distingue un autre, plus loin. J'ai visité assez souvent les lieux avec Nick pour savoir qu'il n'y a pas de gardien d'habitude. J'imagine qu'on a augmenté la surveillance afin de tenir éloignés les éventuels profanateurs de tombes. Il faut que je me tire d'ici séance tenante. Le problème, c'est la clôture d'une hauteur de deux mètres qui protège le cimetière. Et je doute que mon état me permette de jouer les chimpanzés.

Le mieux à faire est encore de rester caché et d'attendre la tombée de la nuit pour m'évader. Dans la noirceur, à la rigueur, les zombies peuvent passer pour des individus normaux. Enfin, j'espère...

Je trouve refuge derrière le tronc d'un saule pleureur, assez large pour dissimuler mon

corps frêle et délabré. On a beau dire, la mort est une cure d'amaigrissement qui donne des résultats épatants.

Je patiente. Si mon séjour sous terre m'a appris une chose, c'est bien la patience.

Je jette un œil à ma montre. Les quelques pichenettes que je lui assène ne suffisent pas à la ressusciter. En voyant à mon poignet le cadeau de Jonathan, je le retire pour le mettre à mon cou. Cette minuscule tête de mort qui pendouille sur ma poitrine me va à ravir !

En attendant, je me réjouis de voir, d'entendre, même si mes yeux, mes oreilles, mon corps tout entier sont dans un état de décomposition avancée. Je bouge, sans cœur pour pomper le sang. De toute manière, ma dernière goutte de sang s'est desséchée depuis des lustres. Je suis un zombie, comme dans les films d'épouvante que j'ai tant visionnés, excepté que moi je ne suis pas un macchabée meurtrier et mangeur de chair humaine. Je suis un gentil zombie, content de faire de nouveau partie du monde des vivants.

Je profite de cette seconde existence qui m'est offerte pour m'enivrer des merveilles de la nature. Les couleurs, l'air pur, les arbres, les odeurs. Ah ! les arbres et leur majestueuse beauté, leur parfum vivifiant ! Chaque brin d'herbe m'émeut. Chaque morceau de nature se transforme à mes yeux en un tableau vibrant

et sublime. La vie. Le voilà le paradis. J'ai les deux pieds dedans, cela ne fait pas le moindre doute.

Je me sens comme un nouveau-né de quatorze ans, avec tout ce que cela comprend comme bagage intellectuel et émotif. Cela dit, je ne ressemble pas à un poupon. Personne ne va s'extasier en me voyant la frimousse.

Je fais quelques exercices d'étirement pour me dérouiller la carcasse. Je ne pousse pas trop fort de peur de casser des os fragilisés. Après cet échauffement, je me sens plutôt bien dans mon corps. Je me suis déjà senti en meilleure forme physique, mais compte tenu que je suis mort et que j'ai passé presque un an dans un cercueil, je ne me plains pas de mon sort.

Moi qui ai toujours aimé faire des acrobaties, j'examine la clôture en me disant que je ne perds rien à essayer de l'escalader.

Mes doigts effrités ne me paraissent pas assez solides. Néanmoins, ils s'agrippent au grillage métallique sans difficulté. Je serais déjà rendu de l'autre bord si un halo lumineux ne s'était pas braqué sur moi pour me mettre en vedette. Je m'immobilise, craignant le début d'une très longue série d'ennuis. Je tourne la tête pour voir d'où vient cet éclairage malvenu. Je n'y vois rien, la lumière m'aveugle. Par contre, j'entends un cri de terreur étouffé. La lumière change ensuite de cap puis la lampe

de poche échoue sur le gazon. Je distingue alors un des gardiens qui prend ses jambes à son cou. J'ai dû l'effrayer. C'est réciproque. Lui aussi m'a foutu une de ces trouilles.

J'imagine très bien la scène. Le gardien en poste voit son collègue se pointer, blanc comme un drap :

— *T'es tout pâle ! On dirait que t'as vu un mort !*

— *Oui, j'en ai vu un, je l'ai même surpris en délit de fuite !*

Avant que les gardiens ne rappellent, je poursuis mon ascension. Une fois hors de l'enceinte du cimetière, je déguerpis. Je connais le quartier comme le fond de ma poche. C'est le mien. Il n'a pas changé depuis mon décès. Je reconnais avec bonheur chaque recoin du paysage. Je traverse la rue Laliberté, j'empiète sur le terrain des Migneault et me planque derrière leur poubelle en me disant que je l'ai échappé belle.

Je frissonne à la pensée que je vais bientôt rentrer au bercail, après un séjour dans les entrailles de la terre qui m'a paru une éternité. J'ai du mal à contenir mon excitation. J'ai hâte de revoir les quatre visages de ma très chère famille. Mais eux, sont-ils prêts à voir le mien ? Comment réagiront-ils en retrouvant leur fils ou leur frère qu'ils croient enterré ou bien au ciel ? Mon état pitoyable leur fera-t-il dresser les cheveux sur la tête ? M'aimeront-ils encore ?

Je suis trop heureux d'être là, en liberté, pour me faire du mauvais sang. « Allez, mon vieux Yan, me dis-je pour m'insuffler une bonne dose de courage, il est temps pour toi de retourner auprès des tiens. »

C'est frisquet pour un soir de début d'été. Les quelques rares individus que je vois marchent d'un pas pressé, grelottants et mal habillés. De la vapeur sort de leur bouche. Moi, aucune vapeur ne sort de la mienne. Car je ne respire pas. Je ne peux donc jamais être essoufflé. Un autre avantage à être un authentique mort vivant !

C'est une nuit sans lune et sans étoiles, le temps parfait pour les zombies qui désirent faire une promenade.

Par chance, l'habit qu'on m'a prêté pour l'au-delà se trouve dans un état limite, mais acceptable. De loin, je ne devrais pas trop attirer l'attention. Au mieux, j'ai l'air d'un ado itinérant.

Je prends donc le risque de me balader sur le trottoir, à découvert. À force de me déplacer, ma démarche devient plus fluide, moins claudicante. Cela dit, je boite toujours et une canne ou une béquille ne serait pas de refus.

Je pénètre dans la première cabine téléphonique que je croise sur mon chemin. Le néon au plafond jette sur moi un éclairage embarrassant. Aussitôt le combiné décroché, je le

remets en place. Ainsi, l'affichage numérique me renseigne sur l'heure et la date. 22 : 03, le 19 juin 2008. Cette date me semble importante. Je sors de la cabine pour réfléchir. Mais oui ! C'est la veille de mon anniversaire ! Enfin, pas l'anniversaire de ma naissance, mais celui de ma mort.

Cela fera-t-il de moi un zombie âgé d'un an ou de quinze ans ?

Sans accorder davantage d'importance à la question, je reprends la route. Deux minutes plus tard, j'aperçois le domicile familial. La Minoune, le nom avec lequel Mara et moi avons baptisé notre vieille auto, ne se trouve pas dans l'entrée. Mes parents doivent être sortis. Et Jonathan doit être couché à cette heure-ci. Il y a donc de fortes chances que Mara soit là.

À mesure que j'avance vers la maison, ma nervosité s'accroît. Je dirais bien que mon cœur bat la chamade, mais je n'en ai plus (remarque qu'il est peut-être en train de battre la chamade dans le corps de celui ou celle qui l'a reçu en cadeau).

Que vais-je bien pouvoir dire à Mara en entrant ?

Coucou, c'est moi. Je reviens d'entre les morts pour te saluer. Tu m'as manqué comme t'as pas idée !

Je jette un œil discret par la fenêtre du salon. Personne. Mara doit être dans sa chambre en train d'écouter de la musique ou de faire je

ne sais quoi avec son nouveau petit ami. Ou bien la famille au complet est partie à bord de la Minoune. Ça m'arrangerait. C'est déjà beaucoup d'émotions de revoir mon chez-moi, j'aime autant retarder encore un peu les retrouvailles familiales.

Si je reste trop longtemps ici, le nez collé à la fenêtre, les voisins, suspicieux de nature, vont me confondre avec un voleur. Je contourne donc la maison avec l'intention de passer par la porte d'en arrière. Je soulève une grosse pierre sous le perron pour m'emparer de la clé de secours. Je pousse un grognement. Mon père a dû changer de cachette. Je teste la poignée, au cas où, et la porte s'ouvre comme par enchantement. Est-il possible que mes parents aient oublié de verrouiller les entrées avant de quitter le foyer ?

Après avoir refermé la porte derrière moi, je reste un long moment dans le vestibule à examiner la nouvelle décoration, perplexe. Je n'ai jamais vu la maison dans un tel état. Tout est rangé. Tout reluit de propreté. J'hésite à m'avancer dans la cuisine de peur de salir le plancher. Là d'où je viens, dans le fin fond de mon trou, l'hygiène était loin d'être une priorité. Je retire donc mes chaussures. En voyant avec dégoût la chair violacée de mes pieds, je juge préférable de les remettre.

De toute évidence, la maison est déserte.

J'avance à pas feutrés. Je constate que le salon aussi a été réaménagé. J'imagine que mon départ leur a donné envie de changer le décor, d'acheter de nouveaux meubles, de repeindre les murs. Je descends les marches pour voir ce qu'est devenue ma chambre à coucher. En poussant la porte, je découvre une salle de jeux pour les tout-petits. Un an a passé. Ma mère a-t-elle pu tomber enceinte et accoucher d'un autre enfant ? Ma famille aurait-elle cherché à me remplacer ? Je me laisse attendrir par l'idée d'un nouveau frère ou d'une nouvelle sœur lorsque j'entends une voix féminine :

— Chéri, c'est toi ?

En remontant les marches, je tombe face à face avec une dame en robe de chambre, effrayée comme si elle venait de voir la Faucheuse en personne.

Cette femme s'attendait sans doute à retrouver son tendre époux. Or, je ne suis ni son époux, ni son fils, ni un ami de passage. Elle est si apeurée qu'elle n'arrive pas à crier. Si elle ne se calme pas et qu'elle ne fait pas un effort pour respirer, elle va bientôt s'écrouler sur le sol.

En la voyant, je comprends que oui, il est tout à fait possible de mourir de peur.

Sans domicile fixe

Je suis content de constater que la mort ne m'a pas enlevé mes bonnes manières. Par réflexe, je prie l'hôtesse de la maison d'excuser mon intrusion. Toutefois, l'immonde marmonnement qui sort de ma bouche procure de nouvelles frayeurs à la pauvre dame qui n'arrive plus du tout à respirer.

Je ne veux pas qu'elle meure à mes pieds. Si les autorités découvrent le corps d'une femme aux pieds d'un zombie, cela fera de moi le coupable idéal. Et puis, je sais, moi, ce que c'est que la mort et je ne la souhaite à personne.

Comment lui venir en aide ? Je cours à la cuisine lui chercher un verre d'eau. Cette initiative ne fait qu'aggraver la situation. C'est à ce moment-là que je comprends que si je veux lui laisser une chance de s'en remettre, je dois m'en aller sur-le-champ. Je prends la porte, en

espérant que ma première victime ne s'en portera que mieux.

Je me sens tout moche intérieurement. Pour sûr, je viens de la traumatiser à vie. Suis-je vraiment si hideux ? Cependant, c'est moins ma monstruosité qui m'afflige que le fait de m'être trompé de maison. Les Faucher ont déménagé, sans m'en parler. Où ? Bonne question.

Débiné, je jette un dernier regard à mon ancienne résidence, où j'ai connu de grandes joies, puis je décampe lorsqu'une automobile s'engage dans la rue. L'homme au volant se dirige là d'où je viens. Il semble si fatigué qu'il ne me remarque pas.

Au moins, je suis rassuré. Il pourra prendre soin de sa chérie. Cependant, il risque d'alerter les autorités. Si je veux préserver ma chère et toute neuve liberté, j'ai intérêt à ne pas traîner dans les parages.

Me voilà devenu un zombie itinérant, une misérable créature d'outre-tombe sans domicile fixe, condamnée à vivre dans la clandestinité, à l'abri de tous regards.

Sans aide, je ne vais pas faire long feu. Aucune société n'est prête à accepter un zombie en son sein. Si je m'affichais en public, on me prendrait pour un cannibale, un assassin ou je ne sais quel démon malfaisant.

Avec Nick, je me réfugiais souvent dans le bâtiment désaffecté d'une usine de textile

située à la périphérie du quartier. C'est là que je compte passer la nuit. Même les zombies ont besoin de repos.

Je me rends là-bas sans embûches. Les deux seules voitures que je croise poursuivent leur chemin sans me prêter attention. Il est tard et tout le monde a envie d'aller se coucher. Moi aussi. Même si je sais très bien que je ne fermerai pas l'œil de la nuit.

Pour accéder à ce bric-à-brac poussiéreux et à l'abandon, il faut passer par une fenêtre défoncée. Tiens, il s'agit peut-être de l'œuvre de mon copain, le redoutable casseur de vitraux ?

En dépit d'un plafond bas, la pièce est spacieuse, à moitié occupée par une panoplie d'outils mécaniques mangés par la rouille. Je m'installe au fond de la pièce où je peux enfin prendre mes aises. Ici, je suis sûr d'être tranquille. Faux. Je suis assailli par un torrent d'interrogations auxquelles je ne trouve pas de réponse. Que faire à présent ? Comment m'intégrer à la communauté ? Où est ma famille ? Se peut-il qu'elle ait quitté la région, la province, voire peut-être même le pays ?

Afin de me calmer, je prends une pose de yoga que ma mère m'a enseignée, le lotus, qui consiste à s'asseoir, les jambes croisées, le dos droit, et à joindre l'index et le pouce de chaque main, les paumes tournées vers le haut. Et

c'est là, alors que je suis presque zen, qu'à mon grand désenchantement, j'entends des bruits de pas accompagnés d'un murmure. Un faisceau lumineux se met ensuite à valser sur les murs de la bâtisse. De la visite, il ne manquait plus que ça !

Je me glisse en toute discrétion derrière de grandes tôles froissées.

— Ouach ! ça pue ici ! s'exclame une fille. En tout cas, c'est pas très romantique comme endroit.

Le gars qui l'accompagne lui suggère de baisser le ton.

La voix de ce gars, je la connais. C'est celle de Nick.

Je suis fou de joie et terrorisé à la fois, fou de joie de le retrouver et terrorisé à l'idée de lui flanquer la frousse de sa vie.

Je les aperçois, Nicolas le ténébreux et Mylène la *fuckée*. De toute évidence, ils sont devenus très copains, et peut-être même davantage...

— T'es sûr qu'il n'y a personne ? Il y a peut-être un sans-abri qui squatte les lieux ?

— T'en fais pas. On venait souvent ici, Yan et moi, explique mon ami en aidant sa partenaire à se faufiler par la fenêtre sans s'écorcher la peau contre la vitre cassée.

— Qu'est-ce que vous faisiez ?

— Rien. On jasait. On rigolait. On chantait même, des fois.

Nicolas devient pensif tout à coup, presque mélancolique. Il n'en revient pas que ça fasse déjà un an. Mylène lui caresse le bras, compatissante.

— Est-ce que tu te demandes parfois où il est ?

La question m'amuse et me donne envie de manifester ma présence, histoire d'étancher la curiosité de madame. Comme je ne suis pas d'humeur à semer la panique, je me retiens.

— Au début, j'avais tout le temps l'impression qu'il était à côté de moi. Comme un fantôme. Et je disais dans ma tête : Si t'es là, Yan Faucher, fais-moi un signe. Puis, un beau jour, j'ai cessé de sentir sa présence.

— Je pense que Yan est là où il a envie d'être. Je crois que c'est ça le paradis. C'est notre endroit préféré. Là où on aimerait passer le reste de l'éternité.

Mylène sort une boîte rectangulaire de son sac en disant qu'ils vont en avoir le cœur net une fois pour toutes. Il paraît, à l'en croire, que les morts sont plus faciles à rejoindre lors des anniversaires, des moments-clés de leur existence.

Je reconnais le jeu pour l'avoir essayé une fois avec ma cousine. *Ouija*, l'instrument indispensable pour tous ceux et celles qui désirent s'entretenir avec les esprits. Cette camelote

exploite sans vergogne la crédulité des consommateurs superstitieux.

Mylène pose les mains sur le marqueur censé se promener en indiquant tour à tour des lettres de l'alphabet. Elle se concentre, les yeux clos. Nick enlève sa casquette et l'imité, moins convaincu, lui qui adore pourtant tout ce qui a trait aux sciences occultes.

La meneuse de jeu l'invite ensuite à adresser une question à l'esprit de Yan Faucher. Elle suggère de commencer par des questions simples auxquelles on peut répondre par oui ou par non. Après une légère rigolade, Nick s'exécute.

— Dis-moi, Yan, si tu es là, fais-moi un signe.

Mylène le prie de reformuler sa demande sous une forme interrogative. Car l'esprit doit être en mesure de répondre avec des mots.

— Es-tu là, Yan ?

Voilà une coïncidence comme on en retrouve seulement dans la littérature ou au cinéma. En effet, il s'avère que je suis là. Puisqu'on m'interpelle et qu'on semble tant vouloir entrer en communication avec moi, je mets de côté ma timidité et je me dresse sur mes deux jambes.

— As-tu entendu ? demande Mylène avec angoisse.

J'avance de quelques pas sans savoir quelle posture adopter pour l'occasion. Nick relève

la tête dans ma direction sans la moindre réaction. C'est à se demander si je ne me suis pas transformé en fantôme dans la dernière heure. Mylène, elle, a plus de mal à se dominer. Elle pousse un hurlement à glacer le sang (à supposer qu'on en ait). L'index contre la bouche, je lui fais signe de se taire. Elle obtempère à mon grand étonnement. Je prends alors le temps de m'asseoir en leur compagnie, puis je lève la main en guise de salutation. Hypnotisés par mes gestes, Nick et Mylène semblent projetés dans une autre dimension.

— C'est toi, Yan ? bredouille mon vieil ami.

J'acquiesce d'un mouvement de tête. Au risque de causer un traumatisme grave, je grimace même un sourire.

Je saisis alors le marqueur du *Ouija* et, en désignant les lettres une après l'autre, j'épelle ma réponse : *Oui, c'est moi. Version zombie.*

Nick prend ses distances. Il hésite entre se réjouir, se méfier ou prendre ses jambes à son cou en gueulant comme un hystérique.

Je ne peux pas parler, leur écris-je. Je leur fais une brève démonstration de mes habiletés vocales. À lire l'effroi sur leur visage, j'en déduis que ma prestation est convaincante. Non seulement je suis décédé, mais je suis devenu muet par-dessus le marché !

Si vous voulez jouer à Ouija, il faut me poser des questions.

Nick commence par me demander si mes intentions sont pacifiques. La réponse me semble si évidente que ça me fait rigoler. Remarque, je le comprends. Les zombies de sa collection de films sont rarement des types serviables et sympathiques. Je suis tenté de répondre : *Non, je suis là pour vous dévorer tout cru*, mais vu les circonstances, la blague serait du plus mauvais goût. Sans me presser, lettre par lettre, je leur raconte ma petite histoire. L'accident, l'année à gamberger sous terre, le grand déménagement du cimetière Delafoy, l'exhumation des tombes, la ronde des gardiens, le retour à la maison (enfin, mon ancienne maison) et – par un heureux hasard – leur arrivée inattendue.

Nick rit jaune, encore réticent à se décontracter. C'est normal. Pas sûr que j'aurais été capable de me détendre si, avant d'en devenir un, un zombie s'était tenu devant moi. Il veut bien croire que j'ai triomphé de la mort, mais il réclame des explications. Je lui avoue que j'aimerais comprendre moi aussi.

Durant notre entretien, Mylène reste un peu en retrait. Je crois qu'elle se sent de trop. Ou bien qu'elle a du mal à admettre l'existence réelle d'un mort vivant.

À bien la regarder, cette fille n'est plus la même. Je la soupçonne d'avoir fait du ménage dans sa tête au cours de la dernière année. Ses yeux pétillent. Les pics de sa chevelure se

sont effondrés. Un foulard aux motifs psychédéliques coiffe sa nouvelle tête, qui lui va beaucoup mieux que l'ancienne. J'imagine que Nick y est pour quelque chose dans cette curieuse métamorphose (quoique, parlant de métamorphose, ce n'est pas Mylène qui remporte la palme, c'est moi, haut la main !).

Mes deux invités ont prévu de passer une nuit blanche. Ils ont planifié leur coup. La mère de Nicolas, à l'appartement de son chum jusqu'à demain, croit que son fils va regarder des films tout seul comme un grand garçon. Et Mylène a demandé la permission à ses parents de coucher chez une copine. Nous avons donc tout notre temps pour bavarder.

Mes compagnons me confient à quoi ressemble la vie sans moi. L'année s'est avérée difficile. Nick a consulté un psychologue après la rentrée scolaire, à cause de son manque total de motivation. Il a sympathisé avec Mylène, qui l'a aidé à porter le deuil. Il n'a pas retouché à son caméscope depuis le jour où un camion lui a fauché son meilleur ami.

Et ma famille ? Que lui est-il arrivé ? Où est-elle ? Nick hausse les épaules. Il l'ignore. À la veille du déménagement, vers la fin de l'été, ma sœur Mara est allée le voir pour discuter. Elle voulait entendre tout ce qu'il savait à mon sujet. Ils ont passé la soirée à se souvenir de moi. Il paraît que mon père a fait une

dépression, que Jonathan ne disait plus un mot depuis mon départ et que toute la famille se morfondait dans la douleur du chagrin.

Je suis estomaqué. Les faits réels ne ressemblent en rien aux scénarios que je me suis plu à élaborer dans mon cercueil.

— C'est comment, mourir ? s'informe Nick alors que Mylène se lève pour inspecter les lieux.

Surprenant. On ne s'y attend pas. C'est comme manquer le bus, mais en pire.

— Étais-tu triste quand c'est arrivé ?

J'étais surtout dépassé. On ne meurt qu'une fois, alors on ne peut pas être préparé à ce genre d'événement.

Nick poursuit son interrogatoire avec une curiosité et une fascination que je trouve plutôt réjouissantes. On dirait même qu'il ne remarque plus les traces écœurantes que la mort a laissées sur mon corps. Son enthousiasme s'accroît.

Le mien aussi.

C'est alors que réapparaît Mylène, visiblement incommodée. Elle a une affaire de la plus haute importance à me confier. Cependant, elle ne cesse de tourner autour du pot. Voilà, elle crache le morceau : je pue. Avec un sourire comique, Nick approuve. Sa copine doit même sortir du bâtiment pour s'emplir les poumons de grandes bouffées d'air non contaminé.

Lorsqu'elle revient, c'est à mon tour de parler. Je veux en avoir le cœur net. Je ne veux pas mourir de nouveau avant de savoir.

Sortez-vous ensemble ?

Aucun des deux n'ose répondre. Cependant, leur malaise se révèle d'une grande éloquence. Je ne les aurais jamais imaginés ensemble, ces deux-là, mais maintenant qu'ils sont devant moi, je trouve qu'ils forment un joli couple.

Ils formeraient un joli couple, car ils n'en sont pas un, m'apprend Nick en poussant un léger soupir.

— J'aurais bien voulu, mais il paraît que je ne suis pas le genre de madame, précise-t-il en adressant à ladite madame un regard taquin.

— Presque, rétorque celle-ci avec un sourire malicieux.

— On est devenus des amis très proches, mais pas assez proches pour que nos lèvres se touchent, si tu vois ce que je veux dire.

Mylène éclate de rire.

Ces deux-là sont pourtant faits pour s'entendre. Ce n'est pas les affinités qui manquent. Ils partagent les mêmes goûts morbides. Disons qu'avec une telle compagnie je ne cadre pas trop mal dans le tableau.

C'est bon de te revoir, Nick. Je me suis ennuyé tout seul dans mon trou. J'ai beaucoup pensé à toi.

Je suis si content, et ému, que j'ai envie de le serrer dans mes bras. Par réflexe, il place ses

index en croix, me défendant bien de passer à l'acte.

À présent, la barrière de la gêne a fondu comme neige au soleil. J'ai retrouvé un ami, un allié. Et dans ma situation, rien ne me paraît plus précieux.

Je peux l'affirmer sans me tromper, c'est de loin la plus belle nuit que j'ai passée depuis... au moins un an !

Le lieu du crime

Ma famille s'est évanouie dans la nature. Nicolas et Mylène sont d'accord pour m'aider à la retracer. Mais d'abord, il me faut dégoter une planque. En attendant de trouver mieux, Nick accepte de me loger chez lui, au moins jusqu'à l'heure du souper, avant que sa mère ne revienne du boulot.

Nous quittons notre repaire avant l'aube, profitant des derniers instants de noirceur pour passer autant que possible inaperçus. Pour plus de sûreté, Nick dit adieu à sa casquette avant de m'en faire cadeau et Mylène me couvre le bas du visage avec son foulard multicolore, à la manière des hors-la-loi à l'époque du Far West.

En chemin, Nicolas se montre plus verbotomoteur que jamais. Cette nuit blanche ne semble pas l'avoir fatigué une miette. Je ne l'écoute plus depuis un moment. La polyvalente Cré-

puscule a fait son apparition dans le paysage et je n'arrive pas à décoller mon regard de ce bâtiment que je connais par cœur, où je me suis amusé comme un fou. Quand on est mort, on ne voit plus les choses du même œil. Les devoirs et les examens qui me faisaient tant râler autrefois m'apparaissent aujourd'hui comme des bonheurs simples de la vie. Ce que je donnerais pour passer une soirée à étudier les maths ou la géo ! Je n'aurais jamais cru que les cours me manqueraient un jour. Un vent de mélancolie balaie ma belle humeur. Je ne remettrai plus jamais les pieds dans cette école.

Un peu plus loin, j'aperçois l'église dont les vitraux ont été, je l'espère, réparés depuis le temps. Mes compagnons continuent de marcher sans se rendre compte que j'ai cessé de les suivre. Mylène se retourne la première. Nick me demande ce que je fabrique. Puis il comprend. Il comprend que je suis revenu sur les lieux de l'accident. Le coin de rue où j'ai expiré mon dernier souffle.

Tandis que la scène défile dans ma tête, je me demande si ma présence ici, le jour du premier anniversaire de mon décès, est le fruit du hasard. Il existe forcément une raison qui justifie mon retour à la vie. Ce n'est pas en regardant des films d'horreur qu'on devient un zombie (quoiqu'une fois, après en avoir visionné trois d'affilée, je dois admettre que Nick et moi

n'avions pas meilleure mine que les créatures ressuscitées à l'écran).

Cette rue funeste me donne soudain envie de chialer. Mais les morts ne pleurent pas. Les zombies non plus.



Aussitôt arrivé chez mon copain, je me laisse tomber dans mon fauteuil attitré, celui dans lequel j'ai passé d'innombrables heures devant le téléviseur.

— T'es malade ! s'écrie Nick, affolé.

Je me relève aussitôt, sans comprendre.

— Ne touche à rien ! Tu vas souiller toute la maison ! Je ne veux pas avoir à expliquer à ma mère qu'un zombie est venu ici. Oui, maman, un zombie. Mais ne t'inquiète pas, c'est un bon ami à moi !

Il me fait signe d'aller me récurer de fond en comble. De bonne grâce, j'obéis.

Après avoir ouvert les robinets du bain, je constate l'état lamentable de mon habit. Je me vois mal conserver en souvenir ces vêtements que je n'ai portés qu'une seule fois et après ma mort de surcroît.

En hasardant un regard dans le miroir, je subis un choc, au moins aussi saisissant que celui du camion qui m'est rentré dedans. Je vois pour la première fois ma tête de déterré.

Ce n'est pas pour rien qu'on enterre les morts, c'est parce qu'au bout d'un moment ils ne sont plus beaux à voir.

Même si mon joli teint bleuâtre ne disparaîtra pas au lavage, je plonge mon corps affreux dans la baignoire. Je savonne chaque recoin de mon anatomie. En moins de deux minutes, l'eau de la baignoire devient brune, saturée de crasse. Je la vide et je m'en fais couler un autre. Puis un petit dernier.

Je passe ensuite le tube de désodorisant sur la totalité de mon corps. Une fois propre et parfumé, je m'interroge. Je ne peux tout de même pas sortir de la salle de bains dans le plus simple appareil. Si je parade nu comme un ver devant Nick et Mylène, ils s'évanouiront, garanti. Et je n'ose pas non plus enfiler le peignoir de sa mère. Nick ne me le pardonnerait pas. Faute de mieux, je pousse quelques grognements. Comme s'il avait été en mesure de traduire mon langage *zombiesque*, mon ami m'apporte des vêtements propres, qu'il me tend par la porte entrebâillée.

Je flotte dans mon nouvel habillement. Ce qui a au moins l'avantage de ne laisser à découvert aucun morceau de peau nécrosée. Dans la pile de vêtements offerts se trouvent aussi des lunettes de soleil. Une jolie attention. Me regarder dans le blanc (devenu gris) des yeux doit être un véritable supplice.

En sortant de la salle de bains, je vois Nick, le nez pincé par une épingle à linge, qui tient un grand sac de poubelle noir dans les mains. Il m'ordonne de tout jeter. Même ma montre. Les seuls biens que je conserve, ce sont le collier et le message que Jonathan a glissés dans ma tombe au salon funéraire.

Voici venue l'heure de vérité. On me hume avec appréhension. Verdict : ma puanteur d'outre-tombe persiste et signe. Nick va fouiller dans l'armoire des cosmétiques et ramène quatre ou cinq flacons de parfum, avec lequel je dois m'asperger, et pas seulement sur les poignets et la nuque.

— Tu vas puer la guidoune, mais au moins, tu n'empêteras pas la pourriture de cadavre !

Il aurait dû tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de l'ouvrir. Il me présente ses excuses en m'avouant être quelque peu troublé par ma présence. En fait, je suis censé être au ciel ou dans un cercueil, pas dans son salon.

Étape suivante : maquillage. Nick adore se déguiser. Alors il a tout ce dont un mort vivant peut rêver. Son attirail est à ma disposition. Il me souhaite bonne chance. J'en aurai bien besoin. Ce n'est pas évident pour un zombie de se refaire une beauté. D'autant plus que je ne me maquille pas tous les jours et que les zombies – enfin, je ne parle pas au nom des autres zombies, s'il y en a – ont une dextérité

déplorable. Au bout du compte, mon barbouillage ne rend pas mon visage moins troublant. Mylène opte pour la solution du masque. Approuvé à l'unanimité.

Les masques de mon ami sont alignés sur une étagère qui s'étale sur deux murs de sa chambre à coucher. Le problème, c'est qu'il n'y a que des têtes de monstres qui me sont proposées. J'en ai déjà une, ce n'est pas la peine de m'en rajouter une autre. Heureusement, dans le lot, je trouve un visage de mime, tout blanc, avec une larme noire sous l'œil gauche.

J'ai toujours eu du mal à respirer derrière ces machins en caoutchouc. Je n'ai plus ce problème désormais. Je ne respire plus.

Mylène ne peut s'empêcher de rire lorsque je mets les lunettes fumées par-dessus mon masque. Elle m'observe ensuite sous toutes les coutures. Le résultat est concluant, juge-t-elle. J'ai l'air super bizarre, on ne peut plus suspect, mais je ne ressemble pas à un zombie. C'est l'important.

— Tiens, si jamais t'as envie de parler, dit Nick en me faisant don d'un calepin et d'un stylo.

J'en profite pour leur écrire que j'ai hâte à l'Halloween. *La seule journée de l'année où je vais avoir l'air à peu près normal !*

Après cette séance de travestissement, Nick, affamé, prépare quelques sandwiches. Il me

demande si j'en veux. Je lui explique, à l'aide de mon calepin, que les zombies ont l'estomac vide en tout temps et qu'ils ne s'en portent pas plus mal. Pour être franc, je me souviens à peine de l'effet que ça fait de ressentir la faim.

Après s'être rempli la panse, Nick et Mylène sont fin prêts à localiser la famille Faucher. Le problème, c'est qu'ils ne se dirigent pas vers la porte, mais vers le salon, repus et abrutis de fatigue. Les paupières de Mylène ne lui ont jamais paru aussi lourdes. Le sommeil se jette sur elle dès qu'elle s'allonge sur le sofa. Tout en testant le confort du tapis, Nick se permet quelques moqueries à l'endroit de son amie. Il n'a pas le temps de rire de ses plaisanteries qu'il tombe endormi.

Après un long soupir amusé, j'en profite pour visiter la maison. La collection de films d'épouvante de Nick a pris du volume. Je remarque de nouveaux titres, certains dont je n'ai jamais entendu parler.

Puis je flâne dans sa chambre à coucher. La vue de son ordinateur me donne une idée. Je consulte mon courriel pour voir si j'ai reçu des messages depuis ma mort. Aucun, pour la simple et bonne raison que mon adresse électronique n'existe plus. Mes parents ont dû l'annuler. J'ouvre alors la messagerie de Nick et, avec une certaine fébrilité, j'entreprends d'écrire

un mot à ma sœur sous le pseudonyme de Nicolas Tétreault.

Salut Mara,

J'ai trouvé des photos de Yan dans le fond de ma garde-robe et j'ai pensé que ça vous ferait plaisir à toi et à ta famille de les avoir. J'offre de vous les poster. Alors, il me faudrait votre adresse.

J'espère que tu te portes bien. À moi aussi, Yan me manque.

Nicolas

Il ne me reste plus qu'à attendre de recevoir de ses nouvelles. Attendre ne me dérange pas. Je ne suis pas pressé et je suis devenu un maître dans l'art de patienter.

En redescendant au rez-de-chaussée, je constate que mes amis sombrent dans les abîmes du sommeil. Les recherches sont donc ajournées. Je n'ai guère envie de les entreprendre en solitaire. Même avec un masque, ça ne me dit pas de sortir. Un zombie a droit d'être casanier, non ?

Je me suis beaucoup agité depuis les vingt-quatre dernières heures et je ressens le besoin de refaire le plein d'énergie. Je m'étends donc à mon tour sur le tapis du salon, sans dormir, en me réjouissant tout simplement d'être là, chez Nick.



Le téléphone sonne. Quelques heures ont dû s'écouler, je ne sais pas, je n'ai pas compté. Je suis le seul à me lever. Et le seul à ne pas pouvoir répondre, faute d'une élocution adéquate. Le répondeur embraye, diffusant la voix mécontente de la mère de Mylène. Elle cherche sa fille depuis ce matin. Celle-ci devait passer la nuit chez Julie. Or, elle n'y a jamais mis les pieds. Elle prie Nicolas de la rappeler dans les plus brefs délais.

Ce message alarmiste n'a pas troublé le doux repos des deux dormeurs. Même s'ils sont beaux à voir, je décide de réveiller Mylène. Je secoue d'abord ses épaules, ensuite les bras, puis la tête. Rien à faire, elle dort dur. Je soulève une de ses jambes, puis l'autre. C'est alors qu'elle émerge. Et pousse un cri de mort en me voyant. Ce qui a pour effet de réveiller Nick en sursaut.

— T'es pas un rêve, hein ? me dit-il en se frottant les cheveux.

Bien sûr que non. Je leur fais écouter le message sur le répondeur. Mylène sent que ça va barder. Elle s'active afin de dissiper toute somnolence. Sa réaction à mon endroit lui fait honte, me confie-t-elle en me tendant la main. Même si je porte des gants, le geste me touche, surtout depuis que je me suis vu dans la glace.

En lui serrant la pince, il se produit un phénomène étrange. Moi qui ai perdu toute sensibilité, j'arrive à palper l'énergie de Mylène. Il se dégage de sa poignée de main une délicieuse chaleur qui me va droit à l'endroit où se trouvait jadis mon cœur.

— J'espère que je vais te revoir, dit-elle.

J'acquiesce d'un mouvement de tête.

Puis, dans un accès de gêne, elle me demande si j'ai lu sa lettre, celle qu'elle m'a remise avant mon accident.

Eh non ! pas eu le temps, je suis mort avant.

Mylène crispe un demi-sourire embarrassé. Puis échange un regard rempli de sous-entendus avec Nick avant de tirer sa révérence.

Mon ami pousse un soupir et va se concocter un chocolat chaud avec une forte dose de sucre. Après quelques gorgées, il sort de sa torpeur. Il nous reste deux heures à tuer avant le retour de sa mère. Il se racle la gorge et m'explique que *tuer le temps* est une expression. J'avais compris. Et je trouve ça plutôt rigolo. Je ne veux surtout pas que l'on me prenne en pitié parce que je suis mort. C'est déjà assez compliqué comme ça !

— Tiens, on devrait faire ce qu'on n'a pas fait l'an passé à pareille date : écouter *Le réveil des morts vivants*.

Nick l'a vu quatre fois. Il me garantit une boucherie comme je n'en ai encore jamais vu,

un déluge d'hémoglobine, un cortège de têtes roulantes... Enfin, tout plein de joyeuses dégueulasseries dont il raffole.

— Tiens-toi bien, ça va gicler la purée de zombies !

Il regrette aussitôt son commentaire, se traite d'idiot et lève vers moi un regard désolé. Sur un ton sérieux, qui me donne presque la chair de poule, il me dit qu'il comprendrait si je voulais faire autre chose que regarder la télé. Les films de zombies sont peut-être moins divertissants quand on en est devenu un. Je le rassure par écrit. Bien au contraire. Je suis curieux de me rafraîchir la mémoire et de voir comment le cinéma hollywoodien représente les gens de mon espèce.

Comme dans le bon vieux temps, Nick et moi nous nous régalaons devant un bon film de série Z bête et méchant.

Les morts sortent de terre par centaines, affreux, sales et surtout très affamés. Je ne peux m'empêcher de me passer la réflexion que les choses ne se passent pas du tout comme ça dans la réalité. Les zombies ne connaissent ni la faim ni la soif. Ce ne sont pas des créatures meurtrières. Ils n'ont aucune raison de vouloir mordre la face de leur prochain.

Aux trois quarts du film, la projection doit être interrompue à cause de la sonnerie du téléphone. C'est la mère de Nick qui l'informe d'un

changement au programme, son père va venir le chercher tout à l'heure : c'est chez lui qu'il passera la fin de semaine.

Nick refuse. Il a des projets qu'il ne peut ni annuler ni remettre à plus tard. Bien sûr, il ne lui révèle pas lesquels. Il ne lui dit pas qu'il doit s'occuper d'un vieil ami défunt. Sa mère ne lui en laisse pas le choix. Que ça fasse son bonheur ou pas, il ira chez son père, un point c'est tout.

À peine avons-nous le temps de terminer le film *gore* que mon ami prépare sa valise, la mort dans l'âme. À mes yeux, il n'est pas à plaindre. J'ai connu pire.

Si Nick part, il m'assure cependant que je peux rester ici sans problème. À condition de demeurer en tout temps au sous-sol. Si je monte au rez-de-chaussée, mon odeur corporelle va déclencher l'alerte générale. Il me montre la chambre froide lugubre qui va me servir de refuge. La mère de Nick ne se sert pas de cette pièce. C'est la cachette idéale, d'autant plus que la température ne me fait ni chaud ni froid. Du moment qu'une ampoule éclaire les lieux, je suis content.

Je me dépêche de sélectionner quelques livres – en majeure partie des romans fantastiques – et je pousse un cri de joie effroyable en apercevant un jeu d'échecs électronique. Si seulement j'avais pu emporter un bidule pareil dans la tombe !

J'entends soudain trois coups de klaxon. Le père de Nick vient d'arriver. Il ne se donne même pas la peine de sortir de sa voiture. Mon ami me souhaite un bon séjour chez lui en me jurant que nous allons passer un été formidable tous les deux. Il faut rattraper l'année perdue !

— Et dire qu'on voulait faire des courts métrages avec des morts vivants. Le hasard fait bien les choses !

Il n'a pas besoin de m'indiquer qu'il s'agit d'une blague, je le sais.

Tandis que le klaxon hurle de nouveau, mon ami me prête un *scrapbook*, si j'ai le temps de le lire et si le cœur m'en dit. Je m'empresse d'ouvrir mon calepin et de le remercier pour son hospitalité. Sans lui, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Il me sauve la vie (façon de parler).

Je me retrouve donc seul dans ce caveau. J'installe mes affaires, un peu comme si c'était ma chambre à coucher. Tout de même, me dis-je en observant les lieux, c'est mieux qu'un cercueil. Quoiqu'il y ait des ressemblances. Le plancher doit se trouver à quelque six pieds sous terre.

Je prends mes aises avant d'ouvrir le cahier de Nick, qui ressemble à un mélange d'album de photos et de journal intime. À ma mémoire. J'y trouve même deux articles de journal relatant mon accident fatal, avec en gros titres :

« Une fin scolaire tragique », « Le dernier jour de Yan Faucher ». On dit plein de choses à mon propos dans ces articles, des informations qui ne sont pas toujours vraies. Par exemple : *Yan était un élève doué, la coqueluche de la classe, qui avait devant lui un avenir prometteur*. Que sait-il de mon avenir, ce journaliste ? L'article conclut sur cette triste note : *Le départ précipité de Yan Faucher laisse dans le deuil une famille aimante et éplorée, inconsolable*. Sur l'unique photo, on peut lire la détresse sur la figure en pleurs de ma mère.

Il faut à tout prix que je retrouve les miens et que je leur montre que je suis encore debout, envers et contre tout.

Cela fait maintenant deux bonnes heures que Nick est parti. Dévoré par la curiosité, je saisis le masque de mime – au cas où – et je transgresse l'unique consigne de mon hôte. Je grimpe à l'étage et m'enferme dans sa chambre. J'ouvre grand les fenêtres pour bien aérer la pièce.

Quelques clics de souris plus tard, je vois le courriel de ma sœur dans la liste des messages reçus et non lus. Je tremble de joie, excité et incrédule. Dans son message, elle indique sa nouvelle adresse. Et ce n'est pas à l'autre bout du monde. C'est en ville.

C'est trop beau pour être vrai !

Le retour du fils prodigue

Contente d'avoir de tes nouvelles, Nick.
 Changer de maison n'a pas changé le mal
 de place. Les Faucher sont blessés. Sur nous
 aussi un camion est passé.

Mon médecin de père n'arrive pas à se sortir de
 la dépression. Il n'a plus la force de guérir qui que
 ce soit, à commencer par sa propre personne.

Notre famille a été amputée d'un membre : Yan.
 Son absence est toujours aussi douloureuse.

Merci d'avance pour les photos.

Mara

Son absence est toujours aussi douloureuse.
 Plus pour longtemps, grande sœur.

Je note de ma plus horrible écriture l'adresse
 des Faucher dans mon carnet lorsque j'entends
 le déclic d'une serrure. La mère de Nick et son
 chum font irruption dans la maison en rigo-
 lant comme s'ils avaient pris un verre de trop.

— Pouah ! Ça sent le parfum par ici, ma belle Gisèle !

— Depuis quand il s’amuse à se parfumer, celui-là ?

Il faut que j’aille vite voir ailleurs si j’y suis. Avant de déguerpir, j’envoie un bref message à Nick. En pressant les touches du clavier avec une extrême délicatesse, j’écris : *Je suis parti retrouver ma famille. J’ai découvert leur adresse. (Voir message précédent.) Je te donne des nouvelles bientôt. Yan.*

— Va falloir que tu changes de marque, ma belle, parce que cette fragrance-là me donne des haut-le-cœur.

En me relevant, je renverse le pot de crayons par terre. Non, je ne mérite pas de félicitations.

— As-tu entendu, Cédric ? Veux-tu aller jeter un œil en haut, s’il te plaît, mon amour ?

Je réfléchis à toute allure. Où me cacher ? Sous le lit... Dans la garde-robe... Le Cédric en question commence à gravir l’escalier. Sous le bureau... Derrière la commode... Il frappe à la porte et demande s’il y a quelqu’un. Je mets mon masque et, sans penser davantage, je fonce. Moi qui ai toujours aimé les cascades, je m’apprête à en exécuter une dont je risque de me souvenir longtemps, surtout si je perds des morceaux. Bah ! pas de danger, on ne meurt qu’une fois après tout !

Alors qu'on tourne la poignée de porte, je plonge tête première dans l'ouverture de la fenêtre.

J'espère que le chum de Gisèle ne m'a pas vu, me dis-je en effectuant un vol plané à couper le souffle. Je prends garde de ne pas tomber sur la tête, question d'éviter d'être décapité à l'atterrissage. En remuant les bras, je bascule vers l'arrière et grimace au moment de l'impact.

Aussi violent que soit le choc, je ne sens rien. C'est même plutôt agréable comme sensation. Comme tomber dans mille tonnes de ouate.

Cédric a forcément entendu le bruit de ma chute. J'ai tout juste le temps de rouler sous la table à pique-nique avant qu'il ne sorte son énorme tête frisée de la fenêtre pour voir ce qui a bien pu causer ce raffut. Après une brève inspection du terrain, il referme la fenêtre en se bouchant le nez.

Je rase les murs de la maison et m'enfuis en mettant le cap vers la nouvelle demeure des Faucher, qui n'est pas la porte d'à côté.

Si j'avais de l'argent, je me serais risqué à prendre l'autobus. Après tout, je suis un mime maintenant, et les mimes ont tout à fait le droit d'utiliser les transports en commun.

J'estime en avoir pour une heure de marche environ. Cela me convient, dans la mesure où

je me sens en sécurité avec mon superbe déguisement. Les mimes ne courent pas les rues, c'est vrai, mais il arrive quelquefois d'en voir un sur le trottoir ou au volant d'une voiture.

Néanmoins, j'essaie d'emprunter les rues les moins achalandées, histoire de ne pas m'attirer d'ennuis. À ce compte-là, j'aurais dû prendre le boulevard. Parce que les trois ados mal léchés qui s'amènent vers moi cherchent le trouble, peut-être même la bagarre. Voilà le genre de choses qu'on sait d'instinct en voyant leur sourire carnassier. Ces voyous se pourlèchent à l'idée de faire la connaissance d'un vrai mime.

— Tiens, tiens, un mime qui se parfume. Je ne savais pas que les mimes pouvaient être pédés.

Tiens, tiens, une bande d'homophobes. Je suis curieux de savoir s'ils ne seraient pas aussi *zombiphobes* par hasard.

— Sois gentil, le mime, retire ton masque. On veut voir ta tête de demeuré.

Le devant de la bottine d'un des garnements arbore une feuille d'érable. Ou de cannabis. Je reste impassible. Ils vont bien finir par se lasser de dialoguer avec une statue à la face blanche.

Mais non, ils ne se lassent pas. C'est ça le problème, ils n'ont rien de mieux à faire que de se payer ma tête.

Cette histoire va mal se finir, je le sens.

— Si tu l'enlèves pas, il va falloir te l'enlever de force.

Je sors mon calepin et écris d'une main nerveuse : *Je suis muet. Ne le prenez pas mal si je garde le silence.*

— On sait que les mimes sont muets ! Tu nous prends pour des cons ?

Laissez-moi tranquille, je vous en prie. Vous ne savez pas à qui vous avez affaire.

Le plus costaud du trio m'arrache le carnet des mains.

— Justement, c'est pour ça qu'on voudrait que tu retires ton masque. On veut savoir à qui on a affaire.

— Dépêche-toi, Pierrot. On va pas y passer toute la soirée.

Le voyou retire le bras en rigolant au moment où je tends le mien pour récupérer mon calepin.

— Il est à nous, maintenant.

— À moins que tu nous montres ton vrai visage.

— Sois pas timide, on est entre copains.

— On te promet de ne pas rire.

Puisqu'ils le demandent si gentiment, je retire mon masque et prononce dans un français impeccable : « Eeeh ieuux ôôn aalpaaain. » Tel que promis, personne ne rit. Je crois que je ne me suis pas bien fait comprendre. Je répète. L'abruti qui détient mon carnet reste bouche

bée. J'imagine que c'est la première fois qu'il entend un mime parler. Je bondis dans sa direction et empoigne ses cheveux d'une main ferme. J'approche ensuite son visage près du mien, celui qu'il tenait tant à contempler, et lui assène un coup bec en plein sur les lèvres. Ça lui apprendra à mépriser les *pédés*, comme il dit.

Le gars fait un pas en arrière, réprimant une envie de vomir. Il l'a avalé de travers, ce baiser de zombie.

Le plus étrange, c'est que je ne profite pas de la stupéfaction générale pour m'enfuir. Je reste sur place, décontenancé. Même si je ne le porte pas dans mon cœur et que je suis plutôt attiré par les filles, ce gaillard m'a fait de l'effet. J'ai senti une chaleur se répandre à travers ma mâchoire.

— Je crois que tu lui plais, murmure son camarade en gardant ses distances.

Le type que j'ai embrassé entre alors dans une colère noire. Une colère qui ne m'impressionne pas beaucoup. Il ramasse une roche de la grosseur de sa main et me la lance sur le crâne. Un coup pareil m'aurait sans doute causé une commotion cérébrale si j'avais été en vie.

Je reste debout, sans fléchir.

Ce gars-là ne peut pas se douter à quel point je hais les lanceurs de pierres.

— Z'avez vu les gars, on dirait que ça lui a rien fait !

Me vient l'envie de jouer la comédie. Je feins de perdre connaissance et m'écroule sur le sol.

— Merde, Francis, tu l'as tué !

— T'étais pas obligé de prendre une aussi grosse roche !

— Vite ! Faut filer d'ici avant que quelqu'un nous voie.

— Attendez. Il est pas normal, ce gars-là. On dirait un mort vivant.

— Ouais, c'est ça, un mort vivant qui se déguise en mime ! commente l'un d'eux en ramassant le masque que j'ai échappé dans ma chute.

Je fais le mort. Dans mon cas, c'est facile. J'ai beaucoup d'expérience dans ce domaine.

Mon agresseur s'approche avec méfiance. Il s'agenouille afin de mieux inspecter l'état de mon visage. Le moment est parfait pour remuer la tête et répéter : « Eeeh ieuux ôôn aalpaain ! » Ensuite, je me remets vite sur pied, pimpant. Non, il ne me redonne pas mon calepin. Il le laisse tomber par terre avant de prendre ses jambes à son cou. Ses deux acolytes n'ont pas besoin que je les embrasse pour décamper à leur tour.

Bon débarras ! Je commence à en avoir marre des gars comme eux, des petits maîtres du monde qui passent leur temps à emmerder l'humanité.



La lumière du jour, de plus en plus faible, se meurt à l'horizon. Je presse le pas (d'autant plus que les trois vauriens sont partis avec mon déguisement). Il me tarde de retrouver ma famille, surtout après la rencontre formidable et enrichissante que je viens de faire.

Une demi-heure plus tard, je constate que je me suis perdu dans un labyrinthe de rues résidentielles qui se ressemblent toutes comme deux gouttes d'eau. Je suis sur le point de me décourager lorsque le nom de la rue recherchée apparaît enfin sur la pancarte d'une intersection.

Quelques pas plus loin, je reconnais d'emblée la Minoune stationnée dans la cour d'entrée. Oui, je suis bel et bien à la demeure des Faucher. C'est d'ailleurs écrit sur la boîte aux lettres.

L'émotion me saisit avec plus de force que le caillou que je me suis pris en pleine poire.

La résidence, coquette, de dimensions plus modestes que l'ancienne, semble m'inviter à m'approcher et à faire comme chez moi. Je fais trois pas en direction de la porte d'entrée. Pas un de plus. J'éprouve le besoin de voir les miens avant de me présenter à eux. Je contourne donc la maison à la recherche d'une fenêtre qui me permettrait de faire un brin de voyeurisme. Je dois grimper dans un arbre afin d'avoir une vue dégagée sur la salle à manger.

Je retiens mon souffle. Les voilà. Gilles et Monique, Mara et Jonathan. Ma famille. Ils jouent aux cartes à la table de cuisine.

Assis à califourchon sur la branche d'un chêne, je me réjouis de pouvoir les observer. J'en ai les yeux qui pétillent. Je me rends compte à quel point j'aime ces quatre individus. Cependant, si je suis heureux de les revoir, je suis malheureux de les voir aussi tristes. Ils jouent dans une atmosphère lourde et morose, sans la moindre étincelle de joie. Le temps a passé, mais le chagrin, lui, est resté. Il s'est incrusté dans le cœur de la famille Faucher.

Je me surprends tout à coup à rêver que je joue aux cartes avec eux. Je me décarcasse pour les égayer. Toutefois, dans la scène que je visualise, je suis le Yan Faucher que mes parents, ma sœur et mon frère ont toujours connu. Pas l'effrayant Yan devenu zombie. Pas le misérable défunt sorti de terre qui se meurt d'amour pour ses proches.

Je suis certain d'une chose à présent : je ne vais pas frapper à la porte. Ce ne serait pas un cadeau à leur faire. Les retrouvailles que je m'étais imaginées risquent d'être un peu plus compliquées que prévu. Je vais devoir apprivoiser les membres de ma famille un à un.

Maintenant, je sais pourquoi je suis revenu d'entre les morts. Parce que les Faucher ont

besoin de moi. Je suis peut-être devenu un zombie, mais je suis encore leur fils ou leur frère, et je compte bien chasser le malheur qui s'est abattu sur les miens.

DEUXIÈME PARTIE

DÉTECTIVE D'OUTRE-TOMBE



« Tuer un mort, c'est pas un crime,
à ce que je sache. »

Le sergent Raynald Gosselin

La maison hantée

Le portrait des Faucher que je gardais vivant dans ma mémoire n'a plus grand-chose à voir avec la réalité.

Les membres de ma famille ont pris un sacré coup de vieux. Ils ne sont plus tout à fait les mêmes. Papa, qui se faisait une fierté de se tenir droit, s'est voûté au cours de la dernière année. Les cheveux dorés de maman ont grisonné. Mara n'est plus une ado, mais une jeune femme aux traits durs, au regard d'acier. C'est peut-être Jonathan qui a le moins changé. Mais c'est lui qui m'inquiète le plus. Il a cessé de vieillir parce qu'il a renoncé à vivre. Enfermé dans sa bulle, il ne bouge pas, il ne dit rien.

Monique semble tout à coup en avoir marre de ces mines patibulaires. Elle quitte la pièce. Et revient aussitôt avec un album photos qu'elle dépose au centre de la table. Sur la couverture

figurent en couleurs trois lettres géantes : Y, A et N.

La famille s'offre pour commémorer le premier anniversaire de ma mort une biographie illustrée de feu leur premier garçon. Papa pousse un soupir consterné. Mara non plus ne se sent pas d'humeur à pleurer les morts. Je la comprends. Les morts n'ont pas envie qu'on les pleure. En tout cas pas moi.

Seul Jonathan a un regain de vie. Il se met à genoux sur sa chaise pour mieux voir le défilé de photographies de son grand frère. Mara refuse de participer à cette séance de souvenirs intimes. Elle se lève de table, fulminante et, incapable de contenir plus longtemps sa fureur, se met à engueuler tout le monde. Les larmes jaillissent de ses yeux comme des munitions dont elle se sert pour mieux fustiger la famille. Ma sœur a du tempérament. Elle ne s'est jamais gênée pour dire ce qu'elle pense. Mais cette colère démentielle ne lui ressemble pas.

Du haut de mon perchoir, je n'arrive pas à entendre. Je décide de me rapprocher dans l'espoir de comprendre ce qui rend ma sœur si furieuse. Hors de question de descendre branche par branche. Je me laisse alors tomber sur la pelouse comme une feuille morte. Je suis trop préoccupé par la guerre qui a éclaté au sein des Faucher pour prendre le temps d'évaluer les éventuelles blessures d'une telle chute.

Je m'approche de la fenêtre de la cuisine, trop haute pour pouvoir y jeter un œil. Je me contente de tendre l'oreille. Même si j'ai déjà vu ma famille sous un jour meilleur et en dépit des cris et des insultes proférées, entendre les voix de Gilles, Monique et Mara me procure un réconfort inimaginable pour le commun des mortels.

De ce que je parviens à capter, ma mère n'a pas l'intention de laisser sa révoltée de fille ruiner une soirée aussi importante à ses yeux. Et voilà que Gilles s'en mêle.

— Laisse-la donc tranquille, Monique. On n'est pas obligés de vivre cette journée comme une fête. Peux-tu comprendre qu'il y en a ici qui n'ont peut-être pas envie de célébrer l'événement ?

— Non, je peux pas comprendre ! Yan est là, parmi nous, et il nous entend. Et il veut que nous nous réjouissons ! rétorque ma mère avec conviction.

Il faut bien lui accorder ceci, elle n'a pas tout à fait tort.

— Vous entendez-vous ? Est-ce que vous voyez de quoi vous avez l'air ? Vous êtes en train de perdre la tête ! vocifère Mara.

J'abandonne mon poste d'écoute pour m'installer sur le perron qui, par le biais de la porte-fenêtre, m'offre un point de vue intéressant.

J'en ai manqué un bout, de toute évidence, puisque Mara a disparu. Monique accuse son innocent de mari de se tourner les pouces au lieu de se prendre en main et de s'occuper de sa fille, la seule que le bon Dieu a eu la bonté de placer sous sa responsabilité. Alors que Gilles la considère avec mépris, Mara applique d'un pas déterminé et colle un baiser sur le front de Jonathan, qui suit le conflit sans y prendre part. Il se fait tard, et pourtant elle décide de sortir, sous l'œil désapprobateur des parents.

J'ai tout juste le temps de me planquer sous l'escalier avant qu'elle n'ouvre la porte en coup de vent. Les souliers de ma sœur se trouvent à quelques centimètres au-dessus de ma tête lorsque j'entends :

— Yan est mort ! Et c'est pas en vous usant les yeux sur des photos que vous allez le ramener à la vie !

La porte claque puis, je la vois filer au pas de course au beau milieu de la rue. J'imagine une automobile l'aplatir sur l'asphalte. Réflexe de mort vivant, je suppose.

J'aurais envie de la suivre, mais elle se déplace trop vite pour mes jambes décharnées. Avec circonspection, je sors de mon terrier pour voir dans quel état le départ précipité de Mara a mis le reste de la famille.

Après la fille, c'est au tour de la mère de piquer une crise. Elle devient hystérique. Et c'est mon père qui écope.

— T'aurais pu la retenir ! Peux-tu me dire ce que tu fabriques dans cette maison depuis un an, à part nous faire endurer ta déprime grosse comme le monde ? Écoute-moi bien, Gilles Faucher, tu n'as pas le droit de nous en vouloir d'essayer de reprendre le dessus. Tu crois que c'est facile pour moi ? Moi aussi j'ai le cœur en miettes, moi aussi je vis un deuil terrible. La différence, c'est que moi je fais des efforts pour m'en sortir !

— Tu fais des efforts, toi ? Laisse-moi rigoler ! Tu te réfugies dans ton ésotérisme à quatre sous. Tu t'es transformée en un personnage ridicule qui aime encore plus la vie depuis que son gars est mort. C'est pas normal. C'est pas sain, ton affaire !

— Je suppose que c'est plus sain de passer ses journées entières devant la télé !

— Je préfère m'abrutir devant la télé que de louer Jésus notre sauveur de m'avoir enlevé mon fils.

Bon sang ! La situation est bien plus critique que je ne l'imaginais. Ce spectacle affligeant me vire à l'envers. Il vaut mieux être mort que d'assister à de telles bagarres familiales ! Quant à Jonathan, fidèle à lui-même, il observe la scène de ménage avec détache-

ment, tout en jetant de temps à autre un œil intéressé sur les pages de l'album photos qui m'est consacré.

— C'est invivable ici !

Monique Faucher est la douceur incarnée. Il n'y a pas de personne plus posée qu'elle. De mémoire, je ne l'ai jamais entendue crier avec autant de hargne.

— Pour une fois, je suis d'accord avec toi. Et je comprends ta fille de vouloir quitter cet asile de dingues. À sa place, je ne resterais pas ici.

— Rien ne t'empêche de prendre la porte. Personne ne te retient, mon bonhomme. Sur-tout pas moi.

Bien sûr, je me doutais que ma disparition causerait un lot considérable de souffrances à mes proches, mais dans ma naïveté de jeune défunt, je croyais qu'ils s'en seraient remis avec le temps.

Je me réfugie de nouveau sur une des branches robustes du chêne et je réfléchis. Gilles et Monique sont les personnes les plus amoureuses que j'ai connues. Je le jure sur ma propre tête. Ces deux âmes sœurs se vouaient l'un à l'autre une tendresse sans borne. J'ai eu la chance inouïe de vivre dans un foyer où l'amour fusait de toutes parts, sous toutes ses formes, en paroles chaleureuses, en gestes réconfortants, en baisers affectueux, en clins d'œil complices.

Qu'est-il advenu de mes bienheureux procréateurs ? Serait-ce le début de la fin de leur si touchante histoire d'amour ?

Est-ce ma faute ?

Au moins, dans ma tombe, j'avais encore la possibilité d'imaginer ma famille heureuse. Je les croyais solidaires dans la tragédie, soudés dans la douleur, unis par le deuil. Maintenant, je sais que rien ne va plus chez les Faucher.



La nuit venue, une heure ou deux après l'extinction des feux, alors que tout le monde roupille d'un sommeil que j'espère profond, j'entreprends de m'introduire dans la maison par effraction.

Ce n'est pas difficile : la porte de l'entrée principale n'est pas verrouillée. Sans doute au cas où Mara voudrait rentrer et qu'elle aurait oublié ses clés.

J'ouvre avec une extrême précaution. Il me faut être aussi invisible, silencieux et inodore que possible. Première observation : les lumières ne sont pas toutes éteintes. Il en reste une, et non la moindre, celle de la télé qui projette ses reflets chatoyants sur les murs du salon.

Je reconnais les lieux, même si c'est la première fois que j'y mets les pieds. L'esprit qui

s'en dégage est le même que dans la maison où j'ai grandi, l'atmosphère conviviale en moins.

Après un détour dans la cuisine, je m'aventure sur la pointe des pieds dans le salon, où Gilles somnole devant la télé. Il fait peine à voir. Il semble avoir tiré un trait définitif sur son hygiène corporelle. Une barbe de plusieurs semaines lui ravage la face comme de la mauveuse herbe. Ses yeux sont si cernés qu'il ne doit pas avoir connu une bonne nuit de sommeil depuis des siècles.

Il faut que je trouve un moyen de l'extraire de ce satané divan dans lequel il s'est englouti pour noyer sa peine. Mon père trompe son chagrin en polluant sa psyché d'images télévisées. Il fuit la réalité en tenant compagnie à des personnages trop beaux pour être vrais. Cela ne lui ressemble pas.

D'ailleurs, le triste individu affalé dans le sofa n'a pas grand-chose en commun avec mon père. Mon père était un homme solide, doté d'une intelligence redoutable et d'un sens de l'humour à toute épreuve. Il aurait remué ciel et terre pour sa famille. Jamais il ne l'aurait laissée tomber.

Je regarde mon père et je constate avec regret que, lui aussi, cette année, s'est transformé en zombie. De nous deux, je ne saurais dire lequel est le plus vivant.

Je dois lui redonner le goût de vivre. Ce cadavre en sursis doit retrouver l'aplomb naturel de Gilles Faucher.

Quand j'avais mauvaise mine, mon père me disait de prendre l'air, l'oxygène se révélant souvent le meilleur antidote à la déprime. C'était le secret de sa vitalité. Papa joggait chaque jour, été comme hiver.

À présent, il n'a plus de souffle. Mon décès a gobé ses dernières réserves d'énergie. Il ne lui en reste même plus assez pour faire la paix avec sa femme.

J'adore mon père, mais le voir dans cet état me donne envie de lui botter le derrière. Et si j'éteignais sa maudite télé ? Et si je le brassais un peu pour lui signaler qu'il a de la visite ? Gilles a besoin que quelqu'un le regarde dans le blanc des yeux. Après tout, aussi bien que ce soit moi. Je risque d'avoir plus d'emprise sur lui que n'importe qui d'autre.

En un éclair, la solution m'apparaît comme une évidence : papa doit refaire de l'activité physique de toute urgence. Voilà la prescription du docteur Yan Zombie. C'est décidé, il va courir le marathon cette année ou je ne suis pas digne d'être un Faucher. S'il ne le fait pas ni pour lui ni pour sa famille, je parie n'importe quoi qu'il le ferait pour que son fils aîné repose en paix.

La nuit du mort vivant

J'ai un plan. Et pour que ce plan fonctionne, je dois m'introduire dans la chambre à coucher de mes parents, m'emparer des survêtements de sport de Gilles et de ses espadrilles de course, puis déposer le tout sur le téléviseur. Lorsque mon père se réveillera, le remède à tous ses maux lui sautera aux yeux.

Je gravis l'escalier une marche à la fois, à l'affût du moindre bruit. Avec mille précautions, j'ouvre une porte au hasard. La salle de bains. J'évite de croiser mon reflet dans le miroir. S'il y a une personne au monde que je n'ai pas du tout envie de voir en ce moment, c'est bien moi.

J'essaie une autre porte. Celle-là mène à la chambre de Jonathan. Mon regard se promène aux quatre coins de la pièce sans trouver le moindre dormeur. Par contre, je croise un gail-
lard que j'ai bien connu autrefois, un certain

Yan Faucher, dont les nombreux clichés tapissent les murs. En fait, il s'agit en grande partie de photocopies. Le plus bizarre, c'est qu'il a fait disparaître l'environnement à grands coups de ciseaux. Il n'y a que moi, dans différentes postures et attitudes.

Bien que le moment soit mal choisi, je prends le temps d'examiner quelques photographies, tout fasciné que je suis par le Yan fringant et fougueux. La mort m'a tellement défiguré que je ne peux qu'être ébloui par ma splendeur d'antan. Quel jeune homme prometteur je faisais !

Parlant de jeune homme prometteur, il y en a un qui n'est pas là où il devrait être, et cette absence étrange me tracasse. Où est Jonathan ? Circule-t-il dans la maison ? Est-il possible qu'il soit en train de m'épier ? Je préfère ne pas m'attarder ici au cas où le frerot aurait envie de retrouver son lit.

La dernière porte au bout du corridor donne accès à la chambre des parents. Maman dort comme une bûche. Le masque sur ses paupières et les bouchons dans ses oreilles l'isolent dans sa bulle de sommeil. Je remarque un flacon de somnifères sur la table de chevet. Elle n'est donc pas sur le point de se réveiller. J'en profite pour inspecter la pièce. J'ouvre le tiroir du haut de la commode dans lequel sont rangés petites culottes et soutiens-gorge. Même

seul, je trouve la situation gênante. Je vois déjà les grands titres dans les journaux à sensation : *Un cadavre pervers pris en flagrant délit à fouiller dans la lingerie de sa propre mère !*

En refermant le tiroir, je sens que Monique s'agite sous les couvertures. Sa respiration devient saccadée. Je la vois renifler, le visage grimaçant. Elle doit faire un cauchemar ou bien ça sent mauvais dans son rêve. De crainte que mon odeur ne la ramène à la réalité, j'interromps ma mission et choisis de me réfugier au sous-sol, là où ma fragrance d'outre-tombe risque moins de déclencher l'alerte générale.

À chaque pas, je prie pour ne pas tomber face à face avec un membre de la famille. Je me sens comme un voleur dans ma propre maison. Au rez-de-chaussée, je constate que Gilles n'a pas quitté le trône de sa déchéance. Il ronfle en chœur avec les borborygmes tonitrueux du tube cathodique. Me voilà à demi rassuré.

Au sous-sol, j'aperçois une dizaine de pancartes sur lesquelles je peux lire des slogans contestataires : « Réveillez-vous et laissez les morts dormir sur leurs deux oreilles ! », « Les défunts ne sont pas des nomades ». « Respecter les morts, c'est respecter la vie ! » J'imagine mal papa piqueter à l'entrée du cimetière Delafoy en compagnie d'autres résidents du quartier.

Après une visite sommaire des lieux, je découvre une pièce exiguë qui m'est consacrée, un débarras où sont entassés pêle-mêle mes biens personnels. Des piles de boîtes se dressent contre les murs, sur lesquelles je peux lire des notes comme « scolaire », « personnel », « jeux ». En un seul coup d'œil, je peux contempler tout ce qui m'a déjà appartenu.

Je tente de me frayer un chemin à travers cette jungle d'objets disparates et à l'abandon. Voilà l'endroit idéal où passer la nuit. C'est ce que je me dis lorsque je constate que quelqu'un d'autre a eu cette idée avant moi. Jonathan, roulé en boule sur un lit de fortune, qui dort à poings fermés. Dans l'un d'eux se trouve cette bonne vieille patte de renard porte-bonheur que je traînais partout avec moi quand j'avais son âge.

Depuis quand Mara ne couche plus à la maison ? Depuis combien de temps mes parents ne partagent plus le même lit ? Combien de dodos Jonathan a-t-il passés dans ce réduit poussiéreux ? Je suis atterré. Depuis mon départ, ma famille s'est disloquée. Mara découche, maman carbure aux somnifères, papa se laisse lobotomiser par la télé et Jonathan préfère un matelas de sol dans une pièce froide et humide aux couvertures chaudes et confortables de son lit. Vraiment, il était plus que temps que je revienne au bercail !

Cette maison est hantée par mon fantôme. Après tout, c'est ce que je suis. Fantômes et zombies sont classés dans la même catégorie, celle des revenants.

Avant de quitter les quartiers secrets de mon frère, je ramasse une boîte de petite taille sur laquelle est écrit le mot « personnel ». Je m'isole dans une pièce inachevée où sont regroupés chauffe-eau, fournaise, panneau des fusibles... bref, les dessous de la maison, tout ce qui est essentiel à son bon fonctionnement, mais qui s'agence fort mal avec la décoration.

Ici, au moins, je suis à peu près certain de n'être ni repéré ni dérangé. Sans me presser, j'ouvre ma boîte aux trésors. J'y trouve trois cassettes vidéo avec les mentions « Premiers pas de Yan », « Démonstration de karaté signée Yan Faucher », « Yan : 5^e, 6^e et 8^e anniversaires ». Les soi-disant grands moments de ma courte vie. Je redécouvre aussi quelques œuvres d'art de mon cru. Mes dessins sont si jolis que j'ai envie d'en faire des confettis. Rétrospectivement, je peux dire que je n'étais pas promu à une grande carrière artistique. Je sors ensuite une pile de lettres, toutes du même destinataire. Nick avait l'habitude de m'écrire. Il me parlait de cinéma, des filles, de la vie. En survolant ma correspondance, j'aperçois une écriture d'une autre main : *Yan Faucher*. *À ouvrir seulement lorsque tu seras chez toi*. Le plus éton-

nant, c'est que l'enveloppe n'a jamais été décachetée. Voilà qui pique ma curiosité au plus haut point.

Comme elle m'est destinée, je déchire un côté sans plus attendre et en retire une feuille lignée remplie recto verso. Ce message est demeuré secret trop longtemps.

Bonjour Yan.

J'essaie d'imaginer ta face lorsque tu liras ces mots. Avant de commencer, je veux que tu saches qu'il m'a fallu rassembler tout mon courage pour te remettre cette lettre.

Je me rappelle maintenant. L'enveloppe que Mylène m'a remise avant qu'un camion ne m'envoie paître six pieds sous terre.

Je t'écris pour te parler de moi parce que je suis trop gênée pour le faire en personne. Peut-être l'as-tu déjà remarqué, je suis une fille sauvage. Pas sauvage dans le sens de « dangereuse », mais dans le sens d' « inhabitée ». Je suis une personne inhabitée. Autrement dit, je n'ai pas vraiment d'ami. Et ces jours-ci, j'éprouve très fort le besoin d'en avoir un. Pas n'importe lequel, il va sans dire. Mes amis, je veux les choisir. Voilà donc le but de cette lettre. Je veux t'informer que c'est sur toi que j'ai jeté mon dévolu. Parmi tous les élèves de l'école, je t'ai élu. Il y a dans tes yeux une étincelle de bonté,

une lueur d'optimisme qui rendent plus beau tout ce que tu regardes. Je parie n'importe quoi que je suis la seule à l'avoir remarquée.

Je ne te le cacherai pas plus longtemps, ce garçon qui s'appelle Yan Faucher me plaît.

À présent, je vais essayer de te persuader que je gagne à être connue, ce sur quoi tu dois avoir de sérieux doutes. Je ne suis pas celle que tu crois. Je ne suis pas une anarchiste qui rêve de chaos et de destruction. C'est pas parce que je m'habille comme la chienne à Jacques que je désire mordre mon prochain. L'affaire, c'est que je me sens tout de travers. Mes pensées poussent comme de la mauveuse herbe. Pour résumer (je ne m'attarderai pas davantage sur mes problèmes sinon je risque de passer le restant de ma vie à rédiger cette lettre), je ne suis pas celle que je souhaite devenir (du moins pas encore). Et je nourris le fantasme sans doute idiot que toi, Yan Faucher, tu m'aides à devenir cette personne. Je sais qu'à l'intérieur de moi se trouve un havre de beauté, un endroit simple et joyeux où il fait bon vivre. Veux-tu m'aider à partir à la découverte de mon monde intérieur ?

Je lis avec un étonnement grandissant. Les filles de quatorze ans ne pensent pas et n'écrivent pas comme ça. Je découvre une Mylène épatante. Si j'avais pris connaissance de cette lettre au moment où elle me l'a donnée, je n'aurais pas passé un an à faire de l'insomnie dans

un cercueil pourri. Qui sait, je serais peut-être devenu le petit ami de Mylène, la *fuckée* ? Comment savoir ? En plus de bousiller mon corps, la Faucheuse m'a dérobé mon avenir.

Après cette courte incartade dans un passé hypothétique, je poursuis ma lecture.

Je pourrais écrire pendant des pages et des pages. Personne ne me connaît vraiment et je suis pressée de me livrer à quelqu'un, de partager avec lui les millions d'idées qui foisonnent dans mon esprit.

Je suis gênée, je suis moche, je suis maladroite, mais cela ne m'empêche pas de penser à toi et de rêver que je suis ta préférée.

Mylène Létourneau

Je demeure songeur. Je me serais peut-être moqué de Mylène et de sa prose si j'avais lu cette lettre un an auparavant, mais maintenant, après tout ce qui m'est arrivé, je suis bouleversé, ému par sa confession.

Les zombies ne rêvent pas

Le soleil s'est levé sans que je ne m'en aperçoive. Mon repaire est dépourvu de fenêtres. À la différence des vampires, les zombies ne sont pas allergiques à la lumière du jour. Ils ne rechignent pas à un bain de soleil de temps à autre.

Je perçois des bruits au rez-de-chaussée. Cette nuit passée dans la chaleur du foyer familial, en compagnie des mots d'amour de Mylène, m'a fait baisser la garde. Je dois retrouver ma vigilance et mon instinct de fugitif.

J'entrouvre la porte et tends l'oreille. Un robinet, une porte d'armoire, la cafetière... Le train-train quotidien, quoi.

D'autres pas se joignent à la danse routinière du petit matin, des pas qui descendent un escalier. Ma mère sans doute. Incapable de contenir davantage ma curiosité, je décide d'en avoir le cœur net. En passant devant la

porte du débarras, je jette un œil furtif. Jonathan est déjà debout.

— En forme ce matin, toi !

Je sursaute. Ouf, le commentaire ne m'est pas adressé.

— Je fais des efforts, comme tu me l'as gentiment suggéré, répond Gilles avec froideur.

La querelle de la veille se poursuit sur un ton plus posé, dirait-on.

Les matinées en famille ont toujours été pour moi une source de bonne humeur. Je constate que ce temps est révolu.

En grimpant quelques marches et en étirant le cou, j'arrive à voir mon frère en contre-plongée. Jonathan est attablé devant un bol de céréales dans lequel il fait valser sa cuillère, l'air ailleurs, à mille lieues des sempiternelles disputes parentales.

— Des efforts, je suis contente d'entendre ça. Ça veut dire que tu reprends le boulot bientôt ?

— Ça ne me dit rien de fréquenter des malades à longueur de journée et de les entendre se plaindre de leurs petits bobos... alors que je viens de perdre un enfant.

— Ça fait UN AN, Gilles !

De toute évidence, mon père n'est pas près de redevenir médecin. Je peux comprendre, il ne se sent même pas capable de se soigner lui-même.

— C'est pas en demeurant cloîtré ici que tu vas reprendre du mieux.

— Je ne suis pas comme toi, Monique. Je suis incapable de faire partie d'un groupe de soutien et de partager mon expérience avec de parfaits inconnus. Ma douleur ne concerne pas les autres. Ce n'est pas une affaire de groupe.

— Et quand tu vas protester au cimetière avec ta gang de révoltés et ta panoplie de pancartes ridicules, ce n'est pas une affaire de groupe, ça ?

— Personne n'a le droit de déloger mon fils sans mon consentement.

— Mais qu'est-ce que ça peut bien faire ? L'âme de Yan s'est détachée de son corps. Mon premier fils est ici, dit ma mère en montrant le côté gauche de sa poitrine, et non dans un cercueil. Voilà ce que t'as du mal à comprendre.

— Ce que je comprends, c'est qu'y a pas moyen de boire un café tranquille dans cette maison !

— Je vais te laisser tranquille, compte sur moi ! lui garantit Monique en se levant de table.

En allant déposer sa vaisselle sale dans l'évier, elle entre dans mon champ de vision. Son regard d'ordinaire illuminé est éteint, et pour remplacer cette lumière de l'âme, elle décore son apparence d'artifices tape-à-l'œil en tous genres : bagues, bracelets, colliers, foulards, barrettes. Elle porte des pantalons bouf-

fants et bariolés ainsi qu'un long chandail noir étoilé qui lui descend jusqu'en dessous des fesses, comme si le cosmos était enfoui en elle. Avec cet accoutrement mystique, Monique ressemble à une gamine de quarante ans qui veut se donner un air de jeunesse éternelle.

— Et toi, que comptes-tu faire de ta journée ?

Au lieu de répondre, mon père lui retourne la question.

— Cet avant-midi, je dois me rendre à l'école Zénith pour me confier à de parfaits étrangers, comme tu dis. Après quoi je vais me balader, question de m'aérer. Je compte profiter du bonheur de ne pas subir tes grands airs catastrophés.

Pour une femme qui se prétend active et optimiste, elle ne lésine pas sur la méchanceté.

— Madame me trouve morose. Madame ne voit plus la vie en rose. Et puis quoi encore ?

Gilles se tourne vers Jonathan, qui n'a pas encore goûté à ses céréales.

— Et toi, mon garçon, qui vis avec nous depuis dix ans, on peut savoir ce que t'en penses ?

Le frère cadet considère le paternel avec une pointe de désolation. Il a construit autour de sa petite personne une forteresse imprenable à laquelle même un chevalier de la trempe de papa ne peut accéder, en tout cas pas dans son état actuel.

— Ne mêle pas Jonathan à ça !

— C'est le seul fils qui me reste. J'estime avoir le droit de lui poser une question.

Monique veut rajouter quelque chose, mais une nausée soudaine lui enlève les mots de la bouche.

— Ça sent le renfermé ici ! peste-t-elle en ouvrant grand la fenêtre de la cuisine.

Si Gilles s'en est rendu compte, il semble s'en accommoder. Il faut dire que papa n'a pas le nez fin. À l'hôpital où il travaille, il a eu l'occasion d'en sentir des vertes et des pas mûres. De quoi anesthésier l'odorat du meilleur œnologue.

À bout de nerfs, Monique enfile son manteau, ramasse son sac à main et, sur le seuil de la porte, éclate. Difficile de dire s'il s'agit de pleurs ou de colère.

— Cette famille est en train de pourrir. Ça sent la mort dans cette maison !

Ses narines ont besoin de changer d'air. Elle décampe sans dire au revoir.

Je me sens responsable du départ de maman. Je me fais la promesse d'avaler trois douzaines de tubes désodorisants à ma prochaine visite.

Trente secondes s'écoulent et on frappe à la porte. Gilles plonge le nez dans sa tasse de café à moitié vide. Jonathan se résigne à aller répondre. Par précaution, je descends de deux

ou trois marches. La porte d'entrée s'ouvre sur un visiteur inattendu, mais ô combien bienvenu : Nicolas Tétreault. Nick pour les intimes.

L'homme de la situation.

Je présume qu'il a consulté son courrier électronique chez son père pour me retracer. J'aurais dû m'y attendre, il n'allait pas abandonner le cadavre ambulant de son meilleur ami à son sort.

Nicolas avance d'un pas hésitant dans le vestibule et salue mon père d'une voix timide. Il se racle la gorge deux bons coups avant d'expliquer la raison de sa venue.

— Je... je me demandais... Ça fait un an que Yan nous a quittés et... je me demandais si vous n'auriez pas eu... des nouvelles de lui ces derniers temps.

L'étonnement de Gilles le sort de sa torpeur.

— Des nouvelles de Yan !?

Tout à coup, Jonathan se sent concerné. Il dresse une oreille on ne peut plus attentive. Moi aussi. Que s'apprête à dire Nick ? A-t-il l'intention de me dénoncer ?

— Vous allez penser que je suis fou, mais j'ai... j'ai fait un rêve cette nuit, et dans mon rêve, Yan était de retour parmi nous. Je sais que c'est idiot, mais je voulais vérifier si, par le plus grand des hasards, il ne s'agirait pas d'une sorte de prémonition.

Gilles lui fait signe de s'asseoir à la table avec lui. Il a beau être dans une très mauvaise passe, il n'a pas perdu son sens de l'hospitalité. Il sait bien qu'il n'est pas le seul à souffrir de la mort de son fils.

Il prépare un chocolat chaud à son invité et se ressert du café. L'air de rien, Nick cherche des indices de ma présence. On lui tend une tasse fumante en le priant d'en dire davantage sur ce fameux rêve.

Je prends conscience que le rituel matinal cher aux Faucher a été jeté aux oubliettes. Avant, chacun de nous était convié à raconter les rêves qui avaient parsemé sa nuit de sommeil. Cette bonne habitude entamait bien une journée, car ces récits oniriques tournaient souvent à la rigolade et avaient le don de nous mettre de bonne humeur. Je suis ému, parce qu'à l'évidence, on ne rêve plus dans cette famille. Ou bien ce n'est qu'une succession de tristes cauchemars qu'il serait inopportun de partager. J'étais un rêveurné. Hélas, ce privilège n'est pas accordé aux défunts. Les zombies ne rêvent pas.

Gilles est tout ouïe. Jonathan aussi. Et moi encore davantage. Nick est un spécialiste de l'improvisation. De la suite dans les idées, il n'en manque pas. Toutefois, son histoire se révèle en grande partie calquée sur la réalité. Il relate notre rencontre dans l'entrepôt condamné de l'usine de textile.

Les yeux de Jonathan brillent. Deux flammes qui font luire l'espoir que ça puisse être vrai.

Au milieu de son récit, j'entends Nick renifler avec circonspection. Ses lèvres esquissent un mince sourire. Il a senti ma présence. Il a humé mon parfum exquis, que je pourrais baptiser *Brise de l'au-delà* ou encore *Jardin du paradis*.

Pour conclure, mon complice avoue qu'il était triste à son réveil. Il aurait préféré que sa rencontre avec Yan n'eût pas été le fruit de son imagination. Il enchaîne avec une requête un peu spéciale. Il met d'emblée mon père à l'aise en lui offrant de refuser de répondre s'il considère sa demande déplacée.

— Cela fait un an que Yan est parti et je désire souligner l'événement. J'ai besoin de me sentir près de lui. Enfin, aussi près que je peux l'être. Avec ce cimetière qui déménage, je n'ai pas la possibilité de me recueillir sur sa tombe. Je me suis dit que je pourrais peut-être le faire au milieu de ses effets personnels.

En mentionnant l'affaire Delafoy, Nick marque un point. Cette délocalisation massive de cercueils rend mon père malade.

De fait, Gilles n'y voit aucune objection. Je ne reste donc pas une seconde de plus dans l'escalier et je cours en silence me cacher dans la deuxième chambre à coucher de Jonathan.

Avant de le laisser errer dans mon dépôt privé, mon père lui demande si, à tout hasard, il n'aurait pas aperçu Mara rôder dans les parages ce matin.

— Non. Pourquoi ?

Nick a toujours nourri un minuscule béguin pour elle. C'est la différence d'âge qui lui a interdit d'en avoir un gros.

— Je la cherche. Il faut qu'on ait une bonne discussion tous les deux.

— Ça ne vous dérange pas, monsieur Faucher, si je me recueille seul ?

Compréhensif, Gilles lui accorde tout le temps dont il aura besoin.

Nicolas entre dans la pièce encombrée avec la curiosité d'un chercheur de trésor. Il n'a pas besoin de fureter bien loin pour me trouver. Je lui fais face. Je l'attendais.

Même s'il sait très bien de quoi j'ai l'air, il pousse un cri de surprise en m'apercevant, cri qu'il tente de réprimer en plaquant d'urgence une main sur sa bouche. Il s'en veut. Il ressort aussitôt pour justifier sa réaction à monsieur Faucher, qui a l'oreille beaucoup plus fine que le nez.

— J'ai eu l'impression de le voir, confie-t-il. L'émotion, je suppose. Une hallucination, sans doute due à une bouffée de nostalgie. Il paraît que c'est fréquent.

Mon père lui offre à boire un verre de ce qu'il veut. Mon ami refuse avec politesse avant de s'enfermer de nouveau dans mon cachot. Il n'ose pas parler, de peur que Gilles écoute, l'oreille collée contre la porte.

Nick doit se réhabituer à mon nouveau *look*, ce qui n'a rien d'une partie de plaisir. Il me salue de la main. À la manière d'un miroir déformant, j'imité son geste. Mon copain semble en avoir gros à me confier, mais il se retient. Le moment est mal choisi pour causer avec un zombie.

Je lui tends le calepin qu'il m'a offert, dans lequel il se met à écrire avec une fébrilité qu'il peine à maîtriser.

J'ai pensé à toi toute la nuit. Tu es un miracle vivant, Yan.

Soudain mal à l'aise, il biffe le mot « vivant » et ajoute que je suis la preuve incontestable que la mort n'existe pas.

Mon père est juste à côté, ce n'est pas le temps de philosopher. Et puis, il faut que mon ami soit aveugle ou qu'il ait le nez bien bouché pour croire à une telle énormité. Avec tout le respect que je lui dois, je dirais plutôt que je suis la preuve que la mort existe bel et bien et qu'elle cause des ravages irréversibles sur ses pauvres victimes. Comme je ne veux pas débattre de la question – sur papier, ce serait

trop long –, mon point de vue demeure confidentiel.

J'ai une bonne et une mauvaise nouvelles pour toi, s'empresse d'écrire mon ami.

Je lui emprunte son crayon à mine pour encercler « bonne ». Quand on est mort, on n'est pas friand de malheur.

— Le court métrage, je vais le faire, murmure-t-il. T'es parfait pour le rôle principal.

Ma famille s'éparpille aux quatre vents et il vient jusqu'ici pour discuter cinéma !

J'entoure à présent le mot « mauvaise » qui précède « nouvelles pour toi », par curiosité.

— Tu n'embellis pas avec les années.

Nick trouve la force de plaisanter en toutes circonstances. Son amitié est un ascenseur qui lui permet de remonter le moral des autres, le mien en particulier, qui a grand besoin d'être requinqué.

— Je vois que tu ne t'es pas encore dévoilé. T'as bien fait. Les gens ne sont pas prêts à te voir. Tu vas les faire mourir de peur. Sans offense.

Dans un chuchotement à peine audible, il me promet de m'aider à renouer avec les miens. Mais pour commencer, il faut me sortir d'ici.

En fouillant dans quelques boîtes, je dégote l'accessoire idéal pour circuler dans les rues en plein jour. Le fameux masque de martien avec lequel je me suis tant amusé à faire peur

à Jonathan. Visage stéréotypé d'extraterrestre avec d'énormes yeux ovales et globuleux, comme on en retrouve une multitude sur les étagères des magasins au mois d'octobre. J'ai assorti ma nouvelle tête avec une superbe cape noire, qui transforme le zombie que je suis en seigneur d'une autre galaxie.

— Est-ce que ça dérange si j'ouvre la fenêtre, monsieur Faucher ? demande Nick à deux reprises, la tête dans l'entrebâillement de la porte.

Gilles n'entend pas. Il a rallumé la télé.

En tapant du poing, mon acolyte réussit à débloquer la fenêtre tout en haut du mur du fond. En escaladant quelques bacs en plastique, je parviens à me hisser dans l'encadrement et à sortir à l'air libre. Le soleil fait scintiller cette belle planète, ce qui est plutôt accueillant pour un martien.

Si j'ai été heureux de retrouver les Faucher, je suis content aussi de quitter les lieux. Trop de chagrin est emprisonné entre ces murs et la seule pensée que ce soit de ma faute me donne le vertige.



Me balader sous une nouvelle identité me rappelle de bons souvenirs. Nick et moi n'avions pas coutume d'attendre l'Halloween

pour sortir déguisés. Le bon côté de ces parades, c'est que nous pouvions retirer nos masques quand la plaisanterie avait assez duré.

Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Les gens ne rient pas en apercevant un faux extraterrestre sur le trottoir. Ils riraient encore moins si j'enlevais mon masque.

Nick se montre enthousiaste. Non pas qu'il aime me voir dans cet état, mais il apprécie ma compagnie, mort ou vif. Décontracté et volubile, il veut savoir, entre autres choses, si je suis immortel. Au contraire, mon brave Nicolas, je suis très très mortel, la preuve étant que je suis déjà mort. T'avais pas remarqué ?

Je ne juge pas opportun de me servir de mon calepin pour répondre à une question aussi absurde.

Aussi saugrenu que ça puisse paraître, Nick propose d'aller faire un tour à la bibliothèque municipale, histoire de se documenter sur les morts vivants de tout acabit. Il paraît qu'il en existe des vrais dans certaines régions du globe. Pour être tout à fait sincère, je n'ai pas la tête à bouquiner. Et puis, c'est connu, les extraterrestres sont en avance sur l'espèce humaine : ça fait des milliers d'années qu'ils n'ont plus besoin de lire pour se cultiver.

— Oh ! Oh ! emmerdes à l'horizon !

À une cinquantaine de mètres devant nous flâne une fille qui n'a rien d'une inconnue. C'est

Mara, qui avance au ralenti en bousculant de minuscules cailloux avec le bout de ses chaussures. Où a-t-elle bien pu passer la nuit ? J'ai juste le temps de dire « mmerrruuh » (traduction libre : zut ! ma sœur !) qu'elle lève la tête dans notre direction. Il est trop tard pour bifurquer, Mara a reconnu l'excentrique Nicolas Tétreault. La rencontre est inéluctable.

— On est dans de beaux draps, murmure Nick, et je ne fais pas référence à la magnifique cape avec laquelle tu te drapes telle une chauve-souris de l'espace.

Je connais Mara. Je suis son frère. Par simple curiosité, pour découvrir la véritable identité de la créature intergalactique, elle est capable d'arracher mon masque. Elle l'a déjà fait par le passé et rien ne me garantit qu'elle ne le fera pas aujourd'hui.

Nick fait semblant de la reconnaître au dernier moment. De plus, lui qui est d'ordinaire plutôt bon comédien, il joue faux. Le bonjour qu'il lui lance sent le mensonge à plein nez.

Comme je m'y attendais, Mara me fixe de ses petits yeux soupçonneux. Jusqu'à maintenant, elle se contente de me reluquer, sans faire de commentaires. Par chance, le vent charrie ma puanteur loin de ses narines.

— Je reviens de chez vous, s'empresse de dire Nicolas. Ton père te cherche.

— Je m'en doute. De toute façon, il est tellement perdu ces jours-ci que je serais à côté de lui qu'il ne me trouverait pas. Qu'il m'attende encore ! C'est sa spécialité, attendre.

Mara la lumineuse n'existe plus. En mourant, j'ai soufflé sur la flamme qui rendait ma sœur aînée si flamboyante.

— Je vois que tu es bien accompagné, fait-elle remarquer. Est-ce qu'il parle, ton copain ?

Le moment des présentations approche.

— Comment peux-tu affirmer qu'il s'agit d'un copain et non d'une copine ?

— Parce que les filles déguisées en extra-terrestre ne courent pas les rues les samedis matin. Et c'est tant mieux, parce que si c'était le cas, on les enfermerait dans de luxueux instituts psychiatriques.

— On prépare un coup à une fille, explique Nick.

— Je suis heureuse de ne pas être cette fille. Laisse-moi te donner un conseil d'ami. Si ton but est de la séduire, change de tactique.

— Et toi, ça va ? Ta tête ne te fait pas trop mal ? demande Nicolas en montrant l'ecchymose verdâtre sur son front.

Une blessure comme une autre. Rien de bien traumatisant pour un zombie. Ses yeux ternes, cernés et rougis m'inquiètent davantage.

— T'as l'air d'une fille qui n'a pas fermé l'œil depuis une semaine.

— Et toi, on dirait que t'as passé la nuit à dormir debout, réplique ma sœur du tac au tac.

— J'ai pas arrêté de penser à Yan cette nuit.

— Je pense tout le temps à lui. On dirait qu'il est encore plus présent depuis qu'il est parti.

Nick cherche une parole de réconfort. La troublante proximité du frère décédé et de la sœur endeuillée ne l'aide pas beaucoup à trouver les mots.

— Le départ de mon frère...

Le menton de Mara se met à trembler.

— ... a creusé un trou énorme ici, articule-t-elle avec émotion tout en cognant son buste du poing. C'est un trou noir qui avale tout. C'est comme si je n'avais plus de vie. Comprends-tu ?

Nick secoue la tête en signe de compréhension. Le pauvre se sent démuni, je le vois bien. Les témoignages vibrants sur les grandes souffrances de la vie, ce n'est pas son fort. À ses yeux, les morts ne sont pas que des cadavres, ils sont des âmes en attente de résurrection, d'éventuels zombies ou encore des fantômes errant dans des mondes parallèles. La mort n'est que le début d'une autre forme de vie, il n'y a pas de quoi en faire toute une histoire.

Mara manque de s'effondrer dans les bras de Nicolas. J'imagine que l'étrange spectateur

martien a dû la gêner dans son élan. Au lieu de quoi elle se ressaisit à une vitesse sidérante. Son visage qui a failli craquer de toutes parts redevient dur comme de la pierre.

— Contente de t'avoir revu, Nick. Et toi, qui que tu sois, dit-elle en haussant le ton pour que j'entende bien à travers la paroi de mon masque, j'ai été ravie de faire ta connaissance.

Tout le plaisir a été pour moi, grande sœur.

— N'oublie pas de te coucher un de ces jours, conseille-t-elle ensuite à Nick.

— C'est valable pour toi aussi.

— Et de prendre une douche quand t'auras l'occasion. Il vaut mieux que tu le saches, les filles aiment les garçons propres.

— C'est noté.

— Et toi, qui viens d'un autre monde, fais attention pour ne pas dépasser les limites de vitesse avec ta soucoupe volante. Ça peut être dangereux ces engins-là.

Même engluée dans le chagrin, ma sœur garde intact son sens de la repartie. Elle a été mon modèle pendant plusieurs années. Plus *cool* qu'elle, tu meurs.

Elle repart en direction de la maison d'un pas indécis. De toute évidence, elle n'est pas pressée de rentrer.

— Ouais ben, on l'a échappé belle, mon vieux !

J'acquiesce en grognant un coup.

Tout en traînant la patte derrière mon guide, je prends le pouls de ma fatigue. Nick a peu dormi, Mara pas du tout et moi, ça fait plus d'un an que je n'ai pas fermé l'œil. Et les deux derniers jours se sont avérés plutôt riches en rebondissements. Alors que je rêve d'un repos que j'estime mérité, je me rends compte que je ne suis pas au bout de mes peines.

Une voiture de police apparaît soudain au coin de la rue. Elle ralentit sa vitesse à notre approche.

— Ta sœur n'a pas fait de vagues. Mais là, il risque d'y avoir de la houle. Voilà le raz-de-marée !

La chasse au martien

Ce n'est pas une erreur. C'est bien à Nick et à moi, ados délinquants potentiels, que les policiers veulent s'adresser. Le chauffeur, avec sa moustache dégoulinante et ses yeux exorbités – une véritable tête d'assassin ! – en a déjà ras le bol de nous voir la face. Son collègue, plus jeune et plus aimable, baisse sa vitre afin de nous dire deux mots. Je suis content que la discussion se fasse avec lui.

— Désolé de devoir mettre un terme à votre jeu, qui doit être très divertissant, les gars, je n'en doute pas, mais le fait est que ce costume n'amuse pas tout le monde. Vous troublez l'ordre public. Certaines personnes ont une phobie des extraterrestres et d'autres n'apprécient guère de croiser des individus masqués. Comme on ne voit pas ton visage, on te prête volontiers de mauvaises intentions.

Ma mère m'avait pourtant mis en garde : « Tes déguisements font peur aux gens. Un jour, Yan, t'auras affaire à la police. » Je ne la prenais pas au sérieux. C'était pour jouer, et les autorités ont mieux à faire que d'appréhender des jeunes qui ne font que s'amuser.

— Je vous demande de comprendre que ce n'est pas l'Halloween, ajoute-t-il.

Je m'attendais à tomber sur un jeune ambitieux qui prend son pied à régner et non à faire régner la loi. Au contraire, il se montre respectueux et persuasif.

Nick lui assure qu'il comprend la situation et ajoute avec ironie qu'il est désolé d'avoir semé la panique.

Semer la panique, il y va fort. Ce n'est pas le temps de jouer au fin finaud avec la police.

— Tu me rendrais un fier service si tu daignais enlever ton masque, me confie l'agent avec une politesse exemplaire.

Je ne me fais pas d'illusions. Si je me montre sous mon vrai jour, les flics vont me ramener d'où je viens. Ça fait à peine trente-six heures que je suis sorti de mon trou, je n'ai pas envie d'y retourner tout de suite. Mais si je n'obtempère pas, je risque de finir ma promenade au poste de police.

D'un côté comme de l'autre, je suis piégé.

— Allez, enlève-moi ce déguisement immédiatement. J'ai été gentil envers toi, mainte-

nant c'est à tour de me rendre la pareille. T'as intérêt à coopérer, mon gars, si tu ne veux pas d'ennuis. Je suis sûr que vous ne voulez pas que l'on contacte vos parents.

J'imagine la scène. « Monsieur et madame Faucher, nous vous ramenons votre garçon. Il s'amusait à faire peur au monde déguisé en extraterrestre. Veillez à ce qu'il ne recommence pas. Je compte sur vous. » La bouche béante d'incrédulité, mes parents fixent le débris d'os et de chair décomposée qui se tient debout sur le seuil de leur porte. Leur fils Yan, mort et déterré, escorté par deux policiers.

Sur le même ton que s'il avait dit « jetez votre arme », le policier me demande une dernière fois de retirer mon masque.

Tant pis pour lui. S'il s'obstine à me chercher, il risque de trouver quelqu'un qu'il aurait préféré ne jamais rencontrer.

Nick m'empêche *in extremis* de jouer le grand jeu. Il me saisit par la manche et se met à courir à toutes jambes. J'entends soupirer l'agent qui a fait l'effort de rester courtois tout au long de l'entretien. Il aurait préféré que tout se passe sans anicroche.

— Sales gosses ! s'exclame son partenaire derrière le volant. Ils ont envie de jouer au chat et à la souris.

Je voudrais dire à mon complice qu'on n'a pas l'ombre d'une chance de s'en sortir. Je me

déplace à la vitesse d'un pépé arthritique de cent vingt-cinq ans. De plus, les tendons qui maintiennent mon squelette ne me paraissent plus très fiables. Nick devra me traîner sur son dos s'il veut semer la police.

Même en pleine action, mon compagnon trouve le moyen de lire dans mes pensées.

— T'inquiète ! Je connais tous les raccourcis et toutes les planques du quartier. Ils ne pourront pas nous rattraper. Là où on va, leur voiture ne passera pas.

Il coupe à travers un terrain privé, où un monsieur coiffé d'un chapeau de paille arrose un jardin en sifflotant. Étant donné les circonstances, mon compère ne prend pas le temps d'excuser son intrusion.

Crissement de pneus, sirène, gyrophares. La voiture de police fait irruption dans l'entrée. C'est du sérieux. Après le cercueil, j'aurai peut-être droit à une autre forme d'enfermement : la taule.

Un des agents sort du véhicule pour nous prendre en chasse. Il court vite. Il n'a rien du policier obèse qui s'empiffre de beignets à longueur de journée comme on aime les caricaturer. Il est jeune, athlétique, rempli d'idéaux et prêt à tout. Il aura tôt fait de nous rattraper. J'évalue à moins d'une minute mon sursis de liberté.

Nick contourne un cabanon et fonce tête baissée à travers une clôture de cèdres. J'ai beau déployer toute mon énergie, je n'arrive pas à le suivre. En désespoir de cause, je me glisse sous la remise, contraint de me séparer de la seule personne sur la planète à qui je peux faire confiance.

Les bottines du superflic me passent sous les yeux et bondissent par-dessus la haie de cèdres. Par miracle, il traque le mauvais lièvre. L'auto reprend la route sur les chapeaux de roues. En m'extirpant à grand-peine des entrailles du cabanon, je tombe face à face avec le sympathique jardinier, qui me menace avec le fusil dégouttant de son boyau d'arrosage.

Pour lui enlever le goût de jouer les cow-boys, je montre à ce brave homme quel charmant visiteur il a l'honneur de recevoir. Je retire mon masque de martien. Il fige comme une statue de sel. Comme si j'étais la Méduse à la chevelure de vipères. J'espère que l'effet est temporaire, je ne lui veux aucun mal.

Après avoir replacé mon masque, je file dans la direction opposée au policier. Je me promène de terrain en terrain, prenant une pause de temps à autre pour dresser l'oreille. J'imagine Nicolas déjà loin. Désorienté, désespéré, je m'arrête devant une piscine hors terre. Qu'est-ce qu'un zombie normalement constitué devrait faire en pareille situation ?

Pour me donner le temps d'y penser, je soulève la toile bleue recouvrant la surface du bassin et je me jette à l'eau. Personne ne songera à me chercher ici. Car aucun être humain encore vivant ne peut se cacher sous l'eau bien longtemps.

Je profite de l'état d'apesanteur que me procure mon petit océan privé. Je me laisse émerveiller par le kaléidoscope lumineux qui danse au fond de cet éden aquatique. C'est calme, rassurant, propice à la réflexion. J'en viens à me poser cette question : pourquoi me suis-je sauvé comme un poltron ? Il est absurde pour un zombie de prendre ses jambes à son cou. Je ne devrais pas me défiler devant les autres. C'est plutôt eux qui devraient me craindre. D'un autre côté, je ne suis pas un superhéros qui a triomphé de la mort ni un immortel doté d'une superforce physique. Si les flics réussissent à me mettre la main dessus, je ne serai pas en mesure d'offrir une grande résistance.

Encore faut-il qu'ils aient le courage de me toucher. On sait tous que les morts vivants sont aussi contagieux que la peste. Une morsure de zombie et c'est la mort assurée. La très mauvaise réputation que le cinéma m'a faite jouera en ma faveur. Personne n'osera s'approcher de moi. Pas même les flics. J'aurais tout aussi bien pu leur foutre une trouille du bon dieu à ces deux gardiens de la paix, comme je l'ai fait avec

l'affable jardinier. Si je veux, je peux envoyer n'importe qui en psychiatrie. Mon apparence est un répulsif hyperpuissant, capable de provoquer de graves traumatismes.

Ce bain clandestin me redonne confiance. Je suis prêt à me laisser sécher maintenant.

Je soulève la toile avec mon crâne et inspecte les environs pour m'assurer que la voie est libre de toute surveillance policière. De plus, je ne tiens pas à ce que les résidants assistent au spectacle dégoûtant d'un zombie émergeant des eaux.

De retour sur la terre ferme, mon corps pleut. Le moindre mouvement suffit à déclencher une véritable averse. J'ai l'impression d'avoir avalé un tuyau d'arrosage que je n'arrive pas à fermer.

À présent, il va me falloir un déguisement plus discret – le port de la cape a plutôt tendance à attirer le regard –, ainsi que des vêtements secs. Je nage dans les miens, au sens propre.

On peut dire que j'ai de la veine. Devant moi se dresse une corde à linge garnie de vêtements de tailles variées. Bien que je ne sois pas un voleur dans l'âme, j'estime avoir le droit de me servir. Il en va du bien-être de toute la communauté. Sans prendre le temps de sélectionner les plus beaux morceaux, j'agrippe un jean d'enfant, un t-shirt blanc montrant un chat

mouillé avec l'inscription : *Je suis de mauvais poil*. Pour enrober le tout, un survêtement de sport devrait faire l'affaire. Après moult hésitations, je conserve le masque. Une face d'extraterrestre vaut mieux qu'une tête de terrien déterrée.

Ainsi accoutré et gardant la tête basse, je devrais être en mesure de marcher en ville sans déclencher une vague de panique.

À présent, je dois retrouver la trace de mon ami, à supposer qu'il ne se soit pas fait pincer par la police. Je déambule dans le quartier avec l'espoir de tomber par hasard sur Nick et non sur les flics. Je reste vigilant, redressant la tête qu'en extrême nécessité. Si je regarde où je mets les pieds, je ne vois pas où je vais. Toutes sortes d'obstacles surgissent au dernier instant. Sans faire exprès, j'accroche l'épaule d'un piéton.

— Hé ! tu pourrais faire attention !

Je continue d'avancer comme si l'invective du monsieur était adressée à quelqu'un d'autre.

Le mieux est encore d'attendre la tombée de la nuit pour circuler. Je me mets donc à la recherche d'un repaire tranquille lorsque le mot « Zénith » apparaît en grosses lettres plaquées contre le mur en brique d'un édifice. Le hasard a guidé mes pas jusqu'à la polyvalente où a

lieu la rencontre du groupe de soutien de Monique.

Un samedi dans une école, surtout au début des vacances d'été, il ne devrait pas y avoir foule, tout au plus un concierge zélé et une poignée d'individus dans le deuil.

Sur la porte réservée aux élèves, un écriteau m'interpelle : *La vie après la mort. Local 13-D. C'est tout indiqué pour moi. Je pourrais même livrer un témoignage sur mon expérience de l'au-delà (ou plutôt de l'en-deçà, vu que les morts ne s'envolent pas au ciel, mais s'enfoncent dans le sol). Si personne ne parvient à décoder mon mélodieux langage d'outre-tombe, je suis prêt à parier une partie de mon anatomie qu'on boira mes paroles.*

Tel que prévu, les corridors sont déserts. Une multitude de flèches tracées au marqueur rouge sur des cartons indiquent le chemin menant à la salle de réunion. Je longe un mur consacré à une exposition de photos de d'élèves finissants. Mara a terminé son secondaire cette année et c'est cette école-ci qu'elle a dû fréquenter à la suite du déménagement. Par curiosité, je tente de repérer son portrait. En faisant défiler des centaines de visages pour la plupart souriants, je croise la bouille de mon assassin.

L'abruti qui m'a précipité sous les roues d'un camion s'appelle Étienne Bonneville. Je

suis étonné de voir cet attardé mental avec un diplôme d'études secondaires à la main. Sa face ne me revient toujours pas. J'éprouve le besoin urgent de voir la figure lumineuse de Mara pour me changer les idées, avant que celles-ci ne deviennent trop noires.

Je trouve Mara deux photos plus bas, dans la même colonne, déguisée en élève modèle. Elle fait partie des rares étudiants qui n'ont pas jugé bon de sourire devant l'objectif.

Je poursuis mon chemin et me cogne le nez contre la porte du local 13-D. Je risque un coup d'œil furtif par le carreau. Une dizaine d'individus sont assis sur des chaises disposées en demi-cercle. Je n'ai pas aperçu Monique. Par contre, en collant mon oreille déglinguée contre la porte, j'entends sa voix.

Et elle parle de moi.

Détective d'outre-tombe

Je ferme les yeux afin de mieux écouter. Je me sens on ne peut plus concerné par son témoignage.

— ... Yan était une bombe d'énergie, un feu d'artifice, un maelström de gaieté dans la maison. Ma fille – mon premier enfant – s'est souvent retrouvée à l'hôpital dans son enfance. Yan, lui, presque jamais. Il possédait une santé de fer. Et débrouillard à part ça ! Il n'avait pas besoin qu'on l'aide. Il faisait ses devoirs tout seul. Il comprenait du premier coup. Gentil par-dessus le marché. On n'avait pas idée de tout le bienfait que sa présence nous procurait. Depuis qu'il nous a quittés, le domicile est devenu une maison fantôme.

Ma mère marque un silence avant de reprendre de plus belle.

— Le départ de mon Yan chéri a créé une réaction en chaîne de malheurs. La famille ne

réussit pas à reprendre le dessus. Mon mari s'enfonce dans la dépression et mes deux autres enfants ne vont guère mieux. Pour ma part, je crois que la cellule familiale devait traverser cette épreuve pour apprendre que l'on est bien peu de chose ici-bas. Oui, mon fils est décédé, mais non, ce n'est pas une raison pour se laisser abattre. Si la Mort m'a volé mon petit Yan, c'est parce qu'elle avait de bonnes raisons de le faire. Le destin de mon fils était de continuer d'exister sous une autre forme.

Les zombies ne sont pas télépathes, par contre, cela ne m'empêche pas de parler à ma mère en mon for intérieur.

Je ne suis pas ailleurs, maman. Je suis ici. La Mort n'est pas venue me chercher, c'est moi, par mégarde, qui me suis jeté dans ses bras. Mon départ n'était pas prévu. Rien ni personne ne m'attendaient au paradis. Et le paradis, laisse-moi te dire qu'il ressemble drôlement à un intérieur de cercueil.

Sans se douter de rien, ma mère continue de partager sa douleur avec l'auditoire compatissant.

— Yan est toujours aussi présent parmi nous. Je dirais même qu'il occupe plus de place depuis qu'il n'est plus là. Parfois, je me dis qu'il serait triste de nous voir s'il pouvait nous observer du haut de son nuage.

Ce n'est pas ma mère qui parle, c'est son pilote automatique. Ma vraie mère s'est égarée dans le dédale de son désarroi.

— J'ai eu la chance de connaître Yan durant quatorze longues et bienheureuses années. Je suis une mère comblée. Je serais ingrate de ne pas remercier le bon Dieu pour ce cadeau inestimable.

Son discours ne m'offusque pas. Maman a besoin de se faire une raison.

— Je suis sûre d'une chose, là où il est, mon enfant est heureux.

Il ne faut quand même pas exagérer. À l'entendre, on dirait que mon décès est un événement heureux !

La confession de Monique lui vaut des applaudissements de réconfort. L'animatrice prend la parole pour dire combien son témoignage était touchant. Oui, les morts continuent à vivre à leur façon. Il faut respecter leur décision.

Et si je frappais à cette porte et que je proférais quelques grognements bien sentis, histoire de remettre les pendules à l'heure ? Ce n'est pas la tentation qui manque ! Si la parole ne m'avait pas fait défaut, je crois que je serais intervenu.

Des pas s'amènent dans ma direction. J'ai tout juste le temps de dissimuler mon corps déchiqueté dans le local de classe en face. De

toute évidence, le type qui s'adosse au mur à côté de la porte 13-D s'est trompé d'époque. Avec ses fringues passées de mode et sa longue tresse de baba cool, il semble tout droit sorti des années soixante-dix.

En attendant la fin de la réunion, l'homme, aussi baraqué qu'un spaghetтини, entreprend de faire les cent pas dans le corridor. Il se déplace avec une telle légèreté qu'on dirait que ses sandales ne font qu'effleurer le sol. Il lévite comme un fantôme qui aurait oublié d'être transparent.

Au concert cacophonique des chaises qui raclent le sol, je déduis que la rencontre tire à sa fin. Il y a peut-être autant de zombies dans cette ville que de mères et de pères éplorés ici présents.

En surveillant le départ de ces braves gens par la fenêtre, j'aperçois le hippie, suivi de Monique. Cette proximité me fait craindre le pire. Une sorte de sinistre prémonition.

Mes doutes se confirment. Ils se parlent. Le gourou adresse même quelques-uns de ses sourires les plus cosmiques à ma mère. C'est elle qu'il est venu voir.

Je dois avouer que l'année sabbatique que j'ai passée entre quatre planches m'a fait perdre le sens de l'orientation. Je me sens débous-solé dans ce nouveau quartier. Toutefois, d'instinct, je dirais que Monique n'emprunte

pas le chemin de la maison. Où va-t-elle accompagnée de cette mascotte ésotérique ?

Il me tarde de le découvrir. Je décide de les prendre en filature au lieu de chercher Nicolas, qui doit se ronger les sangs en pensant à moi. Je sors en dernier. Une fois dehors, je dois admettre à regret que j'ai perdu leur trace.

Je jure. Circule à droite et à gauche. Puis, tout à coup, un son de cloche retentit. Pas dans ma tête. C'est la porte du dépanneur non loin qui s'ouvre. Je perçois un rire qui m'égratigne les oreilles et me déchire le cœur. Le rire cristallin et gai de ma mère. C'est le premier de la famille auquel j'assiste depuis que je suis remonté à la surface des vivants.

Alors que Monique et le drôle de type, une bouteille de vin à la main, sortent du magasin, je refais la boucle de mon lacet pour passer inaperçu.

J'en veux à ma mère de ne pas refréner sa joie. Ses rires, elle ne les partage pas avec la bonne personne.

Je les laisse prendre les devants puis j'accélère la cadence au moment de les perdre de vue. Et voilà que le couple le plus mal assorti de l'histoire de l'humanité quitte le trottoir pour s'engager dans l'allée d'une maison spacieuse à la façade presque entièrement vitrée, laquelle offre aux piétons une vue imprenable sur le salon. Dans l'entrée, une fourgonnette

Westfalia bleu pâle sert de ciel à des nuages tout ronds et bien blancs peints à la main. Le genre de fresque grotesque qui s'agence à la perfection avec la personnalité du conducteur.

Je remarque une cabine téléphonique de l'autre côté de la rue, en plein ce dont j'ai besoin pour surveiller, tel un détective d'outre-tombe, les faits et gestes de Monique Faucher.

Quelques minutes plus tard, elle apparaît dans le salon, tout sourire. Le propriétaire des lieux la suit comme un chien de poche. Il trotte en direction de la chaîne stéréo pour régler l'ambiance à son goût puis quitte la pièce pour revenir vêtu d'une longue jaquette blanche au milieu de laquelle trône le symbole du yin et du yang. Après avoir déposé sur le plancher une paire de coussins aux motifs psychédéliques, il s'installe en position du lotus et invite ma mère à en faire autant. Ensuite, plus rien. Ils méditent.

Au fond, je n'ai pas de raison de m'en faire. Monique ne fait rien de mal. Elle s'efforce d'atteindre une certaine paix intérieure, c'est tout.

Je dois admettre cependant que je suis soulagé de les voir aussi sages. Je respire mieux (au sens figuré). Maman a bien le droit d'avoir un compagnon de méditation.

Pour être franc, il y a plus captivant à regarder que le yoga. Au moment où je décide de m'en aller, le maître yogi ouvre un œil pour

le poser sur son invitée. Il triche, le salaud ! Il doit se couper de la réalité, pas reluquer la jolie femme qui se recueille à ses côtés.

Gilles n'approuverait certainement pas ce regard à la dérobee. Si j'étais lui, je décollerais les fesses de mon fauteuil et je m'inquiéteraï un peu plus pour mon ménage.

Si ce bouffon soi-disant spirituel ose approcher ses sales pattes à moins d'un mètre de ma mère, je fais le serment d'intervenir.

Il fait pire. Avec une extrême douceur, il laisse tomber sa main droite sur la cuisse de sa compagne. Première nouvelle, Monique ne le gifle pas. Elle garde les yeux fermés, comme si les mains baladeuses étaient monnaie courante. Et – cauchemar ! – le clown remet ça. La main égarée remonte jusqu'à la nuque, son visage se rapproche du sien et il l'embrasse à pleine bouche ! Ce rustre n'a même pas la décence de fermer les rideaux. J'ai l'impression de les voir se bécoter sur une scène de théâtre. Ce spectacle d'épouvante me terrifie jusqu'à la moelle des os.

Sur le coup, je suis trop estomaqué pour intervenir comme je m'étais juré de le faire. La boule de haine, dans mon ventre, se transforme en minitornade qui pulvérise toute pensée. Ma tête se vide pour laisser la place à un sentiment d'hyperpuissance. Je ne vois rien d'autre que le rouge sang de ma colère.

Ce charlatan qui abuse de manière éhontée de la détresse de Monique Belhumeur va regretter d'être né. Mon père ne sera pas cocu. Son honneur sera sauvegardé, je le jure sur ma propre vie.

Le petit Faucheur

Je ne suis pas sorti de mon tombeau pour me cacher comme un évadé de prison. Je suis revenu d'entre les morts pour protéger ma famille et m'attaquer à tous ceux et celles qui lui veulent du mal. Si Dieu – ou qui que ce soit d'autre – m'a octroyé le pouvoir de faire peur, je compte en faire bon usage.

Je traverse la rue sans vérifier si la voie est libre. Ça m'est égal de me faire heurter par une automobile. Ça m'est déjà arrivé une fois et, quoi qu'on en dise, je suis encore debout.

Je m'avance vers la résidence de l'ignoble Bouddha et je retire mon masque en piétinant sa plate-bande de fleurs. La fenêtre géante du salon est juste à la bonne hauteur pour que je puisse coller ma face dedans. Ainsi, je suis en mesure de voir une main fouineuse se glisser sous le chandail de ma mère.

Le mariage de mes parents est en péril, j'en ai la preuve sous les yeux. Et c'est ma faute.

À moi, à présent, de réparer cette faute.

J'élançe un poing furieux dans la vitre dans le dessein de la fracasser. Plus solide que je ne le croyais, elle résiste à l'attaque. Cependant, le coup de gong fait sursauter l'homme pris en flagrant délit de flirt. Il détourne la tête pour voir quel malotru ose ainsi perturber le cours de son affectueuse méditation.

En apercevant ma joyeuse tête de mort vivant, un frisson lui glace le sang. Je vois la frayeur se répandre dans ses yeux. Je me régale de sa peur. Il n'avait qu'à garder ses mains tranquilles sur ses genoux.

Après avoir passé une année dans la noirceur de ma tombe, je suis devenu un être des ténèbres. Je ne suis pas un mort parmi tant d'autres, je suis la Mort. Et je désigne ma prochaine victime en la montrant du doigt.

Monique, qui semble revenir de très loin, entrouvre un œil. Étonnée de voir son compagnon aussi pâle, elle tire sur son bras pour lui faire reprendre ses esprits. Je me penche avant qu'elle ne regarde à la fenêtre. Je doute que la vision du fils revenant lui soit bénéfique.

Et je fiche le camp *illico*.

La peur de l'homme m'est rentrée dedans comme un char d'assaut. Elle est la preuve que je suis un monstre. Il a été si effrayé que je m'en

suis senti grandi, revigoré. Sa frousse m'a rendu vivant. Réel. Et ce sentiment exaltant est une douce étreinte pour mon ego dépecé.

Encore sous les effets vivifiants de la colère, je marche sur le trottoir sans prendre la peine de me cacher.

Venez assister en grand nombre à la parade des zombies !

Un enfant – six ans peut-être – s'amuse à piloter un tricycle sur le même trottoir que moi. Il arrête sa course en m'apercevant, incertain de vouloir me croiser. Je profite de la fascination que je suscite pour libérer ma tête de son capuchon.

Tôt ou tard, tu devras regarder la vérité en face, petit. Les monstres existent. Il y en a même un dans ta rue.

Après avoir poussé un cri viscéral, le gamin délaisse son véhicule à trois roues pour prendre ses jambes à son cou.

Ne te sauve pas, petit. Je ne te veux aucun mal. Je voulais juste te chanter une berceuse.

Il me vient alors l'idée fantasque de marcher au milieu de la rue. Une voiture freine sec après avoir réussi de justesse à contourner l'ado suicidaire sur la voie de circulation. Le conducteur semble bien décidé à me faire partager sa colère. Il s'en mordra les doigts. S'il approche de trop près, je plante mes dents dans la chair de son avant-bras, curieux de voir s'il va

se transformer à son tour en zombie. Ce virus qui ne tue qu'à moitié est-il contagieux ?

Ma mort doit être vengée. Justice sera rendue. Quelqu'un doit payer de sa vie. Lui ou un autre, quelle différence !

Le type qui sort en furie du véhicule y repense à deux fois avant de m'envoyer ses postillons à la figure. En m'examinant de pied en cap, il déglutit de malaise, ravale ses paroles et regagne sa voiture en vitesse. Je frappe sur la vitre afin d'attirer son attention sur le splendide sourire que je lui offre. Il pousse l'ingratitude jusqu'à ignorer ma présence. Je veux que ce type me regarde dans le blanc des yeux. Dès que je bondis sur le capot, il enfonce l'accélérateur dans le tapis. Ma face ravagée s'écrase dans le pare-brise. L'automobile zigzague à plein gaz. Le conducteur est trop énervé pour tenir droit le volant. Après un tour de manège gratuit, je descends sans attendre l'arrêt du véhicule. Ma chute me fait faire une série de tonneaux sur le bitume.

Je me relève, sain et sauf. Je vérifie d'abord que tout est en place. Le compte est bon. Avidé de terreur et de destruction, je continue, sans trouver personne sur mon chemin sur qui m'aiguiser les dents.

Si mes pas me conduisent vers une église, ce n'est pas un hasard. Quelqu'un me doit des réponses et je ne vois pas qui d'autre que Dieu,

le marionnettiste barbu qui joue avec le fil de la vie de ses poupées humaines. Pourquoi suis-je sur et non sous terre ? Pourquoi ma conscience a-t-elle survécu à un accident mortel ? Pourquoi les miens doivent-ils supporter tant de chagrin ?

Je pousse avec force la porte géante de l'église Saint-Roch. À première vue, le temple de Dieu semble vide. Mais si l'on observe bien, je remarque un vieillard agenouillé dans la troisième rangée. Mon arrivée tempétueuse ne semble pas déranger son tête-à-tête avec le Créateur.

J'avance dans l'allée centrale en me laissant imprégner par l'atmosphère austère du lieu saint. Me voilà donc dans la maison de Dieu. À présent, comment faire pour le contacter ? J'observe le plafond lointain, les immenses voûtes décorées de fresques chrétiennes, la série de vitraux illustrant Jésus et son chemin de croix. Dieu est invisible, mais il est partout, alors je peux lui déballer mon sac sans cérémonie. Je me mets à aboyer comme un animal enragé. Les sons discordants et rauques résonnent dans l'espace tel un rugissement apocalyptique. Personne n'est en mesure de décoder mon troublant dialecte. Sauf Dieu, bien entendu. Car le Seigneur comprend tous les êtres humains. Dans son infinie érudition, il parle même la langue morte des zombies.

En bon français, ma tirade donne à peu près ceci.

Tu peux me dire pourquoi tu m'as foutu dans un cercueil pour m'en faire sortir ensuite ? T'as décidé de me faire mourir et après t'as changé d'idée ? La mort, c'est pas réversible. Il faut choisir, bonhomme ! Parce que je suis là, en ce moment, et je doute fort que tes brebis adorées apprécient ma présence !

Dans ma colère, j'oublie de vouvoyer le saint Patron. Quand j'ai des envies de fin du monde, j'ai tendance à négliger les bonnes manières.

Alors que je déverse mes frustrations, je crois entendre un cri. De surprise ou de terreur, je ne saurais dire. En examinant les alentours, je constate qu'il n'y a plus un chat. J'ai dû gêner la prière du vieillard, car il a quitté le confort de son banc en bois. Il n'a sans doute pas voulu s'immiscer dans mes affaires personnelles. À moins qu'il ne se soit affalé sur le sol, mort de peur.

Je sens une présence qui s'approche derrière mon épaule. Je fais volte-face pour me retrouver devant un crucifix brandi par un curé, les tempes inondées de sueur. Pauvre gars, les démons de l'enfer sont remontés jusqu'à lui pour le damner. J'ai l'impression que ce brave type se prépare à cet ultime combat depuis les débuts de sa prêtrise.

Les yeux clos, le clerc psalmodie des versets de la Bible avec une telle fébrilité que je ne pige pas un mot de son exorcisme improvisé. Pourtant, le message est on ne peut plus clair : il veut que je disparaisse à jamais. Je ne suis pas le bienvenu dans le repaire du Très-Grand. Et il compte me chasser en proférant des extraits de l'Ancien Testament qu'il connaît par cœur. C'est mal connaître les zombies. La Bible n'est qu'un bouquin et les bouquins ne font pas peur aux morts vivants. Au contraire, rien de mieux que la lecture pour passer le temps.

Le problème, c'est que ce n'est pas à un prêtre que je veux parler, c'est à Dieu lui-même. Je fais un pas en avant et m'empare de ce crucifix qui commence à m'agacer. Ce petit Jésus en croix ne lui sera d'aucune protection. Comme armure, c'est pas terrible. C'est peut-être efficace contre les vampires, mais contre les zombies, c'est nul.

Jésus n'est pas le seul à être sorti du tombeau, tu sais. Et contrairement à ce que disent les saintes écritures, votre Seigneur ne devait pas être beau à voir trois jours après sa crucifixion.

La foi inébranlable du pasteur fait place à une trouille mystique. C'en est presque comique. J'écarterais sans doute de rire si je n'étais pas aussi révolté.

Dieu reste coi. Comme d'habitude. Il ne vient même pas à la rescousse de son serviteur.

Il laisse tomber même ses plus fidèles défenseurs. Je vais le forcer à parler, quitte à employer les grands moyens. J'empoigne un cierge à cinq dollars et le lance à bout de bras à travers un vitrail qui éclate aussitôt en morceaux. Devant cet ultime sacrilège, le curé, désarmé et impuissant, balbutie des « Notre Père, qui êtes aux cieux... » à une vitesse supersonique. S'il n'arrête pas son cirque, je le mords. Qui sait, un prêtre zombie amènerait peut-être plus de monde à la messe du dimanche ?

Si le vacarme de verre brisé ne réussit pas à attirer l'attention de Dieu, il dirige la mienne sur Étienne Bonneville. Sans m'en rendre compte, j'ai fini par suivre son exemple. Je suis en train de vandaliser l'église du quartier.

S'il y a une personne au monde à qui je dois m'en prendre, c'est à lui, pas à monsieur le curé. Ce dernier n'y est pour rien dans ma résurrection.

Je fais signe au prêtre de déguerpir avant que je ne lui assène un croquant baiser. Il ne se fait pas prier pour aller se recueillir dans ses quartiers.

Une fois seul, je reprends peu à peu mes esprits et je comprends mal ce que je fabrique dans une église, moi qui crois en Dieu à peu près autant qu'au père Noël.

En me dirigeant vers la sortie, j'entends des voix provenant de l'extérieur. Des pratiquants ?

La porte s'ouvre sur deux policiers en position de tir. Cela ne fait pas le moindre doute, ils ne sont pas venus ici pour confesser leurs péchés.

— Plus un geste ! Vous êtes en état d'arrestation ! clame un des agents en braquant son arme dans ma direction.

Un pistolet, quelle blague ! Après tout ce que j'ai traversé, ce n'est pas une balle qui va me faire reculer. S'il avait l'intention de me faire bouffer un bâton de dynamite, ce serait une autre histoire.

— T'as vu la gueule du type ? murmure l'autre flic.

Les bras en l'air, je fais un pas vers eux, histoire de faire admirer mon joli minois.

— N'approchez pas ou je serai forcé de tirer !

Ce n'est pas un mortel qui va me dicter la marche à suivre. En continuant de m'avancer, je reconnais les agents de police, ceux qui nous ont poursuivis, Nick et moi, plus tôt dans la journée. Chic ! on va pouvoir faire plus ample connaissance. Comme on dit, on a rarement une deuxième chance de faire une première bonne impression.

Toutefois, le jeune policier au profil athlétique se montre moins engageant cette fois-ci. Les martiens passent toujours, mais les zombies, ce n'est pas sa tasse de thé.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ce gars-là n'est pas dans son état normal...

— T'as vu ? On dirait qu'il est mort.

— Mort ou vif, on l'embarque.

— Je ne reste pas ici. C'est un zombie, ce truc-là. Et les zombies ne relèvent pas de notre compétence.

— Si un mort vivant court les rues, c'est à nous de le mettre sous les verrous, de préférence avant qu'il ne fasse des victimes.

— Et si c'est nous ses victimes ? J'ai pas envie de finir comme lui. C'est hypercontagieux, ces créatures-là.

— Dans les films, oui. On est dans la vraie vie, là.

— Je veux bien, mais dans la vie on n'en rencontre pas des zombies.

Je les trouve de plus en plus marrants. Ils devraient peut-être songer à se réorienter dans le théâtre. Ils formeraient un beau duo.

Je fais un autre pas.

— Un pas de plus et je jure sur la tête de mes enfants que je n'hésiterai pas à me servir de mon arme !

On dirait que le policier moustachu cherche à se convaincre lui-même. Tirer sur un mort vivant n'est pas aussi évident que ç'en a l'air. Dans les films, les héros s'en donnent à cœur joie, sans le moindre remords. Dans les jeux

vidéo, c'est pareil, si l'on veut rester en vie, il faut dégommer les macchabées.

— Moi, je ne veux tirer sur personne. Je ne suis pas un meurtrier, confie à mi-voix l'agent resté en retrait.

— On a le droit de tirer sur quelqu'un qui est déjà mort, tente de se persuader son partenaire. Tuer un mort, c'est pas un crime, à ce que je sache.

Il me vient soudain l'envie de me présenter, qu'ils sachent au moins à qui ils ont affaire. J'abaisse une main pour l'enfourir dans la poche de mon survêtement. Les policiers, tendus au maximum, sont prêts à faire feu. Sans geste brusque, je retire le masque de martien et le brandis à la manière d'une carte d'identité.

— T'as vu ça ? C'est notre extraterrestre.

— Appelle des renforts.

En fin de compte, je n'aurais pas dû dévoiler mon identité. À cause de Nick. Il pourrait être inculpé pour pillage de tombes ou complicité de délit de fuite d'un mort vivant. D'ailleurs, la police a peut-être réussi à lui mettre la main au collet. Pour être franc, ça m'étonnerait. Nick est un drôle d'oiseau, il sait voler de ses propres ailes et n'est pas encore né celui qui réussira à le mettre en cage.

Bravant le danger, j'avance encore de quelques pas. Le pistolet qui me fixe d'un mauvais œil n'est plus qu'à un mètre. Le sergent qui

le tient entre ses mains a beau avoir l'air d'une brute, il tremble comme une feuille. Je compatis avec sa frayeur. Difficile de garder son sang-froid devant une créature qui n'a plus un seul globule rouge.

— Je vous avertis, je vais tirer, menace-t-il en avalant sa salive de travers.

Avec mon doigt, je bouche le trou de son canon tout en l'affublant d'un regard désapprobateur, en guise de mise en garde. Il n'a pas intérêt à me mettre en pétard.

Il tire. Je ne suis pas certain qu'il l'a fait exprès. À mon avis, le coup est parti tout seul. Malgré la violence de la déflagration, ma main est restée accrochée à mon poignet. Toutefois, mon index a disparu. Et je doute qu'on le retrouve en assez bon état pour une greffe d'urgence.

Il faut vraiment n'avoir aucune pitié pour s'attaquer à quelqu'un d'aussi fragile que moi. Je suis suffisamment esquinaté, il me semble ! Je tiens à conserver mon ossature dans le meilleur état possible, si ce n'est pas trop demander.

Le flic qui a tiré grimace de stupeur. Pour un peu, on croirait que c'est lui qui a reçu la balle. Dans un effort magistral pour contenir son affolement, il recule à petits pas tout en me gardant dans sa ligne de mire.

J'aimerais me jeter sur eux et leur jouer mon plus bel opéra de la terreur mais, ce faisant, je crains d'y laisser d'autres précieux morceaux. Je n'ai pas envie de finir ma vie de zombie en fauteuil roulant !

Aussitôt sortis, les agents s'empressent de refermer les portes. Je les entends donner des ordres.

— Il faut barricader toutes les issues !

Me voilà enfermé à double tour ! Pour me punir, Dieu a décidé de me séquestrer dans l'une de ses ambassades.

Cette situation ne me plaît pas du tout. Ce n'est pas en étant prisonnier d'une église que je vais aider ma famille à retrouver la joie de vivre.

Rencontre du quatrième type

En dépit de la tournure des événements, je parviens à garder mon calme. Ils peuvent faire venir l'armée si ça leur chante, cela ne m'empêchera pas de rendre une visite de courtoisie à un petit délinquant du nom de Étienne Bonneville.

Il existe sans doute plusieurs portes de sortie à cette église. En examinant les alentours, j'aperçois sur le sol les fragments scintillants du vitrail que j'ai saccagé. À côté se trouve un échafaud servant à quelques travaux de rénovation. La structure étant pourvue de roulettes, je parviens sans trop de mal à la déplacer et je grimpe sur l'échelle jusqu'à la plate-forme du haut. De là, je suis en mesure de m'échapper par le trou de la fenêtre vandalisée.

Le toit de l'église compte plusieurs corniches, autant d'angles et de dénivellations où je peux me dissimuler. De mon piédestal, je

jouis d'une vue imprenable sur les manœuvres de siège en contrebas. Comme prévu, les renforts rappellent. La charmante église Saint-Roch est soudain envahie par une cohorte de policiers. De quoi intriguer les paroissiens.

En effet, quelques badauds s'arrêtent devant la résidence de Dieu, curieux de savoir quel drame a pu s'y jouer. La rumeur de mes frasques a dû se répandre comme une traînée de poudre, car une camionnette de chaîne télévisée vient s'ajouter au nombre des voitures mobilisées.

C'est l'heure de partir.

Je circule sur la toiture inclinée en faisant attention de ne pas perdre pied. À l'arrière du clocher, je vois un sous-bois constitué d'une vingtaine d'arbres tout au plus. Avant que le bâtiment ne soit encerclé, je me donne un élan et je saute dans le vide. Tandis que je tombe, je me dis que la vie réserve bien des surprises. Jamais je n'aurais pu exécuter de telles cascades de mon vivant.

Les branches d'un tilleul tentent en vain de me rattraper. Elles réussissent néanmoins à amortir ma chute. À côté des racines qui m'ont recueilli se dresse un monument représentant le Christ en croix. Je lui tire ma révérence avant de remettre mon masque, de rabattre mon capuchon et de ficher le camp.

J'entends le tumulte des sirènes de police. Vous arrivez trop tard. Votre suspect a pris la poudre d'escampette. L'abominable zombie des bois s'est évanoui dans la nature !

J'en ai assez fait pour aujourd'hui. Je n'ai pas envie d'avoir toute la population de la ville à mes trousses. Puis, j'ai autre chose à faire que de jouer au chat et à la souris avec les flics. La plaisanterie a assez duré. J'ai un rendez-vous important que je ne manquerais pour rien au monde.

Pour donner à ce cher Étienne une ultime leçon de savoir-vivre, encore faut-il savoir où il crèche. Je m'arrête dans la première cabine téléphonique pour chercher le nom Bonneville dans le bottin. Il y en a une dizaine en tout. Sans prendre le temps d'analyser la liste, je déchire la page et l'emporte avec moi.

Afin de mener à bien ma vengeance, je dois agir avec un maximum de discrétion. La police me traque et si je montre ma fraise à tout un chacun comme je me suis plu à le faire, les citoyens vont vite organiser une battue.

Plusieurs voitures de police patrouillent le secteur, ce qui complique mes déplacements. Je croise une deuxième camionnette pour la télé. Les médias accourent. Tous veulent voir de leurs propres yeux le visage du monstre. Dans combien de temps aurai-je l'honneur d'ap-

paraître sur des avis de recherche placardés dans tous les coins de la ville ?

Si je persiste à arpenter les rues, je serai repéré en moins de temps qu'il ne le faut pour crier « haut les mains ! » Je dois me dégoter une planque et me faire oublier, même si – je le dis en toute modestie – je suis devenu quelqu'un d'inoubliable.

Je me réfugie à l'intérieur d'une niche vacante. Malgré l'insalubrité de cette minuscule maisonnée à pièce unique, c'est de loin la meilleure cachette que je réussis à trouver. Personne ne songera à venir me chercher ici. De plus, je m'y sens à l'aise. Le contact avec la terre ferme, j' imagine.

Je profite de l'accalmie pour inspecter la page du bottin téléphonique que j'ai pliée et rangée dans ma poche. Bien sûr, l'adresse civile n'est pas au nom d'Étienne Bonneville. Il est trop jeune pour payer des factures de téléphone. J'élimine donc l'Étienne qui figure en tête de liste. Je raye également les Bonneville qui résident en banlieue. Je suppose que mon gars habite le quartier puisqu'il a fréquenté l'école Zénith. Enfin, je fais une croix sur les adresses sans numéro d'appartement. Je ne saurais l'expliquer, mais mon instinct m'incite à croire qu'il demeure dans un immeuble. Dans le lot, il ne reste plus que deux Bonneville. Par

contre, les noms de rues ne me disent rien. Une carte de la ville ne serait pas un luxe.

Si mes déductions s'avèrent exactes, j'ai une chance sur deux de frapper à la bonne porte. Si je tombe sur la mauvaise, je vais avoir du mal à me faire passer pour un scout qui vend des tablettes de chocolat !

Quoi qu'il en soit, je ne bouge pas d'ici tant et aussi longtemps qu'il fera jour. D'ailleurs, quelle heure peut-il bien être ? Quelque part entre deux et quatre heures de l'après-midi, je dirais.

Je laisse le temps passer. Je suis habitué. Les cadavres n'ont pas un agenda très rempli.

En prenant mon mal en patience, je cultive ma haine. J'aimerais réfléchir de manière posée, mais le souvenir de mon assassin m'en empêche. Le deuil de ma famille m'en empêche. Ma mère qui se laisse tripoter par un hippie, mon père qui laisse sa cervelle en pâture aux images de la télé, mon petit frère qui laisse le silence régner sur sa vie et ma sœur qui s'est métamorphosée en papillon de nuit. Quand je pense à eux, j'ai envie de pleurer de rage. Et mes larmes, c'est sur la tête d'Étienne Bonneville qu'elles vont couler. Des larmes de zombie, ça ne mouille pas, c'est sec, et ça fait mal. Des pastilles d'acide sulfurique qui font fondre la peau.

C'est ainsi que la truffe d'un gros toutou vient perturber le cours de ces joyeuses pensées. Je passe ma main à quatre doigts sur sa luxuriante fourrure. Pour être honnête, le terre-neuve semble s'intéresser plus à mes os décharnés qu'à mes caresses. Il se met à grogner. Il ne digère pas qu'un intrus de mon acabit soit entré chez lui par effraction.

Je n'ai pas l'intention de le contrarier davantage. Qu'il se rassure, je ne ferai pas de vieux os dans sa niche (bien qu'en fin gourmet il n'aurait peut-être pas été fâché de conserver mon squelette dans son garde-manger). Le propriétaire des lieux aboie de plus en plus fort. J'essaie de gagner sa confiance en extirpant de ma gorge les sons les plus doux. C'est vrai que le résultat laisse à désirer, mais c'est l'intention qui compte. Puis, les chiens ne sont pas mélomanes, à ce que je sache. Quoi qu'il en soit, le quadrupède n'apprécie pas mon concerto à sa juste valeur. Il proteste avec une série de jappements indignés.

L'animal doit se taire avant d'ameuter tout le quartier.

— Ferme ta gueule ! j'entends soudain crier.

Il vaut mieux que je change de gîte avant que son maître ne rappique. Mais la bête est corpulente et elle bloque la sortie. Hélas, les niches bénéficient rarement d'une issue de secours.

Après une accalmie de quelques heures, l'aventure reprend de plus belle. Je suis prêt à faire face à la musique, cet opéra funèbre qui accompagne les déboires de mon après-vie.

Sans plus se gêner – après tout, il est chez lui –, le clébard s'attaque à ma carcasse. Il ne la lâchera pas tant qu'il n'aura pas son os. Je ne vais tout de même pas m'arracher une côte juste pour calmer sa fringale. Si je me conduisais aussi généreusement avec tous les chiens du quartier, il ne resterait plus rien de moi. Yan Faucher ne serait plus qu'un casse-tête aux morceaux égarés.

Devant ma résistance à ne pas me laisser gruger, le méchant toutou jappe de nouveau, avec tant de conviction qu'il va s'attirer les foudres de son maître.

La balle qui m'a débarrassé de mon index tout à l'heure a failli aussi emporter son proche voisin, le majeur. Le doigt ne tient plus qu'à un tendon. Je l'arrache et le lance le plus loin possible. Sans se faire prier, le chien file au galop récupérer l'appétissante phalange. Je considère ce doigt comme un cadeau de remerciement pour m'avoir prêté son logis.

Alors que la bête cherche dans l'herbe le bout de ma personne que je lui ai lancé, je sors en vitesse et regagne le trottoir comme si j'étais un promeneur parmi d'autres. Au même ins-

tant, le maître tant redouté sort pour tenir compagnie à son gentil chien-chien.

— Qu'est-ce que t'as encore trouvé, Nunuche ? Une souris ? Un portefeuille ? Un billet gagnant de 6/49 ?

Son nunuche adoré a trouvé pire. Si ce type est biologiste ou médecin légiste, il risque d'avoir toute une surprise !

De toute façon, ce n'est plus mon affaire. Ce doigt ne m'appartient plus. Ce qui compte à présent, c'est de montrer à un dénommé Étienne Bonneville à quoi peut bien ressembler la vie après la mort.



Le soir est tombé. Les dernières lueurs orangées du soleil couchant s'estompent peu à peu dans le ciel. Parfait pour un zombie qui a oublié, par inadvertance, son masque dans la maison d'un quadupède.

Je n'ai pas fait vingt pas qu'une voiture de police surgit au coin de la rue. Mon réflexe est de me dissimuler derrière une camionnette stationnée en parallèle. Un projecteur éclaire les environs. Ils me recherchent, cela ne fait aucun doute.

Un mouvement dans une fenêtre me fait détourner la tête. Comme il fait plus clair endedans qu'en dehors à cette heure du soir, la

fenêtre de la salle à manger me permet d'épier les résidants comme dans un écran de télé. Une famille réunie autour d'un jeu de société rigole dans une atmosphère de franche gaieté. Les Faucher étaient comme eux il y a un an et un jour.

Le passage du véhicule de police attire l'attention d'une fille de mon âge. Je me retrouve en plein dans son champ de vision. Si elle me voit, elle alertera les autorités et c'en sera fini de mes escapades à l'air libre. Ne faisant ni une ni deux, je me glisse sous la camionnette. La spectatrice plisse les yeux pour mieux voir dans la pénombre. Je l'envie. Elle vit un conte de fées et elle ne s'en rend peut-être pas compte.

Les patrouilleurs disparaissent et la fille retourne à sa partie. La voie est libre. Je me redresse et continue ma promenade de santé, sans doute la plus stressante de toute mon existence, vie et mort confondues.

Quelques rues plus loin, je reconnais le paysage. Je suis à deux pâtés de maisons du temple de la méditation où l'on a essayé de faire la passe à ma mère. Lorsqu'une autre voiture de flic se profile à l'horizon, je bifurque dans une entrée résidentielle. Sauf que ce n'est pas un domicile, c'est le dépanneur où Monique et son entraîneur de yoga privé se sont arrêtés en fin de matinée.

En ouvrant la porte, un son de cloche annonce ma venue. Par chance, le client devant

le comptoir et le commis derrière sont trop absorbés par leur discussion pour faire attention à l'individu louche qui vient d'entrer.

Les deux messieurs se taisent lorsque la police passe au ralenti dans la rue. Puis la conversation reprend de plus belle.

— Paraît que les bœufs ont débarqué à l'église Saint-Roch. Le père Desrochers a compté quatre chars.

— Pourquoi ? Quelqu'un a essayé de voler la réserve d'hosties ?

— On dit qu'un criminel se serait réfugié dans l'église pour demander pardon à Dieu. Le gars, pas trop futé, aurait avoué ses crimes au confessionnal. C'est monsieur le curé qui l'aurait dénoncé aux autorités.

— Tu parles d'une histoire !

— C'est rien, ça. Le bandit aurait même mordu la joue du curé.

— QUOI ?

— Oui, monsieur !

— Est-ce qu'il a tendu l'autre joue ?

— Oh non, le type était monstrueux, à ce qu'y paraît.

Je flâne entre les étagères en tentant de rester loin des deux miroirs à grand angle qui permettent au caissier de garder un œil sur son commerce. Je veille à ne pas croiser le regard de la caméra de surveillance non plus. Je ne tiens pas à passer dans ces émissions de télé-

réalité bidon où l'on voit de vrais criminels dans l'exercice de leurs fonctions.

Les bœufs, comme dirait l'autre, sont enfin partis et j'ai tout intérêt à en faire autant.

En essayant d'adopter une démarche naturelle, je remarque un paquet de cartes géographiques de la ville dans un présentoir près de l'entrée. Avec ma main à cinq doigts, j'en attrape une au passage, sans l'intention de m'arrêter au comptoir pour payer. De toute façon, je n'ai pas un rond. Le monsieur à la caisse voit clair dans mon petit manège. Il veut que je lui montre le fond de mes poches. Il n'a pas confiance en ces jeunes ados qui ne regardent pas les gens dans les yeux et qui se cachent derrière leur capuchon. Demandé avec tant de gentillesse, je suis tenté de lui montrer le vrai visage du monstre qui alimente les rumeurs. Mais l'attention des deux hommes est soudain détournée vers la radio. On monte le volume. Un journaliste donne des détails sur le curieux incident survenu cet après-midi à l'église Saint-Roch. Je profite de la curiosité piquée au vif des auditeurs pour mettre les voiles.

Ce n'est pas moi qui l'ai échappé belle, ce sont eux.

Je m'installe derrière l'immense benne à ordures située en arrière du dépanneur pour consulter la carte. Je localise d'abord la polyvalente, l'endroit où je me trouve, puis les rues

où demeure peut-être l'Étienne Bonneville que je recherche.

Après avoir rangé la précieuse carte dans mon blouson, je pique à travers deux terrains privés pour aboutir enfin sur la bonne rue. Plus loin, un ado se fait interroger par la police. Je file dans la direction opposée en essayant de repérer l'adresse du premier Bonneville.

Le triplex où vit peut-être Étienne ne paie pas de mine.

Avant d'emprunter l'escalier extérieur, je ramasse une poignée de cailloux dans la cour arrière de l'immeuble. Je grimpe ensuite jusqu'au dernier étage. De là, un balcon exigu me permet de jeter un œil à travers la fenêtre de la cuisine. Selon toute apparence, il n'y a personne. Ce qui fait mon affaire. Cela va me laisser le temps de réfléchir à ma mise en scène. Une pièce que je compte intituler : *Rencontre du quatrième type*.

Pour entrer, rien de plus simple, je tourne la poignée. Nul besoin de verrouiller un logis aussi crasseux et délabré. Une chaîne de montagnes de vaisselles sales et de cartons de pizza envahissent le comptoir de la cuisine. Les sacs de poubelles s'empilent sur le plancher à côté de la porte. Un jean troué gît sur la table, une jambe dans le vide. Ses cheveux se dresseraient sur sa tête si ma mère voyait un désordre pareil.

Je voudrais foutre le bordel dans l'appartement que je ne pourrais même pas. C'est déjà fait ! Pour contrarier le ou les locataires, il faudrait plutôt que je range et que je frotte jusqu'à ce que tout soit étincelant de propreté.

En ouvrant tout en douceur la porte d'une des deux chambres, j'ai droit à une belle surprise. Mon assassin est là, sous les draps, et il dort à poings fermés, comme un bébé. Vingt-deux heures, indique le radioréveil. Je n'aurais pas cru qu'il se couchait aussi tôt !

Mon sixième sens ne m'a pas trompé. Je l'ai retrouvé du premier coup.

Si la chambre à coucher d'un individu est à l'image de son monde intérieur, ce gars-là n'a pas les idées claires. Du noir, il en broie, il en mange, il en met partout. Des morts vivants furieux à la bouche ensanglantée prennent la pose sur de grands posters à côté de jeunes femmes pulpeuses qui cachent leur nudité par un fil. Quelques crânes de divers animaux trônent sur une étagère. Mon intuition me dit qu'ils ne sont pas fabriqués en Chine. Je compte quatre modèles différents de pipes à eau. Une collection d'armes orne ses murs : une carabine à plomb, un sabre, une arbalète, un couteau de survie muni d'une boussole et, pour couronner le tout, un magnifique lance-pierres. Tiens, tiens ! Pas étonnant de trouver ce dernier arti-

cle dans la chambre d'un vandale qui se spécialise dans la démolition de vitraux.

Le seul élément qui détonne, dans l'ensemble, c'est le portrait d'une fille pas laide du tout qui tient un diplôme entre ses mains.

C'est mignon tout plein ici. Aucun jeu d'échecs, aucun livre, aucune trace d'une quelconque activité cérébrale dans le repaire de l'ennemi.

Le revoir fait surgir un déferlement d'images et de souvenirs plus ou moins agréables. C'est avec lui que j'ai échangé mes dernières paroles :

— *Je suis sûr que tu peux te défouler sur autre chose que des vitraux d'église.*

— *Sur toi peut-être ?*

L'ordure.

Après ce qu'il m'a fait, ce déchet humain pousse même l'insolence jusqu'à me ronfler à la figure. Je me laisse gonfler par un vent de haine, entraînant mes idées vers des cieux obscurs. Des envies de torture me montent au nez.

Après m'être emparé de son lance-pierres, je décide de troquer les cailloux ramassés par un bibelot appartenant à ma victime. À ma grande surprise, je trouve sur une table de travail quelques Schtroumpfs égarés, loin de leur village. Étienne Bonneville, petit délinquant, grand collectionneur de crânes d'animaux desséchés et de Schtroumpfs en caoutchouc ! Parmi

les bonshommes bleus présents, j'en choisis un capable de causer un réveil brutal, le Schtroumpf costaud.

Je pose le personnage dans le filet de mon arme et j'étire l'élastique à sa pleine extension. L'heure de la vengeance a sonné.

J'aurais cru que ce moment crucial me procurerait une grande satisfaction. Même pas. Au fond, cet ado mal dans sa peau me semble bien assez misérable comme ça. Mais quelqu'un doit payer. Et ce quelqu'un, je l'ai en face de moi, dans ma ligne de mire.

Une série de coups en provenance de la porte d'entrée suspend l'opération « réveil à la dure ». J'abaisse mon arme. Le dormeur insouciant se tortille dans son lit, marmonne quelques sons incompréhensibles, sans pour autant s'éveiller. Dissimulé dans l'embrasure de la porte, je jette un œil furtif dans le corridor dans l'espoir d'apercevoir la face de cet invité surprise.

Je ne suis pas déçu.

Mara.

Le saut de l'ange

Bien que mon cerveau soit devenu le refuge de diverses colonies d'insectes et de lombrics de toutes tailles, je n'ai pas eu à me plaindre de son fonctionnement jusqu'à maintenant. Par contre, cette fois-ci, il bogue. Qu'est-ce que ma sœur aînée peut bien fabriquer au royaume des désœuvrés ? Je suis si estomaqué que je n'arrive même pas à formuler une hypothèse.

Je me plante au milieu du corridor pour vérifier s'il s'agit d'une hallucination. Négatif. Penchée au-dessus de la balustrade, Mara étire le cou pour regarder en direction de la rue. Une voiture de police sans doute. Il en pleut ce soir.

Elle frappe de nouveau, cette fois du poing et non pas du bout des doigts. Étienne s'agite de plus en plus. S'il ouvre un œil, il me voit. Et si Mara colle son front contre le carreau en plissant les yeux, elle a également une chance

de m'apercevoir dans l'ombre. Je décide donc de ne pas faire le pied de grue plus longtemps et je me sauve dans la pièce voisine.

À voir l'état bordélique des lieux, j'en déduis qu'il s'agit de la chambre à coucher de monsieur Bonneville. Tout porte à croire que madame a plié bagage. Aucune femme n'accepterait de vivre dans un environnement aussi chaotique.

La visiteuse frappe une dernière série de coups pour avertir que, prêt pas prêt, elle entre.

— Étienne ! appelle Mara en franchissant le seuil de l'appartement.

Elle doit crier son nom trois ou quatre fois avant que ce dernier ne se sente obligé de répondre.

— Étienne est couché pis y dort ! crie le principal concerné, sans faire l'effort de s'arracher de son lit.

L'espace d'une seconde, je me demande de quelle façon j'interviendrais si ma sœur allait rejoindre mon assassin sous les couvertures.

— Tu fais la grasse matinée à dix heures du soir, toi ! s'exclame-t-elle sur le pas de la porte.

— Laisse-moi dormir. Je ne suis pas un lève-tôt, moi.

— Pour ton information, ça fait à peine une demi-heure que je suis debout. Tu ne vois pas d'inconvénient à ce que je me concocte un p'tit-déj' ?

— Si tu trouves de la bouffe...

— J'en ai apporté, qu'est-ce que tu crois ?
J'ai pas envie de mourir de faim.

Mon cœur se serre en découvrant la complicité flagrante qui unit ce diable d'Étienne à ma sœur adorée. Ces deux-là se parlent comme de vieilles connaissances.

Mara s'affaire dans la cuisine tandis que le grincheux s'extirpe à grand-peine de son lit et traîne comme un boulet son long corps endormi. Tout en nettoyant une casserole, Mara confie à son ami somnambule que la situation à la maison se détériore de jour en jour. On pourrait mettre Gilles tout de suite dans un cercueil et il ne s'en apercevrait pas, à condition bien sûr qu'il ait la télé.

Un cercueil câblé, quelle drôle d'idée. Je me pose la question, à savoir si j'aurais préféré avoir une télé lorsque j'étais six pieds sous terre. La réponse va de soi. Jamais de la vie ! Les images abrutissantes de la télé se seraient substituées à la mémoire de ma vie passée. Dans ma tombe, j'ai mijoté dans mes pensées et mariné dans mes souvenirs, et c'était très bien comme ça.

— S'ils attendent trop longtemps pour divorcer, tes parents vont finir comme les miens et se foutre des claques sur la gueule.

— Ils sont assez grands pour savoir ce qu'ils font et puis leur histoire de couple ne me regarde pas. Je m'en fiche.

Le ton de sa voix dément ses dires. Il est évident qu'elle ne s'en fiche pas.

— Ma mère m'écœure avec sa fausse joie de vivre et mon père, qui s'écrase, qui ne s'est jamais relevé de la mort de Yan, il me fait pitié.

De tous les membres de sa famille, celui qui l'affecte le plus, c'est Jonathan.

— Plus personne n'a accès à lui, confie-t-elle. Il s'est transformé en coffre-fort. Et je ne suis même pas sûre qu'il en ait la combinaison.

Avec une joyeuse ironie, Étienne tente de la reconforter en vantant les avantages d'une famille unie. Durant un moment, entre deux bouchées d'œufs-jambon-rôties, ils se moquent de leur parenté respective.

— Des nouvelles de ton père ? s'informe Mara d'une voix fragile et attentionnée.

— Niet. J'en n'espère pas non plus. Aujourd'hui, ça fait quatre jours qu'il a fugué. C'est rare qu'il rentre au bercail avant une semaine.

Étienne refuse avec obstination de signaler sa disparition à la police. Ce n'est pas la première fois que son père quitte le foyer sans préavis et il a toujours fini par revenir.

— À prendre un coup comme il le fait en situation de crise, t'as pas peur des fois qu'il se soit réellement noyé dans l'alcool ?

Aussi étrange que ça puisse paraître, c'est le fils abandonné qui s'efforce de voir le bon

côté des choses et qui remonte le moral de sa petite amie.

— T'en fais pas, l'appart est à nous. On va pouvoir passer une autre nuit blanche à trouver des raisons bidon de faire la fête. C'est pas merveilleux, ça ?

Après un tintement de bouteilles qui s'entrechoquent, j'entends Étienne demander à sa compagne à quoi elle a envie de trinquer ce soir.

— À la chance qu'on a eue de se rencontrer, répond-elle.

La conversation reprend après une longue dégustation en silence d'une boisson à coup sûr alcoolisée.

— J'ai encore rêvé à ton frère tout à l'heure.

Je n'avais jamais songé à la possibilité qu'une partie de moi puisse habiter ses pensées.

— Dans ce rêve-ci, raconte-t-il d'une voix blessée, c'est moi qui conduisais le camion. J'essayais d'éviter ton frère au milieu de la chaussée, mais il était ultrarapide et il s'est planté en plein devant le véhicule, comme s'il VOULAIT se faire écraser. Je gueulais comme un fou furieux pour qu'il s'écarte, mais il n'entendait pas, ou bien il faisait la sourde oreille.

— Je te l'ai dit mille fois, tu n'y es pour rien dans la mort de mon frère. Où qu'il soit, il ne t'en veut pas.

J'aurai tout entendu ! Il va falloir que je songe sérieusement à me curer les oreilles ou à m'en faire greffer une nouvelle paire. Ma sœur console le type qui m'a poussé à traverser la rue sans regarder !

Et si je sortais de la chambre du père faire coucou, histoire de ne pas laisser ma sœur parler à tort et à travers ?

C'est maintenant au tour de Mara de dire quelques mots à mon sujet. Je me doute que ce ne sont pas les premiers qu'elle partage avec Étienne.

— Connaissant mon frère, je suis sûr qu'il s'amuse comme un p'tit fou au paradis. Ce serait son genre. C'était un sacré boute-en-train, un bon vivant. C'est drôle, hein ? Pourquoi enlever la vie à quelqu'un qui l'aimait autant ? Je me pose souvent la question. En tout cas, une chose est sûre, s'il était parmi nous, il ne comprendrait pas pourquoi tout le monde fait la gueule. Il dirait un truc comme : « Je suis mort. Pff ! la belle affaire ! Pas de quoi en faire un drame. Y a pire que de mourir dans la vie ! »

Bien que ses propos soient flatteurs, ma sœur exagère un peu. Je suis bien placé pour le savoir. Le deuil est une loupe à travers laquelle ses souvenirs paraissent plus beaux que nature. Elle conserve au plus profond d'elle-même une image revue et améliorée de son premier frère.

Ça me touche. Par contre, à choisir, je préférerais qu'elle garde un moins bon souvenir de moi et qu'elle soit un peu plus heureuse.

— Yan, c'était le lapin dans les pubs de *Duracell*. Il n'arrêtait jamais. Il s'intéressait à tout et il n'avait peur de rien. Une fois au cinéma, je l'ai mis au défi d'aller sur la scène et de s'adresser aux spectateurs...

Je m'en souviens très bien. J'avais sept ans. J'étais si excité de sortir en couple avec ma grande sœur que je courais partout dans les allées. Je n'arrivais pas à rester en place sur mon siège. Elle m'a fait cette proposition et j'ai trouvé l'idée géniale. Une fois devant le grand écran, par contre, la gêne m'a foudroyé. Je suis resté hypnotisé par le regard du public, cette multiple personne aux deux cents yeux. J'ai désigné Mara et j'ai dit à tout le monde qu'elle était ma sœur. Sur le coup, ça m'a paru la chose la plus sensée à dire.

Si elle me l'avait demandé, je lui aurais décroché la lune et je la lui aurais emballée dans du papier cadeau.

— Le nombre de fois où j'ai vu mon frère se casser la gueule en faisant une pirouette, t'as pas idée. « Hé ! Mara regarde ! » Et hop ! Yan le gymnaste me faisait son numéro de voltige acrobatique. Parfois il réussissait son coup, souvent il se ramassait sur le dos. Même quand il ratait, il était content. Rien n'était à l'épreuve

de son optimisme. C'était ce genre de gars-là, Yan.

Mon cœur commence à craquer, comme la glace au printemps, et toute ma haine accumulée s'échappe par les fissures. Mes projets de vengeance sont anéantis par cet ouragan d'amour. Pendant un bref instant, alors que ma sœur ressuscite le passé, je redeviens ce garçon casse-cou qui croquait dans la vie avec appétit.

Je ne sais plus trop quoi penser. Je voulais punir Étienne parce que ma famille allait mal, par contre c'est auprès de lui que ma sœur trouve consolation.

Les effets euphorisants de l'alcool aidant, les deux esseulés entonnent quelques chants de réjouissance, élan de joie qui tombe vite à plat.

— Qu'est-ce que tu dirais d'aller faire un tour ? J'ai pas osé te le dire avant, mais ça pue de plus en plus chez toi. Un jour, va falloir que tu te réconcilies avec les produits nettoyants.

— Mon père fera le ménage à son retour.

— Si tu le fais avant qu'il revienne, ça va lui faire un bel accueil. Ça peut peut-être lui enlever le goût de repartir.

— La prochaine fois, c'est moi qui pars. Un grand voyage sans billet de retour. Destination : le firmament !

— Tu m'avais promis de ne plus jamais dire ça, proteste Mara avec lassitude.

À la tournure que prend leur discussion, j'ai le pressentiment qu'ils n'iront pas se promener à la belle étoile.

— Mara, tu ne pourras pas passer ta vie à sauver la mienne. Quand t'es plus là, je sombre, je te jure. Mon cerveau déraile. Mes pensées dérapent. Je capote ! Le monde me fait mal. Moi-même, je me fais du mal. Et le pire, c'est que je ne sais pas comment faire autrement.

— Je vais te montrer comment.

— À quoi ça sert de continuer à vivre si c'est pour devenir un ivrogne comme mon père ?

— Rien ne t'oblige à faire comme lui.

Je ne retrouve plus une trace de sarcasme dans le ton d'Étienne. Il chiale en parlant. La fête est bel et bien terminée.

— Sois réaliste, Mara. Toi, t'es super, tu vas prendre du mieux, mais moi, je ne m'en sortirai pas. Je le sais et tu le sais, rien ni personne n'y peut quoi que ce soit. Ça ne me tente pas de vieillir. Ça ne me plaît pas, la vie. C'est mon droit de ne pas aimer la vie. C'est pas la fin du monde. La mort, ce n'est certainement pas aussi terrible que ce que les gens ont l'air de penser.

— Arrête de jouer les martyrs. T'es pas le seul à en arracher. Tu penses à moi dans tes plans, petit égoïste ? Qui va me consoler, moi ?

Une tempête d'émotions se déchaîne sous le crâne de Mara.

— J'ai quoi comme modèle ? se plaint Étienne. Une mère partie voir du pays au lieu de voir grandir son fils unique, un père absent qui préfère la bouteille à ma compagnie et une grande sœur à moitié folle qui ne trouve rien de mieux que de s'intoxiquer au monoxyde de carbone pour soigner sa peine d'amour.

Élizabeth, sa sœur aînée, a préféré renoncer à la vie plutôt que de souffrir d'un amour blessé. J'apprends que la pauvre fille a commis son forfait peu de temps avant que le camion ne me règle mon compte.

Je comprends alors que Élizabeth est la fille pas laide du tout sur le portrait dans la chambre d'Étienne. J'aperçois d'ailleurs la même photo avec le même encadrement sur la table de chevet du père absent.

Étienne croule sous des malheurs bien plus funestes que les miens. Il est victime, tout comme moi, des mauvais coups du destin, à la merci des hasards qui régissent nos existences, pour le meilleur et pour le pire. Dans son cas, il a écopé du pire. Et moi, bien que la mort m'ait fauché trop tôt, je dois bien admettre que j'ai hérité du meilleur.

La discussion entre Mara et Étienne s'enflamme. Les larmes ne suffisent pas pour éteindre leur colère. Ils en viennent aux coups. Pas

longtemps, car la lutte dégénère en attouchements affectueux et en baisers fougueux. Ces étreintes intempestives ont pour effet immédiat de les réconcilier.

Ces deux êtres à la dérive ont échafaudé leur relation sur le cynisme et le désespoir. Le témoin de mon décès – qui a dû être assez spectaculaire merci – et la sœur du défunt se réunissent pour tenter de panser leurs plaies. Qui l'eût cru ? Pas moi, en tout cas.

La nuit se déroule en une succession de crises de larmes et d'embrassades impuissantes et désespérées. Aux aurores, Mara baye aux corneilles et Étienne devient un ange. Aux petits soins avec son invitée, il répond au moindre de ses désirs. Il lui souhaite du bonheur en quantité industrielle, un blizzard de bonheur, qui l'empêcherait de voir la dure réalité, l'infinie cruauté de la vie.

Sa déclaration ne tombe pas dans l'oreille gangrenée d'un sourd. Si ma sœur ne s'en rend pas compte, moi, je devine ce qui se trame : il lui fait ses adieux.

Sur un ton léger et plaisant, il lui parle des projets fous qu'il a envie d'accomplir plus tard. La liste est trop longue à mon goût. Étienne Bonneville parle d'avenir pour que son amie s'en retourne la conscience tranquille. Au moment de partir, Mara serre Étienne dans ses

bras. C'est sans doute son meilleur ami, et elle est sur le point de le perdre.

— Ça va barder pour toi à la maison, prédit-il avec empathie. C'est facile pour moi de jouer les oiseaux de nuit. Y a personne pour me faire la morale.

— Bof, ça ne peut pas être pire de toute façon. Et puis, t'es encore trop immature pour qu'on te laisse tout seul. T'avais besoin d'une gardienne. Je me suis dévouée. Tu connais mon grand cœur.

— Oui, je connais ton grand cœur, approuve Étienne avec une sérénité inhabituelle.

Je voudrais dire à ma sœur de ne pas l'abandonner maintenant, mais comment ? À défaut de moyen de communication, je reste muet.

Après le départ de sa grande amie, Étienne n'emprunte pas le chemin de son lit. Il s'installe à table devant un café et une feuille de papier. Il griffonne durant une heure sans s'arrêter, puis il se lève, prend son manteau et sort par la porte arrière sans verrouiller.

Je m'empresse de quitter mon poste d'écoute pour aller lire son mot. Rien n'est écrit. Mais tout est dessiné. Étienne est bourré de talent. À se demander pourquoi les murs de sa chambre ne servent pas à exposer ses œuvres au lieu d'être le miroir de ses idées noires.

Le portrait qu'il a fait de ma sœur est saisissant. Il est parvenu à capter un air insou-

ciant qu'elle n'arbore qu'en de rares occasions. Il a également disposé quelques ajouts symboliques. Un soleil brille au cœur de la pupille gauche et un croissant de lune tient lieu de pupille droite. Une larme apparaît sous l'œil lunaire. Dans le cou, à l'endroit de la carotide, je décèle une cicatrice à peine visible. Vis-à-vis de ses lèvres esquissant un sourire, un phylactère en forme de nuage est resté vide. Comme si l'artiste avait voulu écrire un dernier mot, mais n'avait su lequel choisir.

Je roule l'œuvre d'art et la range avec soin dans la poche avant de mon survêtement. En sortant, je pique un stylo au passage et je me dépêche de retrouver la trace du dessinateur avant qu'il ne commette l'irréparable.

Je suis soulagé en constatant qu'il n'a pas eu le temps d'aller bien loin. Il faut dire qu'il ne semble pas pressé de monter à l'échafaud. Il savoure sa dernière promenade.

Tout en gardant mes distances, je l'observe flâner, égaré dans ses idées, guidé par l'appel de la Faucheuse. Puis, l'envie lui vient de saisir un caillou et de le lancer sur un réverbère encore allumé. Il rate sa cible, s'en fiche et continue de mettre un pied devant l'autre. Une dizaine de minutes plus tard, des policiers l'arrêtent pour l'interroger. Étienne se prête au jeu avec un certain amusement. Je le devine à son air frondeur. Une fois l'entrevue termi-

née, il salue les agents qui poursuivent leur ronde.

Quelques blocs plus loin, le promeneur s'engage dans une ruelle menant à l'arrière-cour d'un immeuble commercial de six étages. Mon petit doigt me recommande de presser le pas. Lorsque j'arrive enfin dans le stationnement, je trouve Étienne sur une échelle conduisant au toit.

Je gravis un escalier métallique de cinq étages. Une centaine de marches, c'est beaucoup pour un zombie. Ce n'est pas que je sois essoufflé, le problème, c'est que je suis aussi lent qu'une tortue à trois pattes. Rendu sur le plus haut palier, je ne suis pas au bout de mes peines. L'ascension de l'échelle qui se trouve devant moi relève du défi. Avec mes huit doigts, j'éprouve un mal fou à m'agripper aux barreaux.

En atteignant le toit de l'édifice, je constate que j'avais eu raison de prendre l'ami de ma sœur en filature. Assis sur le rebord, les jambes balançant dans le vide, il fume en paix devant la vue panoramique de la ville qui s'offre à lui.

La dernière cigarette du condamné.

Lorsque celle-ci est terminée, il écrase son mégot, se redresse en vacillant, regarde en bas un instant, puis lève les mains au ciel en faisant une ultime salutation à l'univers, prêt à se jeter tête première dans les bras de la Mort.

Ce qu'il ignore, c'est que la Mort n'est pas devant, mais derrière lui, et elle n'a pas l'intention de le laisser tomber du haut d'un immeuble de six étages. Mara n'a pas besoin d'un deuxième zombie dans sa vie.

Avant que le pauvre diable ne passe à l'acte, je saisis un minuscule morceau de roche concassée et le lance près de ses pieds. Il tourne la tête en douceur pour voir d'où vient le curieux projectile. Et il me voit.

Un drôle de type. Assez laid merci. Le genre qu'on n'a pas envie de croiser le matin en prenant l'autobus.

Somme toute détendu compte tenu de la singularité de la situation, il débarque de son piédestal et m'observe d'un air songeur. J'enlève mon capuchon et je m'approche.

Si Étienne est incapable d'apprécier la vie à sa juste valeur, je tiens à ce qu'il sache que la mort ne vaut pas mieux. Je veux lui montrer le visage d'un trépassé dans toute son écœurante laideur, qu'il voie de ses propres yeux à quoi il va ressembler l'an prochain s'il décide de faire le grand plongeon.

À mon étonnement, le garçon suicidaire demeure stoïque. Rencontrer un mort vivant a peut-être du sens pour quelqu'un qui se sent prêt à mettre fin à ses jours.

Pour le secouer, brasser ses idées morbides jusqu'à ce qu'elles tombent de son cerveau

malade, je décide de lui dire la vérité en pleine face, dans toute sa crudité :

— Mhhhhrrrrghh !

Étienne ne bronche pas. Il examine ma sale gueule avec détachement. Puis, tout à coup, il recule d'un pas. Il a compris qu'il n'a pas affaire à n'importe quel zombie. Suis-je le frère défunt de sa seule amie, celui-là même qui hante ses rêves depuis un an ? Impossible ! semble-t-il se dire.

Je le surveille de près. Deux autres pas dans la même direction et il va regretter de ne pas être né avec une paire d'ailes et des plumes.

— Es-tu un ange ? murmure-t-il.

Je hausse les épaules. Ça m'étonnerait. Pour ce que j'en sais, les anges n'ont pas d'odeur.

— Es-tu le frère de Mara ? enchaîne-t-il d'une voix chevrotante.

Bingo.

Je le fixe dans le blanc des yeux. Il est hypnotisé par la lueur ténébreuse de mon regard. Peut-être se croit-il déjà décédé et, au lieu de revoir sa vie en accéléré, il retrouve le garçon dont il a provoqué la mort ?

— Pardon, dit-il en décollant à peine les lèvres.

Je lui fais signe que ça va. N'en faisons pas tout un plat. Tout le monde trépassé, il fallait bien que ça m'arrive un jour ou l'autre.

— Tu... Tu n'es pas supposé être là.

Comme j'ai oublié mon calepin dans mes vêtements mouillés, je me sers de l'envers de la carte de la ville que j'ai dérobée pour poursuivre l'entretien.

C'est toi qui n'es pas supposé être ici.

Il regarde le papier avec le même embarras que s'il ne savait pas lire.

Ce n'est pas l'heure de mourir, mais d'aller te coucher.

S'il ne comprend pas avec les mots, je vais lui faire un dessin. Ou plutôt utiliser celui qu'il a fait de Mara. Je récupère le portrait enroulé dans ma poche et le lui montre. Il ne semble pas s'interroger sur le fait qu'un zombie ait son œuvre en sa possession. Je commets ensuite l'affront de barbouiller une tête de mort à l'intérieur de la bulle vide. Symbole sur lequel je trace un énorme X.

Bien que le message ne saurait être plus clair, Étienne fait une moue dubitative.

— T'es revenu à la vie ?

Je suis de passage exprès pour te confier un message.

Je lui laisse tout le temps nécessaire pour décrypter mon écriture en pattes de mouche.

Ta sœur m'a dit de te dire de ne pas te presser pour la rejoindre. Elle veut que tu vives pour deux.

— Élisabeth t'a parlé ?

Je fais signe que oui.

Je suis bien prêt à assumer la charge d'un

petit mensonge inoffensif pour sauver la vie du meilleur ami de Mara. Et puis, je parie mon pied gauche que c'est *grosso modo* ce qu'Élizabeth lui aurait dit si elle avait pu communiquer avec lui.

Ce n'est pas tout. Je suis venu aussi pour te proposer un marché. Je vais cesser de hanter tes rêves si tu me promets de t'occuper de ma grande sœur. D'accord ?

Il acquiesce comme un automate, les yeux dans le vide.

Et ne parle pas de notre rencontre à Mara. Elle te croirait mûr pour l'hôpital psychiatrique.

Il acquiesce de nouveau, comme si cela allait de soi.

Je lui tends la main pour faire la paix. Lorsqu'il la saisit, une chaleur inouïe se répand à travers mon corps. L'effet est prodigieux. J'ai l'impression de ressusciter, d'intégrer un corps neuf. Je reste là, la main dans la sienne, à savourer ce cadeau providentiel.

Étienne renonce à son funeste dessein, je le vois dans ses yeux. Il ne suivra pas les traces de sa sœur regrettée.

Je l'escorte jusqu'à l'échelle afin de m'assurer qu'il regagne le plancher des vaches sans blessures.

Avant de redescendre, il brandit l'index pour me poser une dernière question.

— Es-tu un rêve ?

Je hausse les épaules et lui souris. Enfin, j'essaie.

Étienne dévale l'escalier à la manière d'un pantin lunatique, absorbé par l'étrange rencontre qui a eu lieu.

Moi qui suis allé chez Étienne Bonneville avec l'intention de lui régler son compte, je le sauve d'un naufrage éternel.

Je l'ai fait pour Mara.

Pour elle, je suis prêt à tout.



Je suis crevé.

J'ai eu mon lot d'émotions fortes pour aujourd'hui. Je réclame un peu de calme après la tempête, si ce n'est pas trop demander. En sortant de ma tombe, j'ai empêché Étienne d'entrer dans la sienne. Pour un être vivant, sauver une vie est l'accomplissement le plus gratifiant qui soit. Pour un mort vivant, pareil acte prend une dimension métaphysique. Tout en admirant le panorama urbain, je savoure le moment présent. Je jouis de l'exquise satisfaction du devoir accompli.

Le soleil levant dévoile son crâne lumineux au-dessus de l'horizon, faisant resplendir la ville qui bâille et qui s'éveille peu à peu. Je reste sur le toit pour observer la douce agitation matinale de ce jour nouveau. Qu'advient-il de

ma dépouille ? Mes jours en tant que zombie sont-ils comptés ? À quoi peut bien ressembler le destin d'un défunt égaré dans les sentiers de la vie ? Mais des questions, je n'ai pas tellement envie de m'en poser. Pas maintenant.

Je me sens serein ce matin.

Le monde est magnifique.

TROISIÈME PARTIE

L'AFFAIRE DU CADAVRE DISPARU



« À vue de nez, je dirais que t'es mort il y a un an, un an et demi. Ai-je raison ? Tu ne peux pas me mentir. Je vais te faire parler de force s'il le faut. J'ai ici des instruments de torture qui sauront te délier la langue. »

Un médecin légiste

Perdre pied

Étendu sur l'immense lit goudronné du toit de l'immeuble, les mains derrière la tête, j'admire la parade tranquille d'une famille de nuages, tout en tendant une oreille au brouhaha des citadins. Je me repose. Je n'ai pas envie de me compliquer la vie. Elle l'est déjà assez depuis mon décès.

Pour dire vrai, je me sens plus vivant que jamais. Cette vie sauvée *in extremis* vient redorer mon amour-propre pour le moins déglingué. On a beau se plaindre de tout et de rien, la vie, c'est quand même merveilleux. Et dire que certaines personnes préféreraient s'en passer. Pour un macchabée, c'est difficile à concevoir. En se balançant dans le vide, Étienne aurait peut-être gagné une place aux côtés de sa défunte sœur. Sans doute était-ce son véritable désir ?

Élizabeth Bonneville. Je l'avoue, elle m'a paru plutôt mignonne sur sa photo de la remise

des diplômés. Je me demande quels ravages la Faucheuse a pu causer à son joli visage. Je ne me fais pas trop d'illusions à ce niveau-là, la mort n'embellit personne.

Je l'imagine, seule dans son cercueil, à se faire un sang d'encre pour tous ceux et celles qu'elle a aimés au cours de sa brève existence. De cette image funèbre naît une certitude. Il est fort improbable que je sois le seul zombie errant sur cette grande planète. Il serait présomptueux de ma part de penser que je suis différent des autres défunts.

Et c'est là qu'une idée saugrenue fait son nid dans mon cerveau avili, une idée que Nicolas trouverait sans doute très romantique. Je songe à la sœur d'Étienne, morte quelque temps avant mon accident, dans des circonstances bien différentes des miennes. Si j'ai sauvé le frère, peut-être est-il possible de récupérer la sœur, enterrée à la même enseigne que moi.

Voilà, c'est décidé, je vais libérer la jeune infortunée de son tombeau. Qui sait, peut-être trouverai-je une créature de mon espèce, ou mieux, un compagnon de route ?

Au moment où je me demande si j'aurai le courage de déterrer une morte, je perçois des voix en provenance de l'échelle. Pire que ça, je crois reconnaître l'une d'entre elles. Je comprends alors qu'Étienne n'a pas gardé le secret de sa rencontre extraordinaire tel que

je le lui avais demandé. Et je doute que Mara se soit fait prier pour aller sur les lieux de la prétendue apparition de son frère fantôme.

Au lieu de prendre le temps de réfléchir, je panique. Je bondis sur mes pieds, je me précipite au bord du vide surplombant une ruelle et, sans utiliser ma cervelle d'oiseau, je m'élance dans les airs. En somme, j'exécute le fameux plongeon que j'ai dissuadé Étienne de faire.

Je regrette mon action aussitôt que la semelle de mes chaussures décolle du toit. Moi qui me désespère de venir en aide à ma famille, je me sauve comme un malfrat lorsque Mara apparaît dans le décor.

Mais il est trop tard maintenant. Ma rencontre avec la benne à ordures est inévitable. Je fonce comme un boulet de canon au travers des dizaines de sacs de déchets. Même si je suis en processus de décomposition et que mon odorat n'est plus opérationnel, la perspective de me retrouver au milieu d'une poubelle géante ne m'enchant guère. Enfin, je suppose que je dois me considérer chanceux de pouvoir accomplir ce genre de cascade sans risquer ma peau. Dans les films d'aventures, les héros se servent souvent de poubelles comme piste d'atterrissage à une chute de plusieurs étages, comme s'il était inconcevable de trouver au rebut des objets durs et tranchants. C'est arrangé avec le gars des vues, comme on dit,

j'en ai la preuve. L'extrémité cisailée d'une boîte de conserve vide me découpe une moitié d'oreille. Le coupable est un chef de renom mieux connu sous le patronyme de Boyardee. Moi qui déteste ces pâtes à vomir !

Pendant un instant, j'hésite à ranger mon oreille cassée dans ma poche ou à l'abandonner parmi les détritrus. Un chat de gouttière, que mon arrivée à l'improviste a perturbé durant sa collation, vient se frotter contre moi dans l'espoir de faire jaillir quelques ronrons. J'ai beau être froid comme la Mort, son moteur démarre au quart de tour. Je suis une sœur en grande détresse psychologique, je croupis dans une benne à ordures avec mon oreille droite entre les doigts, et voilà qu'un chat itinérant vient me prodiguer un peu d'affection.

Le clochard félin espère sans doute des caresses en retour. Cet être abandonné ne semble pas l'avoir facile. Son apparence revêche ne doit pas lui ouvrir bien des portes. Alors que je dépose ma main à trois doigts sur son pelage rêche et gommeux, l'animal bondit sur mon morceau d'oreille, puis le lèche avec gourmandise. J'ignore si je dois être amusé ou horrifié par la scène.

Au point où j'en suis, ce n'est pas mon principal souci. Si ce minet miséreux trouve quelque consolation à mordiller mon lobe d'oreille, pourquoi l'en priver ?

Je surnomme mon nouvel ami Crocoreille. Tandis que Crocoreille mâchouille mon appendice auditif, j'essaie de répondre au gigantesque pourquoi qui flotte dans mon esprit. Pourquoi n'ai-je pas eu le courage de faire face à Mara ? De quoi ai-je peur ? Au départ, je ne voulais pas me présenter à ma famille de crainte de les effrayer. Mais à présent que rien ne va plus, je n'ai plus grand-chose à perdre, mis à part des bouts de moi-même.

Je pousse un grand soupir de lassitude. J'ai la chance de donner signe de vie (si je puis m'exprimer ainsi) à ma sœur et le mieux que je trouve à faire est de me terrer dans les rebuts ménagers. Comme une autruche, j'enfouis ma tête dans les poubelles. C'est insensé. Je ne suis pas sorti de ma tombe pour me cacher.

Je continue de regarder défiler les nuages sous toutes leurs formes, comme je le faisais quelques minutes plus tôt et quelques étages plus haut. La face de Mara apparaît tout à coup dans mon champ de vision. Ma sœur se penche au-dessus du rebord du toit pour scruter les lieux, sans doute intriguée par le chahut de mon atterrissage en catastrophe.

C'est le moment où jamais de me manifester. Je sens une boule d'émotion remonter dans ma gorge. Crocoreille, sensible à mon état, redouble de ronrons. Le temps de me décider, il est trop tard, elle a disparu. Pas grave. Je vais remon-

ter sur le toit et socialiser. Ça ne fera pas de tort au jeune zombie défraîchi que je suis devenu.

J'esquisse un mouvement pour sortir de mon lit d'ordures lorsque j'entends un camion s'approcher. Un camion d'un autre type que celui qui m'a fauché, mais qui ne me veut pas du bien lui non plus. Un véhicule lourd qui recule dans la ruelle dans le but de faire le plein de déchets.

Je patauge dans les détritiques comme un bamin qui ne sait pas nager. Les sacs s'enfoncent les uns contre les autres, certains ne tiennent pas le coup et s'éventrent sous mon poids. Je m'enlise dans le conteneur. Au moment où je réussis enfin à agripper le sommet de la boîte métallique, les cornes du camion embrochent la benne et la soulève dans les airs pour ensuite la virer sens dessus dessous, avalant ainsi tout son contenu, moi inclus. Avant même de pouvoir maudire ma malchance, je me retrouve dans la gueule du loup mécanique, en attente d'être broyé par des mâchoires d'acier. C'est la première fois que je visite l'intérieur d'un camion à ordures. Cela dit, je ne prends pas le temps de faire du tourisme et d'admirer l'impressionnant mécanisme digestif de ce véhicule charognard. Je hurle quelques « au secours ! » inintelligibles, un appel à l'aide perdu à travers les bruyants borborygmes de l'insatiable monstre sur roues.

Une langue de métal s'abat sur moi. Si elle m'attrape, je vais servir de maigre repas à cet ogre de ferraille. Après avoir été ingéré et digéré, je vais être écrabouillé, comprimé et réduit à la plus petite dimension imaginable.

Refusant de me faire avaler tout rond, je hisse mon corps au bord de la lèvre inférieure de l'immense gueule rouillée. Dans le vacarme infernal des mâchoires qui se referment, je me tortille comme une anguille et, après un effort surhumain, je m'affale sur l'asphalte, sain et sauf.

Ouf ! il était moins une !

Crocoreille apparaît aussitôt à mes pieds. Je devrais plutôt dire à mon pied, car je me rends compte que j'en ai perdu un dans l'action.

Je n'ai même plus la vie, il ne me reste que mon corps, et encore ! Il n'est pas dans son meilleur état. En moins de dix minutes, je suis forcé de faire mes adieux à un pied et à une moitié d'oreille. Qu'est-ce que ce sera dans une heure ?

Le chat se tient exactement là où devrait être mon pied gauche. Il lèche la plaie avec soin. Je ne sais pas si c'est par appétit ou pour désinfecter la blessure.

Je redresse la tête pour voir si Mara a été témoin du carnage auquel j'ai échappé. Non, personne ne m'a vu.

Rien de tout ce que j'ai pu imaginer dans mon cercueil n'arrive à la cheville de mes déboires *zombiesques*. Ce n'est pas un hasard si j'emploie le mot cheville, puisque je fixe mon pied disparu en espérant être capable de marcher de nouveau. Sinon je suis foutu. Les zombies rampants ne font pas long feu et ne vont pas loin dans la vie.

C'est clair, il me faut de l'aide. Et la seule personne susceptible de m'aider à ce moment critique, c'est ma sœur. Je me déplace comme un reptile infirme en direction du stationnement. Lorsque je peux enfin apercevoir Mara et son ami, ils empruntent une ruelle parallèle. En dernier recours, je beugle quelques onomatopées désespérées, en vain.

Pour me consoler, je ne suis pas tout seul. Crocoreille est là. Ce n'est pas mon grand copain, mais le regard qu'il pose sur moi ne laisse transparaître aucune lueur d'épouvante. J'ai beau me démantibuler comme un pantin, être mis en pièces, je suis un être humain normal aux yeux du félin. Juste un peu malchanceux peut-être.

Je réussis à me redresser en m'appuyant contre le mur de l'immeuble. Marcher n'est pas impossible. Bien sûr, je dois faire un effort d'adaptation énorme pour contrer le déséquilibre engendré par le pied manquant, mais si

ma démarche est titubante, je suis néanmoins capable d'avancer sans tomber à plat ventre.

Je retourne auprès de ma poubelle bien-aimée, sans savoir quoi faire ni où aller. J'ignore quelle heure il est. Si je me fie à la position du soleil au milieu du ciel, il doit être environ midi.

Je remarque une cabine téléphonique de l'autre côté de la voie de circulation. Si je réussissais à donner un coup de fil à Nick, je suis sûr qu'il trouverait un moyen de me sortir de là. Or, je n'ai pas un sou en poche. Et bien que je n'aie jamais fait autant pitié à voir, je doute que ce soit une bonne idée de mendier deux pièces de vingt-cinq sous aux passants.

Attendre que le soleil aille se faire voir ailleurs reste ma seule option.

Alors que je gratifie Crocoreille d'une longue caresse sous le museau, de la visite inattendue s'amène dans ma direction. Trois gars d'allure plutôt malcommode. Des problèmes en perspective.

L'intérieur du conteneur vide s'avère une bonne cachette, mais je serais vite repéré en essayant de l'escalader. À défaut d'autres planques, je me glisse derrière la benne. Avec ma taille de guêpe, je peux me faufiler à peu près n'importe où.

Je prie le ciel pour que les trois ados passent leur chemin sans faire halte. Pas de veine, ils ralentissent le pas à l'approche de mon repaire.

La tête au sol, je peux contempler trois paires de pieds à une distance de moins de deux mètres. Cette proximité est loin de faire mon affaire. En observant bien, je découvre une feuille de cannabis dessinée au feutre noir sur le dessus d'une bottine. J'ai déjà vu ce graffiti quelque part...

Le Diable de l'église Saint-Roch

Le trio d'ados surexcités ne s'est pas réfugié dans un endroit secret et anonyme pour jouer aux cartes. J'entends le frottement de la molette d'un briquet. De toute évidence, ils sont venus ici pour fumer en cachette, du tabac ou d'autres sortes d'herbes.

Mes convives s'étouffent, échappent des rires nerveux, pressés de poser leurs lèvres sur l'objet défendu.

— Savez pas quoi ?... Andréane est venue me voir au dépanneur tout à l'heure pour m'inviter chez Chabot.

— T'as intérêt à apporter une capote. Je te l'ai déjà dit, elle t'a à l'œil, la rouquine.

— Tu fais ce que tu veux, mais Bachand m'a dit qu'elle embrasse comme un pied. Vu le nombre de filles avec qui il est sorti, il sait de quoi il parle.

Elle embrasse comme un pied. Cette phrase me dérange pour deux raisons. Primo, mon pied, je viens de le perdre. Secundo, je n'ai jamais eu la chance d'embrasser une fille. Je n'avais même jamais songé qu'un baiser pouvait être considéré comme une performance. Si j'étais eux, je ne me plaindrais pas trop. Moi, je serais très heureux de pouvoir échanger un baiser, même avec la fille qui embrasse le plus mal au monde.

La grossièreté de ces fumeurs clandestins commence à m'irriter.

— Si Andréane te court après, c'est juste pour rendre Bilodeau jaloux. Elle *tripe* sur lui depuis la nuit des temps.

— M'étonnerait qu'elle ait le béguin pour lui, elle m'a dit qu'elle le trouvait niaiseux.

— Faut pas croire tout ce que disent les filles.

Le troisième acolyte, qui doit agir en arbitre pour les besoins de la cause, les somme d'arrêter de se chamailler.

— Une oreille, bredouille-t-il tout à coup. Le chat a une oreille.

J'entends pouffer.

— Je parie qu'il en a même deux !

— Le chat a une oreille dans la bouche, poursuit l'autre.

Zut ! Crocoreille n'a pas pu se retenir de parader avec son trophée entre les dents.

— Hé ! regardez, il y a un pied derrière la poubelle !

Oups ! Non seulement il me reste juste un pied, mais il a fallu que je le laisse dépasser.

— Une oreille, un pied... Ça serait ben plus *cool* de trouver un menton ou un nombril, ricane le garçon à la bottine tatouée.

— Il ne doit pas être venu tout seul, ce pied. Il doit appartenir à quelqu'un.

— Sûrement un clochard qui dort en arrière des poubelles.

— C'est pas un clochard, précise le plus courageux de la bande qui s'est accroupi pour vérifier. C'est un mort.

— Meeeuuh !

Le meuglement de la vache est reproduit à la perfection. À croire qu'il y en a une dans les parages.

— Es-tu en train de dire qu'il y a un cadavre derrière le *cor à vidanges* ?

Tandis qu'ils perdent peu à peu l'envie de plaisanter, la peur s'insinue dans leur cerveau engourdi. La peur, mon arme de prédilection, avec laquelle je peux terrasser mon prochain en un clin d'œil.

— Mais qu'est-ce qu'y fout là ?

— Quelqu'un a sans doute voulu le mettre à la poubelle. Il l'aura lancé trop fort, sans s'en rendre compte, pressé de quitter les lieux du crime.

— Ça veut dire qu'ils étaient sûrement deux pour l'avoir projeté aussi loin.

— Faut pas rester ici ! Les assassins sont peut-être encore dans le coin.

— Les gars, on le connaît ! C'est cette espèce de dingue déguisé en mime qui nous est tombé dessus il y a deux jours. Sous son masque, il avait la figure complètement ravagée.

— Il fait peut-être encore semblant d'être mort ?

— Il attend qu'on s'approche pour nous arracher la carotide et nous faire pisser le sang.

— Si ça se trouve, il entend tout ce qu'on dit et il se marre en silence.

— Hé ! les gars, est-ce qu'on joue à « essayons de trouver le deuxième pied » ? Le chat pourrait nous aider !

— Je pense qu'on ferait mieux de jouer à « alertons la police au plus sacrant ».

— T'es malade ! Dans l'état où je suis, j'ai pas envie de m'expliquer à des poulets. Imagine qu'on nous amène au poste.

— Si jamais on nous coince ici avec ce cadavre à côté des poubelles, on sera accusés ou à tout le moins suspectés.

Les premières notes de *Purple Haze* de Jimi Hendrix viennent leur clouer le bec. Je suis content qu'ils la bouclent, mais plus encore d'apprendre qu'il y a un cellulaire dans le coin, car j'en ai justement besoin d'un.

— Bachand ! Tu devineras jamais sur quoi on est tombés. Je te jure, j'hallucine. Y a un mort caché derrière une poubelle.

Ouais, un mort. Un vrai mort qui va bientôt se mettre à bouger et qui va gentiment vous emprunter votre téléphone portable.

— Au centre-ville, près de la *Brûlerie des trois cafés*...

Il est grand temps que j'intervienne. Je n'ai pas envie que ce bouffon invite tous ses compagnons à venir admirer la pièce de charogne humaine qu'il a dégotée dans la ruelle.

— Oh ! les gars, il a bougé !

Le cellulaire tombe par terre tandis que son propriétaire prend ses jambes à son cou. À le voir galoper, il ferait mieux d'arrêter de fumer et de s'inscrire à un club d'athlétisme.

M'extirper de ma cachette me prend au moins trente secondes, durant lesquelles une frayeur innommable cloue les deux voyous sur place. En constatant l'état de ma figure, un deuxième larron prend la fuite. Le troisième, effaré, est incapable de décoller son regard de mon élégante personne. Après une séance de relaxation dans les poubelles et une visite express d'un camion à ordures, je parie que j'ai l'air d'une vedette de cinéma, un soir de gala.

Je ramasse le cellulaire et je grogne un merci. Je lui tends même la main pour lui témoigner ma gratitude. La perspective d'un contact avec

un véritable mort vivant a pour effet de sortir mon dernier invité de son coma. Son instinct de survie reprend le dessus et il décampe comme un lièvre dans la même direction que ses copains.

Je pense lui avoir enlevé le goût de fumer. Rien de mieux qu'un zombie sympa pour remettre une bande de délinquants dans le droit chemin !

Après avoir deviné le mode d'emploi du téléphone, je compose le numéro que je connais par cœur, une combinaison de dix chiffres que mon séjour dans une tombe cinq étoiles n'a pas réussi à me faire oublier.

Ça sonne. Bon Dieu, faites que quelqu'un décroche !

Quelqu'un décroche. Bon Dieu, faites que ce soit Nick !

C'est son père.

À défaut de pouvoir prononcer des mots, je presse les touches du cadran numérique de façon à composer une symphonie on ne peut plus rudimentaire.

— C'est pour toi, Nicolas ! crie le père de Nick, que plus rien n'étonne. Un ami qui n'a pas intérêt à devenir musicien.

Nick en a déduit qu'il ne pouvait s'agir que de moi.

— Mais t'es où ? chuchote-t-il d'une voix inquiète.

S'il sait que c'est moi qui suis à l'autre bout du sans-fil, il oublie toutefois que je ne suis pas en mesure de fournir une réponse détaillée à sa question.

— Évite à tout prix de te montrer la face.

Domage, j'avais l'intention de faire un numéro de claquettes tout à l'heure sur la place publique.

— On a parlé de toi au journal télévisé. On te surnomme le « Diable de l'église Saint-Roch ».

Ce n'est pas assez d'être mort, il faut en plus qu'on me prenne pour Satan.

— Je te raconterai tout ça plus tard. Où tu te caches ?

Nick gère la situation en pro. On dirait qu'il a fait affaire à des zombies depuis son plus jeune âge.

— Je vais nommer des lieux. Si c'est là que t'es, presse une touche. Sinon, silence radio.

Il est sans aucun doute la seule personne au monde avec qui je peux avoir une conversation téléphonique.

Nick ratisse large. Il commence par nommer la ville. J'enfonce une touche. Le quartier. Il cite ensuite quelques noms de rues auxquels je réponds par un silence révélateur. Pour accélérer la recherche, il propose de jouer à chaud ou à froid. Il se déplace virtuellement dans le quartier. Il réchauffe s'il s'approche de

l'endroit où je me trouve et refroidit s'il s'en éloigne.

Après plusieurs détours, mon interlocuteur finit par désigner l'immeuble au-dessus duquel j'ai passé la matinée. Le jeu de localisation est terminé. Nick a l'intention de se rendre sur place dans les plus brefs délais. Il me demande si je vais être facile à trouver. Affirmatif, rétorque un long bip sonore.

— J'arrive dans moins de cinq minutes, promet-il.

C'est toujours bon d'avoir un ami intelligent, surtout quand l'on décède trop tôt et qu'on s'obstine à continuer à vivre.

Je range le téléphone portable dans ma poche. On ne sait jamais, ce compagnon en plastique spécialisé dans les télécommunications pourra m'être utile de nouveau.

Après un court temps d'attente, le bidule en question se remet à jouer de la guitare électrique. C'est sûrement Nick qui a besoin de précisions supplémentaires. Du minuscule haut-parleur jaillit une voix énervée qui n'est pas celle de mon meilleur ami.

— Tu ne me fais même pas peur, me dit-on avec un manque d'assurance qui prouve le contraire. On a envoyé les flics te chercher. Tu vas croupir en prison, espèce de détraqué mental. Psychopathe ! Voleur de cellulaires !

Par réflexe, je jette le téléphone dans le conteneur. Je ne vais pas être tranquille s'il sonne à tout bout de champ, pour m'insulter en plus.

Que mon interlocuteur bluffe ou non, il vaut mieux ne pas moisir ici. *J'arrive dans moins de cinq minutes.* Combien de secondes s'est-il écoulé depuis que Nick a prononcé cette phrase porteuse d'espoir ? Trois minutes peut-être ? J'attends encore un peu. Ce serait trop bête de rater mon seul secours.

Crocoreille ne semble pas partager mes angoisses. C'est rassurant de le voir aussi insouciant. Il accepte de plein gré sa condition de vagabond. Il me cajole comme s'il essayait de me signifier que je m'en fais pour rien. Au fond, il a peut-être raison.

Une centaine de ronrons plus tard se profile dans la lumière, à contre-jour, la silhouette filiforme de Nicolas Tétreault. Je crie « victoire ! » une seconde trop tôt. Lorsque je me découvre à moitié pour lui faire signe de la main, une voiture de police surgit derrière lui et un agent demande à l'interroger. Je me dissimule de nouveau, déçu et affolé.

L'interrogatoire des flics s'éternise. On invite même Nick à s'asseoir sur la banquette arrière. Quelques minutes plus tard, une autre voiture de police fait irruption à l'embouchure de la ruelle. Aussi bien dire que je suis fait comme un rat.

Le véhicule dans lequel mon ami est tenu prisonnier quitte soudain les lieux. Connaissant Nick, il aura trouvé un prétexte quelconque pour éloigner les agents. Toutefois, si une des patrouilles est partie, l'autre roule à faible vitesse dans ma direction, comme un prédateur sur la piste de sa proie.

L'auto s'immobilise, parallèle à la poubelle, juste à côté de moi.

— Ce ne serait pas la première fois que des jeunes nous montent un bateau, affirme l'un des agents.

— Peut-être... Mais avec ce qui s'est passé à l'église hier, la prudence est de mise.

— Tu as raison, je vais aller jeter un œil à l'intérieur du conteneur à déchets. N'hésite pas à appeler des renforts si je me fais bouffer par le gros monstre !

Alors qu'il plaisante avec son coéquipier, je tente le tout pour le tout. Je me glisse sous la benne à ordures et je rampe aussi vite qu'une chenille jusque sous la bagnole, le seul endroit où je peux espérer ne pas être vu.

— Le monstre ressemble à un chat de gouttière tout ce qu'il y a de plus commun, annonce le policier. Si ç'avait été un matou mort vivant, sûr que je lui aurais passé les menottes, mais non, j'ai vérifié son identité et tout est en règle.

L'humoriste regagne son siège en éclatant de rire. Humeur joviale que ne semble pas par-

tager son collègue. De peur que les flics, en repartant, n'aperçoivent dans leur rétroviseur un zombie couché à terre, je me cramponne au ventre brûlant de l'automobile. J'ai vu des méchants user de ce stratagème dans les films hollywoodiens. S'ils le font, c'est que ça doit être possible, non ? J'insère mes bras et mon pied au travers de ces entrailles de tôle de façon à tenir en place sans effort.

Voilà un moyen de transport qui, contre toute attente, s'avère agréable, même si mon avant-bras est en train de brûler, mon dos heurte parfois le bitume et ma tête s'égratigne sur de vilains nids-de-poule. Agréable pour un zombie désensibilisé, pas pour un vivant.

De ma position, je ne vois que de l'asphalte, des roues d'automobiles et des bordures de trottoir. Il m'est impossible d'admirer le paysage, si bien que je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où je suis. Cependant, j'arrive à percevoir des bribes de discussion lorsque le véhicule est à l'arrêt. J'apprends que la police est en effet à la recherche d'un individu dangereux, vraisemblablement un jeune, qui s'amuse à semer la terreur. On craint qu'il ne soit armé et sous l'emprise d'une fureur meurtrière.

Si les autorités savaient à quel point la vie de personne n'est en jeu dans cette histoire... même pas la mienne !

Nicolas Tétreault, un jeune qui attendait sa petite amie – une certaine Mylène Létourneau –, jure avoir entrevu une « créature singulière » alors que celle-ci s'engouffrait à l'intérieur d'une bouche d'égout. Ils sont au poste pour signer une déposition.

La nouvelle me scie en deux. Sans le vouloir, j'ai conduit mes deux alliés en territoire ennemi. Peut-être les flics réussiront-ils à leur faire cracher la vérité à l'aide de leur fameux détecteur de mensonge ?

Après ce qui m'a paru une heure à circuler en ville, à subir le choc des cahots de la route, mon transporteur s'arrête et le moteur s'éteint. Des portières s'ouvrent et se referment. Je vois les pieds des deux agents s'éloigner en direction d'un escalier en béton. J'en profite pour desserrer ma prise et m'étendre sur le sol, laissant mes oreilles se reposer du vacarme assourdissant du moteur.

En jetant un œil autour de moi, je me rends compte que je suis dans un stationnement, et pas n'importe lequel : celui des bureaux de la Sûreté du Québec.

Le dernier endroit sur terre où je voudrais être !

Le défunt pilleur de tombes

Même si les forces de l'ordre ont pour mission de protéger les citoyens, va savoir pourquoi, un mort se sent beaucoup plus en sécurité dans un cimetière que chez les flics. Mais si l'on y pense bien, je cours peut-être un moins grand danger ici. La police ne songera jamais à rechercher un criminel au sein de son propre quartier général.

Au moins, je me suis rapproché de Nick et de Mylène. Il ne me reste plus qu'à entrer au poste pour aller les saluer !

Une haie de cèdres, assez épaisse pour héberger incognito un petit zombie désœuvré dans mon genre, délimite la frontière entre le poste et une résidence privée. Parfait ! Cette haie me servira de salle d'attente, les vieux magazines en moins.

Le stationnement est rempli de voitures vides. Le champ est libre. Je tente de faire mon

meilleur temps au cent mètres sprint. Je suis loin d'établir un nouveau record. Une fois camouflé derrière les branches du cèdre, je prends le temps de souffler. Mon existence est devenue le théâtre de rebondissements si incroyables que je peine à comprendre ce qui m'arrive.

Tiens, un nouveau personnage fait son entrée en scène. La mère de Nick s'extirpe de son tacot rouillé et se dirige d'un pas contrarié vers les bureaux de la Sûreté. Elle ne paraît pas inquiète ou traumatisée d'aller chercher son fils dans un endroit pareil. Avec un garçon comme Nicolas, un parent s'attend à tout.

Dix minutes plus tard, la voilà qui ressort de l'édifice, suivie de son fils et de Mylène. Aucun des trois n'a l'air affecté ni même de mauvaise humeur, c'est plutôt bon signe. Nick arbore même un sourire, la preuve qu'il n'a pas subi d'engueulade maternelle.

Là où je suis logé, je n'ai aucun moyen d'attirer l'attention de mes amis sans risquer d'attirer du même coup celle de leur chaperon. Impuissant, je les regarde monter à bord du bazou, lequel s'éloigne et disparaît de ma vue. Je pousse un juron de zombie bien senti. C'est ridicule d'être si près et de se manquer.

Puisque le conifère qui m'abrite ne se plaint pas de ma présence, je décide de rester encore un moment en sa compagnie. C'est difficile

de comprendre ce que je fais ici. Pas dans les cèdres, mais dans le monde des vivants. J'essaie d'analyser ce qui m'arrive de manière rationnelle. Je tente d'envisager mon avenir à long terme. Cet exercice m'aplatit le moral. Je vais retourner à l'école, jeune étudiant émérite et putréfié, obligeant tous les autres élèves à porter des pince-nez pour se prémunir contre mes effluves d'outre-tombe. Je vais devenir fabricant de parfum artisanal, tiens, et concocter une potion magique qui me permettra de déambuler parmi mes semblables sans agresser leur odorat. *Nouvelle fragrance « Rose Nécrose ».* *Personne ne pourra soupçonner que vous avez trépassé depuis des années !*

Ou bien je serai contraint de m'exiler dans des contrées sauvages et inhabitées. Si je fais un effort, je peux m'imaginer vivre dans le Grand Nord québécois, dans ces vastes étendues enneigées, ces terres battues par les vents arctiques. Je suis à l'épreuve du froid, je pourrais y aller en short et en t-shirt, si je voulais. Ça ralentirait même mon pourrissement. Et si la solitude pesait trop lourd sur mes épaules déchiquetées, je pourrais envoyer des cartes postales à Nicolas et à Mylène, leur écrire des histoires du bout du monde.

Je délire. Frankenstein a tenté l'exil dans le pays du froid et de la désolation, si mon souvenir du roman de Mary Shelley est bon, et

l'expérience ne lui a pas réussi.

Si les zombies existent bel et bien, et ma présence hors terre me porte à croire que c'est le cas, alors je devrai lutter pour défendre mes droits, à commencer par le plus élémentaire, celui de vivre. Les morts vivants pourront même intenter des procès à ceux qui les ont faits prisonniers entre quatre planches !

L'avantage qu'il y a à être ici, à la lisière du poste de police, c'est qu'il n'est pas situé bien loin du cimetière Delafoy, là où je voulais aller en début de journée.

À travers une fenêtre de la demeure d'à côté, je remarque un couple occupé à nettoyer la vaisselle du souper. Je décide d'attendre l'arrivée de la pénombre pour regagner ma bourgade funéraire. Mais une meilleure idée se présente. Sur le coup, ça m'apparaît le meilleur plan qui soit. À la réflexion, rien n'est moins sûr. Mais je n'ai pas le temps de réfléchir, je dois agir sur-le-champ. De l'autre côté de la haie, un monsieur est sorti sur le palier, avec un trousseau de clés à la main. Son épouse accourt vers lui pour l'embrasser à pleine bouche. Voilà mon chauffeur de taxi, je me dis. Le transport sous véhicule motorisé est une façon plus discrète, plus appropriée aux zombies, de faire du pouce.

Je m'accroupis pour rejoindre la jeep garée dans la cour. La course est une épreuve d'équi-

libre depuis que ma jambe a rétréci d'un pied. Au moment où le type met un terme au baiser conjugal, je trébuche, tête première, et passe à un cheveu de m'affaler contre la carrosserie. Puisque je suis déjà à terre, j'en profite pour me faufiler sous la camionnette.

Le chauffeur n'a rien entendu.

Le dessous du véhicule utilitaire sport présente une configuration de pièces mécaniques assez différente de la voiture de police. Alors que je plonge un bras à travers un dédale de tuyauterie, j'entends le clac vigoureux de la portière, puis le tintamarre du moteur. Mon pied cherche à toute vitesse un endroit où se loger. Trop tard, la jeep démarre. Comme je suis accroché à elle par un seul bras, je n'ai d'autre option que de me laisser traîner sur la gravelle de l'entrée puis sur l'asphalte de la rue. C'est assez jouissif d'exécuter une telle cascade et d'avoir l'impression de glisser sur de la belle neige glacée. Je pensais à mon avenir tout à l'heure. Je pourrais faire fortune comme cascadeur à Hollywood !

L'ennui, c'est le bruit de frottement de mon corps sur la chaussée. Si le conducteur arrête d'écouter sa musique à plein volume, il finira bien par entendre la symphonie en dos éraflé que je joue contre mon gré. Je tiens bon. Mon épaule aussi. J'ai peur que cette aventure ne me coûte un bras !

La camionnette étant plus haute sur roues et moi couché sur le sol, j'arrive à voir les façades des maisons et des commerces. Tiens, voilà mon ancienne école. Un an plus tôt, j'étais réduit en bouillie par un véhicule. Aujourd'hui, je les utilise pour me conduire à bon port. C'est bien la preuve qu'on ne sait pas ce que nous réserve la vie... ou la mort.

La jeep fait un arrêt au coin où je dois descendre. Par miracle, je réussis à déprendre mon bras juste à temps. Mon taxi repart, me laissant au milieu de la voie. Je dois avoir le dos en compote. Pas grave, j'irai voir un chiropraticien quand j'en aurai le temps. Je roule comme un ballon en direction du trottoir, me relève d'un bond et cours me cacher dans ce parc où séjournent pas moins de deux cents cadavres.

Je pénètre dans l'enceinte du cimetière Delafoy par le même segment de clôture que j'ai utilisé pour m'échapper. Même avec des membres en moins, je grimpe plus vite, mon défunt corps ayant acquis de l'agilité ces derniers jours. Je suis fou de retourner sur le lieu du crime. Enfin, si profaner une sépulture est un crime, je ne suis pas sûr par contre que sortir de sa tombe en soit un. Les morts doivent avoir le droit de se visiter entre eux, si le cœur leur en dit, non ?

Les travaux en chantier sont en arrêt. Je remarque quelques pancartes protestant contre cette déportation des défunts. *La mort est un*

sommeil qui devrait être éternel, puis-je lire sur l'une d'entre elles. De quel droit pouvez-vous réveiller les morts ? Encore faut-il qu'ils soient endormis pour les réveiller. Je parle en mon nom, bien sûr. Pour les autres, je ne sais pas... et c'est ce que je compte découvrir bientôt.

Un gardien est occupé à lire un magazine dans une cabine de surveillance à l'entrée du cimetière. Ce n'est pas le même que j'ai eu la surprise de rencontrer à ma sortie de tombeau. Il est plus jeune, sans doute plus insouciant. Des écouteurs sur les oreilles, il dandine la tête au rythme d'une musique qu'il est le seul à écouter. À vue de nez, je dirais qu'il ne représente pas un grand danger. Ce type est là pour récolter un peu d'argent, pas pour faire la chasse aux zombies.

Tout en restant sur mes gardes, je parcours les pierres tombales qui n'ont pas encore été délogées dans l'espoir de trouver celle d'Élisabeth Bonneville. Coup de chance, je la repère en moins de deux minutes. De plus, son tombeau est prêt à être exhumé. De grands coups de pelle mécanique ont creusé un trou immense, renversant et cassant du même coup la stèle à quelques endroits. Devant un traitement aussi délicat, je peux comprendre la colère des citoyens.

Sans plus attendre, je m'engouffre dans le trou. Le cercueil en chêne est encore en bon

état. La preuve, le couvercle tient bon sous le poids de mon corps qui, lui, dégringole dessus. Une chance qu'il est encore solide, car je n'aurais pas aimé faire connaissance avec Élizabeth de façon aussi rustre.

En déclenchant la barrure du cercueil, je me rends compte que je suis nerveux. J'ai beau être moi-même un macchabée, je n'en ai jamais vu un vrai de ma vie. Et l'idée d'en avoir un tout à coup sous les yeux me pétrifie. Un zombie qui a peur de voir la mort en face, faut le faire !

Avant de m'immiscer dans la vie de ce jeune cadavre, je frappe trois coups sur le capot. La courtoisie m'a appris à frapper avant d'entrer chez les gens. Après un moment d'attente fébrile, personne ne m'ouvre et aucune voix ne me donne la permission d'entrer.

Avec une extrême délicatesse, j'entrouvre le couvercle, lequel émet un grincement strident, de quoi réveiller les morts... enterrés en Chine ! J'avale ma salive, en dépit de la sécheresse qui sévit depuis des lunes dans ma gorge. Mes mains me semblent moites. Lorsque apparaît le doux visage d'Élizabeth Bonnevillle, blottie sur son lit de mort, mes nerfs se calment, une paix intérieure m'envahit. En la voyant, je sais d'instinct qu'elle n'habite pas ce corps exhumé. Je n'ai pas l'impression d'avoir un être humain devant moi, mais une

simple enveloppe corporelle. La vraie Élisabeth est ailleurs, dans un endroit inconnu auquel je n'ai pas accès.

La sœur d'Étienne est moins amochée que ce que j'étais en droit de m'attendre. Aucun dix-huit roues ne lui est passé sur le corps, aucun policier ne lui a tiré dessus, aucun camion à ordures ne l'a mordue. Son visage blanc et serein est encore joli. La mort n'a pas osé y toucher, comme si elle n'avait pu se résoudre à altérer une telle beauté. Elle devait être sublime dans le passé.

En désespoir de cause, je chuchote quelques mots doux pour l'extirper de force de son sommeil intemporel. Je la secoue sans la brusquer. Pour dire vrai, je me sens un peu ridicule.

Il est évident que le cimetière Delafoy n'est pas un repaire souterrain de zombies qui rêvent de liberté. Je dois me résoudre à admettre avec un certain pincement au cœur que je suis sans doute le seul de ma race. Seul et désemparé. Hélas, on ne trouve pas de psys pour les défunts. Les morts en thérapie se font rares.

Le grotesque de la situation me saute tout à coup aux yeux. Je me surprends à rire, pour la première fois depuis que je me suis évadé de ma résidence posthume. Un mort animé qui se permet d'ouvrir un cercueil dans l'espoir de libérer le cadavre qui y gît, quelle blague ! Ha !

ha ! comme je suis naïf ! Si quelqu'un me voyait...

Je ne crois pas si bien dire : quelqu'un me voit. Pas juste quelqu'un, mais deux « quelqu'un », que je connais en plus. Pas de façon intime, on n'a pas encore été officiellement présentés, mais j'ai eu affaire quelques fois à eux, assez pour que leur visage austère reste gravé dans ma mémoire.

Les deux policiers de l'église Saint-Roch.

La rencontre ne se déroule pas avec la plus grande cordialité, je dois l'admettre. Je n'ai pas l'occasion de les saluer que le plus moustachu des deux m'assène un coup de matraque derrière la tête.

Je m'écroule sous la violence de cette attaque. J'entends même se fracasser mes os crâniens. Une chance que je suis mort, sinon ce coup de gong magistral à l'endroit de mon cerveau m'aurait refilé un méchant mal de bloc.

— On l'a eu, le croque-mitaine.

— Bien joué, Gosselin !

Autopsie d'un zombie

Je risquerais volontiers une tentative de fuite, mais coincé au fond de la fosse, je n'ai pas la moindre chance d'échapper aux policiers. — T'es à ta place, face de macaque. Six pieds sous terre, c'est là que tu devrais croupir.

Il me semble que si un vrai mort vivant se tenait devant moi, il ne me viendrait pas à l'idée de l'insulter.

— J'ai juré que j'aurais ta peau, petit salaud, grogne le moustachu.

Rectification : on ne peut pas vouloir la peau d'un zombie. Premièrement, parce qu'il est mort. Deuxièmement, parce qu'il ne lui en reste que très peu, des bouts épars, et pas de la meilleure qualité. En tout cas, pas de quoi se confectionner un manteau.

— Et qu'est-ce qu'on fait maintenant ? s'informe son apprenti. Qu'est-ce qu'on est supposé faire avec un cadavre vivant ?

— On l'embarque. Il m'a assez ridiculisé comme ça. Je n'ai pas l'intention de le laisser nous rire au nez encore longtemps.

— Vaudrait peut-être mieux rester ici et appeler des renforts ?

— Pour quoi faire ? On est bien assez de deux pour coffrer ce cadavre qui ne doit même pas peser trente kilos tout habillé.

— Je veux dire, ce n'est peut-être pas une bonne idée de l'emmener au poste.

— Et pourquoi pas ! Les gars vont arrêter de me prendre pour un cinglé. Depuis l'affaire de l'église, je passe pour un abruti halluciné qui voit des monstres partout. Eh bien, ça va être leur tour d'en avoir un devant les yeux. Rira bien qui rira le dernier !

— Et comment comptes-tu t'y prendre pour le sortir de là ?

Ils parlent de moi comme si je n'étais pas là, comme si j'étais un objet encombrant dont ils ne savent que faire.

— Pour l'embarquer, il faudrait le toucher, et je n'y toucherais pas même si ma vie en dépendait.

— De quoi t'as peur ? Ce n'est qu'un gosse.

— Un gosse qui est sorti de sa tombe, je te fais remarquer !

— Des gants, ça sert à garder les mains au chaud, mais aussi à ne pas se salir.

Après avoir enfilé une paire de gants en caoutchouc, les deux officiers se jettent sur moi, un avec une matraque et l'autre avec une bâche dégotée sur le chantier. Ils agissent si vite que je ne vois rien venir. En deux temps trois mouvements, je me retrouve les mains dans le dos, menotté, et enroulé dans la toile imperméabilisée. On me balance ensuite sur la banquette arrière, comme si j'étais une poche de patates.

Le principal atout du zombie, c'est la peur. Par contre, emmailloté comme un saucisson avec des menottes aux poignets, je suis aussi menaçant qu'un épouvantail.

Misère ! Je suis devenu un trophée de chasse. Je vois d'ici la suite. On va me lorgner d'un œil incrédule, fasciné, dégoûté. On va me traiter comme un rat de laboratoire. Je vais sans doute devenir une célébrité dans le monde merveilleux de la nécrologie !

— Te rends-tu compte ? On vient de capturer une de ces saletés de mort vivant, dit le jeune policier avec un malaise évident.

Dans une piètre imitation de Houdini, j'essaie de m'évader de ce cercueil portatif. N'y arrivant pas, je beugle quelques incantations sataniques de mon cru, histoire de leur faire croire que ce sont eux qui courent un danger.

— C'est ça, mon beau, tu peux pousser la chansonnette tant que tu veux !

— Ces bestioles-là possèdent peut-être des pouvoirs inconnus ? Imagine qu'il veuille se venger et qu'il s'en prenne à nos familles.

— Ta gueule, Martineau ! C'est derrière les verrous qu'il a sa place, ce zombie. Il sera jugé, condamné, puis il ira au trou purger sa peine.

Le chauffeur n'hésite pas à dépasser la limite de vitesse. Sans doute est-il pressé de me déposer aux pieds de ses détracteurs.

— Je me sentirais plus en sécurité si on le mettait dans un four crématoire. Il ne fera plus de mal à personne s'il est réduit en poussière. C'est inoffensif un tas de poussière de zombie, non ?

— Ce sont les instances juridiques qui s'occuperont de son sort. Si ce n'était que de moi, il écoperait d'une condamnation à mort.

— Mais t'as vu dans quel état il est ! Ce n'est pas la mort qui va l'empêcher de commettre ses crimes.

Cette conversation de nigauds me donne un avant-goût assez effrayant, je dois dire, du cirque qui m'attend.

Pareil à un boomerang, je suis de retour au poste. Alors qu'on me dépose sans ménagement sur le plancher du hall d'entrée, j'entends le brouhaha qui règne dans les bureaux de la Sûreté du Québec. Moi qui ai toujours rêvé de visiter un tel établissement, jamais je n'aurais cru que je le ferais après mon décès ni dans

mes fantasmes les plus morbides ni dans mes cauchemars les plus délirants.

Le policier moustachu réclame l'attention de ses pairs dès son arrivée. Il ne veut pas rater son effet.

— Vous allez être fiers de moi. Je suis allé à la chasse aux zombies et voilà la prise que je vous ai ramenée. Dans ce sac, il y a une créature qui m'a fait passer pour un imbécile. Je vous préviens, c'est pas joli joli. Âmes sensibles s'abstenir !

D'un geste théâtral, le valeureux chasseur de zombies déroule mon linceul afin de procéder au grand dévoilement. En ce qui me concerne, mon rôle est on ne peut plus facile à jouer : je fais le mort.

Un homme, que je présume son supérieur, assiste à ce spectacle pour nécrophiles avertis avec un manque d'enthousiasme flagrant.

— T'as perdu la tête, Gosselin ! s'exclame-t-il avec une voix de ténor. Qu'est-ce qui te prend d'exposer un macchabée sur le plancher ?

— Le Diable de l'église Saint-Roch, c'est lui.

— T'avise pas de te foutre de ma gueule, Gosselin.

— Je l'ai chopé au cimetière Delafoy.

— Sapristi, Gosselin, est-ce que t'aurais besoin qu'on t'apprenne ton métier ? Les corps, tu les laisses sur le lieu du crime, tu ne les ramènes pas au poste.

— Je sais, mais...

— Alors, il ne fallait pas y toucher !

— Je n'avais pas le choix, sinon notre homme... enfin, la « chose » serait partie. Elle ne serait pas restée à vous attendre.

— Gosselin, les cadavres se déplacent seulement si on les aide.

— Sauf votre respect, vous faites erreur. Ce cadavre-ci se déplace par ses propres moyens. D'ailleurs, il s'agit moins d'un cadavre que d'un zombie.

Le chef de police lève les yeux au plafond, implorant les cieux pour que son agent retrouve ses esprits au plus vite.

Bien que je sois dans de beaux draps, je m'amuse bien. C'est plutôt réjouissant d'assister en direct à la scène du flic braconnier qui se fait enguirlander.

— Il fait semblant d'être mort, je vous jure ! Il le fait exprès. Dis-leur que tu fais exprès, espèce d'hypocrite !

Si certains déplorent les agissements de leur confrère, la majorité des employés y trouvent un bon divertissement, mais le chef de police ne fait pas partie de ceux-là. Il ne tient pas à rire des propos diffamatoires tenus à l'endroit d'un défunt.

— De toute évidence, Raynald Gosselin, tu es épuisé et tu as besoin de vacances. Tu pourrais même consulter un psy, cela ne te ferait

pas de tort. Je te donne congé, Gosselin. À partir de maintenant.

— Je vous préviens, ce garçon est peut-être mort, mais ça ne l'empêchera pas de vous réserver une ou deux surprises, c'est moi qui vous le dis !

— Ne dis plus rien et va prendre l'air, Gosselin. C'est un ordre.

Le ton est aussi tranchant que la lame d'un rasoir. L'ami Gosselin a intérêt à obtempérer sur-le-champ.

Je suis plutôt fier de ma prestation, même si le mérite en revient surtout à la Grande Faucheuse, cette maquilleuse hors pair qui a fait un boulot extraordinaire avec moi.



Personne ne veut de moi aux bureaux de la SQ. L'on m'enferme dans un grand sac et me dépose à la morgue. J'ai l'impression de voyager dans le temps et de revenir à la case départ. Ce n'est pas tous les défunts qui peuvent se vanter d'avoir séjourné à la morgue à deux reprises, à un an d'intervalle par-dessus le marché. Nicolas s'arracherait les cheveux s'il savait dans quel tiroir l'on vient de me ranger.

Sur le coup de minuit, on me sort de mon armoire. Je suis aussitôt inondé d'une lumière

crue et aveuglante. Au milieu de cet éclat lumineux apparaît peu à peu la mine patibulaire du médecin légiste. Il a un air de famille avec ses patients, je trouve. Ce type sans âge n'est pas content d'avoir été tiré du lit et c'est à moi qu'il compte faire payer cette interruption malvenue de son sommeil. Autrement dit, je serais assez étonné de passer la nuit à jouer aux cartes.

Il m'allonge sur une table d'opération à roulettes, son espace de travail, là où ses sujets sont éviscérés sous ses mains expertes.

— À vue de nez, je dirais que t'es mort il y a un an, un an et demi. Si je devais parier, je miserais sur un accident de mobylette ou de quatre roues. Ai-je raison ? Tu ne peux pas me mentir. Je vais te faire parler de force s'il le faut. J'ai ici des instruments de torture qui sauront te délier la langue.

Je ne peux pas dire que je suis un fan de son humour.

Il a pour mission de connaître la cause et la date de mon décès. Rien sur moi ne permet de m'identifier. Il se réfugie un moment dans une pièce exigüe qui lui sert de bureau, laquelle jouit, grâce à une fenêtre encastrée, d'une vue imprenable sur le paysage de la morgue.

Sans faire de bruit, je me tourne à plat ventre afin de descendre de mon lit. Lorsque mon pied touche le sol, je m'accroupis, caché der-

rière la table mobile. Cette salle est dotée d'un éclairage artificiel puissant qui confère au lieu un aspect irréel, voire angoissant, comme dans les films d'horreur.

L'ennui, c'est que le bureau est situé juste à côté de la porte. Impossible de sortir sans me faire remarquer. À moins de me poster sous la vitre et d'attendre que mon bourreau retourne à sa table d'opération pour filer à l'anglaise. À peine ai-je effectué trois pas que le charcutier, soucieux et mal réveillé, s'apprête à venir me rejoindre. Je me planque derrière le premier meuble à ma portée, une étagère à roulettes remplie d'outils des plus inquiétants. Il y a assez de lames dans ce bazar pour faire des confettis avec un troupeau de bœufs musqués. C'est pas un endroit pour moi ici, je n'ai pas envie de finir en zombie haché.

Lorsque le médecin légiste constate que le sujet n'est plus sur la table d'autopsie, il arrête son pas, fronce les sourcils, bâille un grand coup et, dans le doute, ouvre de nouveau mon tiroir. J'en profite pour cheminer à pas de souris vers la sortie. Le silence est tel que le moindre de mes mouvements produit un vacarme. Et si mon tortionnaire attitré est encore à moitié endormi, il n'est pas sourd.

— Hé ! toi, crie-t-il en m'apercevant.

Les dés sont jetés. Les jeux sont faits. Rien ne va plus !

Je me précipite vers la seule issue. Un tintement métallique de fort mauvais augure m'incite à me retourner. Le boucher a saisi un scalpel.

De toute évidence, il refuse de me laisser partir en un morceau. Je peux le comprendre. Il ne va quand même pas commencer à égarrer ses cadavres, pas après tant d'années d'expérience. Des milliers de cadavres qui lui sont tombés sous la main, je suis sans doute le premier qui tente de lui filer entre les doigts.

L'affrontement est inévitable.

Je n'ai pour seule arme que mon immortalité. Si ça permet de prendre des coups, en revanche, ça n'aide pas à en donner. Toutefois, je possède un atout inestimable dans mon jeu. Je suis déjà mort et lui non. De nous deux, c'est lui qui a le plus de chance de perdre la vie. Cela dit, je n'ai pas pour projet de tuer qui que ce soit. J'ai assez de mon propre cadavre à gérer.

Au fond de ses yeux, je discerne une lueur de panique, mais surtout une volonté de me tailler en pièces. La scène ressemble à un duel de western comme mon père les adore. À la place de deux légendes du Far West, voici le macchabée adolescent Billy the zombie face à Doc Garret, spécialiste en charcuterie humaine. Lequel dégainera le premier ?

Je montre les sept dents qui me restent et je pousse un hurlement à réveiller les morts

couchés dans les tiroirs à côté. Comme si j'appelais des renforts. Un frisson de terreur parcourt l'échine de l'ennemi. Cette fois-ci, il ne s'attaque pas à un mort comme les autres, c'est important qu'il en soit bien conscient.

— Tu me fais pas peur. J'en ai tranché des plus gros que toi au cours de ma carrière ! grogne-t-il en bégayant juste assez pour me confirmer qu'il a la trouille.

Le voilà qui s'élance, le scalpel en l'air, prêt à me fendre en deux. Je saisis un lit sur roulettes inoccupé et je le fais glisser entre l'assaillant et moi, installant une distance sécuritaire entre mon corps et la pointe de son arme. Je le désigne du doigt en psalmodiant une quelconque formule maléfique. Il arrête son mouvement, soudain craintif, s'attendant peut-être à ce que le plafond lui tombe sur la tête ou que les morts qui l'entourent se jettent sur lui. Les zombies sont tous cannibales, il suffit d'avoir vu un seul film de morts vivants pour le savoir.

En dépit de son effroi, mon rival est tenace et entend bien mener sa tâche à terme. Il se rue sur moi sans considérer l'obstacle qui se dresse entre nous. Je l'esquive de justesse. Son corps bascule sur la plateforme du chariot que je pousse de toutes mes maigres forces.

Le « désosseur » se remet sur pied, plus féroce que jamais. Il voit bien que je ne suis pas doté d'une force surhumaine ni de pou-

voirs paranormaux. Je suis un mort vivant tout ce qu'il y a de plus inoffensif, plus actif qu'un mort, mais beaucoup plus facile à attraper qu'un vivant.

Cependant, je n'ai pas dit mon dernier mot. Je repars à l'assaut. Alors qu'il brandit son arme dans ma direction, je réussis à attraper son poignet juste à temps. Mon contact le répugne, assez pour le faire vaciller. Je grogne un coup pour l'effaroucher. Mais de son autre main, il m'agrippe à la gorge et m'envoie valser au sol. Je pèse moins lourd qu'un sac de plumes et mon opposant bénéficie d'un gabarit tout à fait respectable. J'atterris non loin d'une étagère remplie d'outils de dissection. J'ai le choix des armes. J'empoigne un bistouri et le dirige vers mon agresseur dans l'espoir de lui faire comprendre qu'il a tout à perdre à se frotter à un zombie, armé de surcroît !

À mesure que je m'approche, il recule, le visage crispé. Puis, tout à coup, avec une vivacité fulgurante, il frappe mon bras. Mon couteau revole à l'autre bout de la pièce. Ensuite, avec sa main armée, il tente de me transpercer la poitrine. J'esquive le coup à moitié. Sa lame me tranche le pouce.

Des doigts, il ne m'en reste plus beaucoup. Et je commence à en avoir marre de les voir disparaître un à un. Bien qu'indolore, cette amputation me met en rogne. Je lui saute au

cou et, pareil à un vampire, je le mords à belles dents en vociférant d'effroyables « miam-miam ». Mon attaque surprise le fait tomber à la renverse. Il ne se rend même pas compte que je lui chipe son arme. L'ennemi est à ma merci. Je lui fais admirer ma main sans pouce et les deux doigts manquants de mon autre main. S'il sait compter, il comprendra mon irritation.

Je l'oblige ensuite à se relever. Ma lame qui s'enfonce dans ses omoplates le convainc de ne pas faire de mouvements intempestifs. Bon joueur, je lui laisse le choix du tiroir dans lequel il sera séquestré. De cette façon, il saura quel effet ça fait de loger à l'enseigne de ce prestigieux hôtel mortuaire.

— Tu ne t'en tireras pas comme ça, grognet-il les dents serrées, alors qu'il s'installe dans sa suite de luxe.

Je ferme le tiroir et son clapet par la même occasion. Tremblant d'émotion, je dépose par terre l'instrument de la mort qui n'a pas sa place dans ma main à quatre doigts.

Le Bonhomme Sept Heures

Mon décès ne m'a pas habitué à tant d'action.

Au moment de quitter cette morgue un peu trop périlleuse à mon goût, j'entends la sonnerie du téléphone. Je décroche pour raccrocher aussitôt, puis j'embraye en quatrième vitesse vers la sortie.

Je ne prends aucun risque. Au lieu de filer par la rue, je m'engage dans un sous-bois à la lisière du stationnement. Mon excursion me conduit à une rivière dans laquelle je me jette. Je ne vois pas pourquoi les zombies ne sauraient pas nager.

Ici, sur les flots, je me sens en sûreté. Pas de policier ni de maniaque au scalpel en vue. Je traverse un secteur de la ville que je n'avais jamais vu sous cet angle. Les maisons, au bord de l'eau, roupillent. C'est reposant. Je me laisse porter par le courant paisible de la rivière sans

savoir comment cette histoire va se terminer. Je suis sûr d'une chose cependant : je n'ai pas envie de me retrouver devant les caméras de la télévision, comme le phénomène de foire le plus sordide depuis des siècles. J'entends d'ici la journaliste exposer mon cas : « On connaît enfin l'identité du cadavre fugitif. Nous avons eu la chance de l'interroger et voici ce qu'il a à dire pour sa défense... »

Au cours de ma dérive, je me trouve à passer sous un pont ferroviaire, celui-là même où Nick et moi allions nous baigner l'été. Sauter du haut de cet échafaudage en métal m'a procuré jadis des doses massives de sensations fortes. Ma joie de revoir cet endroit balnéaire clandestin n'est pas que nostalgique. Je suis en terrain connu. Je sais qu'un sentier traverse le boisé et mène à deux coins de rues de la résidence maternelle de Nick.

Cette nouvelle donnée m'aide à reprendre du poil de la bête. Je nage sans problème jusqu'au rivage. Je m'ébroue ensuite comme le font les chiens après une baignade. Dans ce bout de forêt urbaine, à cette heure avancée de la nuit, je suis à peu près certain de ne croiser personne.

Je ramasse une longue branche qui me sert de canne. Même si je suis décédé à quatorze ans, j'ai l'air d'un éclopé qui en a quatre-vingt-quinze. Les compteurs ont beau s'arrêter à

l'heure du trépas, la mort donne un sacré coup de vieux !

Je suis presque sec lorsque je sors du bois. Avec un certain soulagement, je constate que les rues sont désertes. Deux pâtés de maisons me séparent de la pièce de rangement que Nick a aménagée à mon intention. Que peut-il m'arriver sur une aussi courte distance ?

Avant de m'engager dans la rue, je regarde plusieurs fois des deux côtés. Mon accident m'a appris à faire gaffe. La traversée s'effectue sans problème ; c'est une fois rendu de l'autre côté de la rue que les ennuis commencent. Des ennuis qui prennent la forme d'un ivrogne titubant. Un homme saoul à la fin de la cinquantaine, démangé par l'envie de faire du tapage.

— Hé ! toi, t'es ben trop jeune pour vivre la nuit ! T'es trop innocent pour goûter au côté obscur de la vie.

Je le connais, ce vagabond. Ce chandail trop large des Bruins de Boston est bien connu par ici. C'est Pin-Pon, la mascotte du quartier, poète minable et déchu, qui a perdu une partie de ses esprits dans le fond d'une bouteille de whisky. On le surnomme ainsi parce qu'il erre dans le voisinage en reproduisant le bruit des sirènes de police ou d'ambulance, qu'il imite par ailleurs très bien.

Ce type n'est pas dangereux, loin de là, et il est si avancé dans son ébriété qu'il ne remarquera même pas mon état.

Il me hèle de nouveau. Il est encore plus éméché et amoché que d'habitude. Avec ses yeux cernés de cent nuits d'insomnie et son teint cadavérique, je comprends pourquoi Nicolas voulait lui offrir un rôle secondaire dans l'un de ses courts métrages. Plus jeune, ma mère m'avait déjà fait accroire que c'était lui le Bonhomme Sept Heures, si bien que j'ai toujours gardé une certaine méfiance à son égard.

À une dizaine de mètres de distance, Pin-Pon se met à crier comme un damné. Même s'il doit voir double, les effets dévastateurs de l'alcool n'ont pas altéré son sens de l'observation.

— Je savais que le jour viendrait où les morts referaient surface. Ils viennent régler de vieux comptes datant d'un autre millénaire. Une guerre sans merci est sur le point de décimer cette maudite race humaine !

Le voilà qui se prend pour un prophète de la fin du monde. Je sais qu'il est inoffensif, mais à hurler à tue-tête comme il le fait, il va ameuter tout le quartier.

— L'heure de la résurrection a sonné ! Réveillez-vous avant que les créatures des ténèbres ne vous entraînent avec eux dans leur tombe ! Les zombies contre-attaquent !

Je suis en train de penser que ma bonne étoile m'a bel et bien abandonné lorsque le singe hurleur se met à s'avancer vers moi en me désignant d'un index accusateur.

— Si vous n'avez pas le courage de combattre vos démons, tas de fainéants, sachez que je suis là. Je suis votre héros et je vais enrayer cette sale engeance nécrotique de la surface de la Terre.

Monsieur Pin-Pon perd la boule, enfin ce qui lui en reste. Il déshabille sa bonne amie, la bouteille de *fort* de son enveloppe en papier brun et la lance dans ma direction. Le projectile tournoyant décrit un arc dans les airs, éparpillant son contenu aux quatre vents. J'en reçois quelques gouttes puis une belle giclée sur la jambe. Pin-Pon se précipite sur moi en poussant un cri de guerre, comme s'il attendait cette bataille épique depuis des années.

Il a beau être psychotique, il n'est guère épouvanté à côté du vilain dissectionneur que je viens de combattre. Ma garde est relâchée. Je réagis trop tard. Quand je prends enfin mes jambes à mon cou, l'ivrogne est déjà sur mes talons. Et j'ai honte de l'admettre, mais il court plus vite que moi, même s'il a les deux yeux dans le même trou et les deux pieds dans la même bottine.

Je piétine le terrain des Migneault lorsque le primate maboule me jette sur le gazon. Avec

une vitesse d'exécution sidérante, il sort un briquet de sa poche puis en fait jaillir une flamme plus haute que son pouce.

— T'as rendez-vous avec Satan, zombie pourri ! maugrée-t-il entre ses dents, pas tellement plus nombreuses ni plus jolies que les miennes.

Assis à califourchon sur mon ventre, il fait apparaître une autre bouteille de je ne sais quelle poche de son pantalon miteux et m'éclabousse le visage de son alcool préféré. Le Bonhomme Sept Heures est plus costaud qu'il n'en a l'air, je n'arrive pas à me dégager.

Ce vieux cinglé veut m'incinérer sur la place publique !

Je hurle. Il rigole.

— Je connais l'enfer pour l'avoir visité. Je reviens de là-bas et laisse-moi te dire que j'en ai combattu de plus coriaces que toi.

Le pyromane saoul me fixe dans les yeux avec une haine féroce. Au moment de me réduire en un petit tas de cendres, un bâton sorti de l'ombre vient heurter la main qui tient le briquet. Celui-ci s'en va rebondir quelque part sur la chaussée et se perd dans la nuit.

En relevant un peu la tête, je remarque que le bâton se trouve à être la branche qui m'a servi de compagnon de randonnée. Et cette branche salvatrice se trouve entre les mains de l'ex-punkette Mylène Létourneau, qui arrive

à point nommé. Une seconde plus tard et j'étais transformé en brasier.

Je fais signe à mon amie de laisser tomber son arme alors qu'elle s'apprête à frapper le bonhomme Pin-Pon à la tête. Elle se contente de pousser l'ivrogne avec le pied pour me libérer de son poids.

— Qui a le cran de s'interposer dans ce combat du Bien contre le Mal ? rugit tout à coup celui-ci en se remettant sur pied. Quel ange maléfique est venu au secours de ce démon sépulcral ?

Avec une technique et une rapidité qui me laissent penser que Mylène pratique peut-être les arts martiaux, elle lui retrousse son chandail de hockey à la manière d'un bagarreux, bloquant ainsi ses bras et toute possibilité de contre-attaque. Après quoi, elle le pousse pour lui faire perdre l'équilibre qu'il a déjà précaire. Ensuite, elle dénoue un des foulards de ses poignets et s'en sert comme bâillon en le lui enfonçant dans la bouche. Elle l'a réduit au silence en moins de deux.

Sa démonstration me laisse sans voix.

Mon sauveur prend la fuite, sans oublier de m'agripper le bras. Il était temps, car une lumière vient de s'allumer dans le salon des Migneault. Ce face-à-face tonitruant avec le prophète de l'apocalypse aura tiré du lit un dormeur au sommeil plus léger.

Sans me fournir la moindre explication, Mylène me reconduit chez Nick. Elle emprunte la porte donnant directement au sous-sol. Dans la noirceur ambiante, elle m'amène dans ma loge privée, referme la porte derrière elle et cherche à tâtons la chaînette métallique reliée à l'ampoule qui pendouille au plafond.

Pour ma part, ces ténèbres me conviennent tout à fait. Je redoute le moment où ma complice et moi pourrions nous regarder dans le blanc des yeux. J'appréhende sa réaction lorsqu'elle redécouvrira mon charmant visage. Pourtant, je ne devrais pas m'en faire, elle sait à quoi je ressemble. Dans cette lutte qui m'oppose au reste de l'humanité, Mylène est de mon côté.

Clic ! La lumière se jette sur moi pour faire jaillir toute ma laideur. Ma compagne prend le temps de m'examiner, plutôt indifférente à mon apparence rebutante. Elle ne me regarde pas comme le zombie que je suis devenu, mais comme un ami qui a besoin d'aide.

Cela fait un peu étrange de me retrouver seul avec elle depuis que je sais qu'elle a eu un béguin pour moi. Cependant, si ses sentiments ont survécu à mon décès, j'imagine qu'ils ont fondu comme neige au soleil à l'instant même où elle m'a revu.

Elle pose son doigt sur ses lèvres pour s'assurer que je ne fais aucune malheureuse ten-

tative de verbalisation. Et, avec une voix douce qui ne fait qu'effleurer le silence, elle me fait un topo sur la situation qui est loin de s'améliorer.

— Les nouvelles télévisées parlent d'un tueur déguisé en mort vivant qui sème la panique dans la ville.

Quelle sordide ironie ! Je ne suis pas celui qui enlève la vie, je suis celui qui l'a perdue.

Ensuite, elle sort un téléphone portable de sa poche – celui de Katrine, sa sœur aînée – et tente de joindre Nick, sans tenir compte de l'heure tardive. Nick attendait sans doute à côté du téléphone puisqu'il répond dans la seconde. Chacun avait promis à l'autre de l'appeler si, par chance, ils avaient des nouvelles de moi.

Mylène n'a pas l'occasion de dire grand-chose : notre vaillant compagnon enfourche son vélo et s'en vient.

Nick est un aventurier dans l'âme. Il lui est souvent arrivé de partir au milieu de la nuit sans que l'un ou l'autre de ses parents ne s'en rende compte. Sa tactique consiste à laisser quelques oreillers sous les couvertures de son lit de façon à créer l'illusion d'un corps endormi. Aux dernières nouvelles, son stratagème fonctionne encore.

En attendant l'arrivée de mon meilleur ami, Mylène se félicite de ne pas avoir suivi le plan prévu à la lettre.

— Nick t’attendait chez son père et moi ici. On voulait être certains d’être là au cas où tu rappliquerais ou rappellerais. Je suis sortie prendre l’air tout à l’heure parce que j’étais sur le point de m’endormir. Je n’ose pas imaginer ce qui serait arrivé si j’étais restée ici.

Je serais parti en fumée. Vers les cieux. Là où j’aurais sans doute dû aller dès le départ.

— Tu ne le croiras peut-être pas, mais Nick et moi, on s’est retrouvés au poste de police en fin d’après-midi.

Je fais un signe approbateur de la tête pour indiquer que je sais, mais mon geste est interprété comme si j’avais hâte d’entendre la suite.

— Nick était fâché noir à cause de notre rendez-vous que la police a fait foirer. T’aurais dû l’entendre parler aux policiers. Il avait réponse à toutes leurs questions et pas une fois il n’a dit la vérité. Nick a tellement d’imagination, il devrait être écrivain.

À ces mots, elle se tait un instant, comme absorbée dans ses pensées.

— Tu ne le sais sûrement pas, mais je me passionne pour l’écriture. Je rêve de publier des romans plus tard. Et j’en ai écrit un... après ton... accident.

À dire vrai, je ne m’attendais pas à jaser littérature.

— Comme tu risques de rester caché un bout de temps, j’ai pensé que t’aimerais peut-

être avoir un peu de lecture, murmure-t-elle avant d'extirper de son sac à dos un cahier qu'elle me remet comme s'il s'agissait d'un objet friable et ô combien délicat.

Je suis impressionné par le poids du manuscrit qui, à vue de nez, doit faire une centaine de pages. J'aimerais la féliciter, mais mon handicap d'élocution me dissuade de le faire. Je feuillette plutôt le manuscrit. C'est alors que je surprends mon nom au hasard d'une page. Étonné, je lève les yeux sur Mylène qui détourne aussitôt les siens.

— Comme je parle un peu de toi là-dedans, j'ai pensé que ça pourrait peut-être t'intéresser, confie-t-elle avec émotion.

Elle n'a pas le temps de m'en dire davantage que Nick entre en trombe dans le sous-sol, à bout de souffle. Il a fait le trajet en moins de dix minutes, un nouveau record personnel.

Il a l'air heureux, voire soulagé, de me retrouver sain et sauf. Alors qu'il examine les lieux, son regard fait halte sur le cahier qui repose entre mes mains, sans s'interroger outre mesure. Est-il au courant de l'existence de ce premier roman ? Oui, sans doute. Je ne vois pas pourquoi sa grande amie aurait gardé le secret de ses ambitions. Quoi qu'il en soit, Nick a des sujets autrement plus urgents à débattre.

— La police a passé toute la journée d'hier à te chercher, et avec d'autant plus d'achar-

nement qu'elle ne sait pas ce que tu es vraiment. Yan Faucher, tu représentes un mystère que les flics comptent bien élucider.

Disons que j'ai eu l'occasion de m'en rendre compte au cours des dernières heures.

— Et en plus, on a fait allusion à toi au journal télévisé de fin de soirée.

— Il sait, je lui en ai parlé, intervient Mylène.

— Yan, si tu continues à jouer les m'as-tu-vu, tu vas devenir une vraie vedette ! Et je ne suis pas sûr que c'est ce que tu désires.

En effet, mes rêves de célébrité se marient plutôt mal à mon statut de zombie. Je doute de pouvoir jouir d'une vie publique agréable.

— Va falloir te tenir tranquille. La plupart des gens sont mal à l'aise face à la mort. Sans vouloir t'offenser ou te faire de la peine, ils n'ont pas très envie de faire ta connaissance.

Nick me tient informé des derniers développements concernant mon cimetière d'adoption. L'affaire Delafoy fait de plus en plus de bruit. Certains sont même allés jusqu'à croire que je suis un canular orchestré par un contestataire pour faire pression. Aujourd'hui, le maire a prononcé un beau discours dans le but de calmer les manifestants. Il souhaitait persuader les citoyens que « notre chère population de défunts » bénéficierait d'un « havre de paix » au sommet de la colline, où ils pourraient communier avec la nature et dormir sans

se faire déranger par le trafic automobile. La vérité, selon plusieurs, c'est que les pierres tombales n'ont pas leur place dans un secteur qui se veut de plus en plus commercial.

Nick est d'avis que je devrais rester enfermé ici le temps de laisser retomber la poussière. Il se charge d'éloigner sa mère de mon repaire, quitte à cuisiner pour les jours à venir. De cette manière, elle ne risque pas de faire irruption dans ma chambre pour venir chercher des oignons ou des pommes de terre. La maîtresse de maison ne sera pas difficile à convaincre : elle déteste jouer dans les casseroles.

Plus détendu qu'à son arrivée, Nick s'assoit sur le sol et s'adosse contre le mur humide. Je parie que ça fait deux jours qu'il n'a pas dormi. Les paupières lourdes, je le vois esquissier un sourire amusé.

— C'est pas croyable ce qui nous arrive ! C'est vraiment pas croyable...

Nous partageons un joli silence, interrompu par Mylène qui remarque soudain mon pied manquant. La surprise mêlée à l'horreur l'amène à plaquer sa main sur sa bouche. Nick me demande si c'est douloureux. Je réclame avec des gestes un papier et un crayon pour répondre autrement que par oui ou par non. Mon ami court me chercher le clavier qu'il a déconnecté de son ordinateur. En même temps, il en

a profité pour rapporter des victuailles. Ça doit faire des lunes qu'il n'a rien avalé.

Déjà que je n'étais pas habile à taper sur un clavier de mon vivant, mort, je suis pire. Mais à force de m'exercer, la configuration de l'alphabet sur le clavier redevient familière. Et puis, c'est moins forçant qu'écrire à la main et nettement plus lisible. Ainsi, tel un *Ouija* moderne, mes compagnons observent avec attention les lettres sur lesquelles se posent l'un ou l'autre de mes sept doigts. J'écris : *Je suis immunisé contre la douleur. Par contre, je suis crevé, dans le sens de fatigué.* Mylène veut savoir pourquoi. Alors je leur concocte un résumé de mes palpitantes aventures depuis notre dernière réunion à trois.

1. Ma mère fréquente un prof de méditation qui n'est pas mon père. Le vilain essaie de lui mettre le grappin dessus, si vous voyez ce que je veux dire.

2. Un flic m'a tiré dessus à l'église Saint-Roch.

3. Un chien affamé s'est montré très intéressé par mon squelette. Le mal élevé a tenté de faire de moi sa collation.

4. Ma sœur est amie avec Étienne Bonneville, le gars que je fuyais lorsqu'un camion m'a empêché de me rendre de l'autre côté de la rue.

5. Je suis allé chez Étienne pour lui faire payer le fait d'être plus en vie que je ne le suis. Je dois dire qu'il a fait une drôle de face en voyant la mienne.

Je l'ai empêché de se jeter en bas d'un immeuble de six étages.

6. Ce n'est pas Étienne qui a sauté, c'est moi. Dans les poubelles. Le camion à ordures a failli me broyer tous les os. Il n'a eu que mon pied droit à se mettre sous la dent.

7. Je me suis baladé sous une voiture de police, qui m'a conduit au poste, d'où je vous ai vus sortir.

8. J'ai ouvert le cercueil de la sœur défunte d'Étienne Bonneville, curieux de savoir si elle aussi était zombie. Elle était juste morte.

9. Mais les deux agents de police qui m'ont pris en flagrant délit étaient bien vivants, eux. Ils m'ont traîné au poste où j'ai eu le loisir de faire ce que je fais le mieux dans la vie, le mort.

10. À la morgue, un médecin psychopathe a tenté de me charcuter.

Je leur montre l'espace laissé vacant par le pouce perdu dans la mêlée. L'on me contemple comme si j'étais le Christ ressuscité.

Mylène se charge de compléter la liste avec la péripétie numéro 11, c'est-à-dire la tentative d'incinération du bonhomme Pin-Pon.

— J'en reviens pas que tu sois encore en vie après tout ça ! s'exclame Nick, qui se ravise aussitôt. Enfin, que tu sois encore là...

Un détail turlupine Mylène. Pourquoi avoir pris le risque – selon elle inutile – de piller

une tombe ? Je hausse les épaules même si je connais la réponse. Nick le sait aussi.

— On est tous seuls, déclare-t-il, davantage par conviction que par sollicitude. Et tout le monde est unique en son genre. Personne ne devrait souffrir de sa différence. Au contraire, il faut en être fier.

Ce sont de bien belles paroles, j'en conviens, mais mon cas est quand même exceptionnel. Ce n'est pas comme si j'avais le nez de Cyrano de Bergerac ou la malformation de Quasimodo, le bossu de Notre-Dame. Cela dit, mon sort m'importe peu. Je suis mort, un point c'est tout. Et il n'y a rien que je puisse faire pour redevenir le beau garçon débordant d'énergie que j'ai jadis été. Mes amis comprennent bien que je ne suis pas ressorti de terre pour m'éclater et faire la fête. Je veux sauver ma famille du naufrage qui la menace.

Bien que tous deux soient sensibles à ma cause, leur fatigue l'emporte sur tout le reste, Je surprends Nick à bayer aux corneilles. Mylène ne résiste pas à la tentation d'en faire autant. Je les invite à dormir quelques heures. Ils n'ont pas à s'en faire pour moi, je ne bougerai pas d'ici.

Nick installe son amie dans l'unique divan du sous-sol, d'une propreté douteuse, il faut l'avouer, puis il va rejoindre son lit chaud et douillet à l'étage. Quant à moi, je reste peinard

dans ma chambre. Cette nuit, j'ai mieux à faire que rêvasser. Le roman de Mylène va me tenir compagnie jusqu'au petit matin.

L'affaire du cadavre disparu

Le roman qui s'intitule *Jamais de la vie* est précédé d'une préface.

À mon grand regret, cette histoire est une fiction.

J'aurais tellement aimé que mon premier roman puise son inspiration à même les pages de mes journaux intimes. Hélas, non. Voilà pourquoi je n'ai pas eu le choix d'inventer tout ce qui va suivre.

Cette histoire n'est pas inspirée de faits réels pour la raison que Yan Faucher n'est plus de ce monde. Ses restes reposent au cimetière Delafoy où je suis allée lui rendre visite chaque jour, pour continuer à penser à lui, pour imaginer ce que serait la vie s'il en faisait encore partie. Le plus près que je pouvais être de Yan, c'était là, devant la stèle de marbre gravée à son nom.

J'avais écrit une lettre, qui contenait les premiers mots de notre histoire d'amour, une histoire qu'un camion funeste a précipitée vers sa fin. Ce

roman m'a permis de vivre sur papier ce que je n'aurais pu vivre dans la réalité.

Le roman commence là où s'est terminée ma vie, alors que Mylène Létourneau remet à un certain Yan Faucher une enveloppe mystérieuse. Sur plus de cent pages, l'auteure a imaginé un improbable récit amoureux dans lequel elle et moi interprétons les rôles principaux.

Après la lettre, Mylène m'a concocté un roman d'amour, certaine que je ne le lirais jamais. Cette histoire inventée est exactement le genre de nourriture que j'ai besoin d'avaler. La plume romantique de mon amie abreuve mon esprit et vient étancher pour un moment ma soif de vivre.

Cela me prend le reste de la nuit pour passer de la première à la dernière page du manuscrit. Arrivé à la conclusion, je suis si ému que je n'arrive pas à refermer le cahier. Je suis paralysé par l'émotion, incapable de bouger. Parce que j'y ai cru à son histoire.

Dans son roman, Mylène n'a rien laissé au hasard. Elle avait tout imaginé, jusqu'aux détails transparents de la vie quotidienne. Tout y passe, les premiers émois amoureux, les grandes joies, les petites déceptions, les chicanes de ménage, les moments d'intimité, les gestes routiniers. Elle parle même de la passion du couple qui finit par s'étioler.

Le temps d'une nuit, j'ai vécu une vie qui aurait pu être la mienne, je suis tombé amoureux d'une fille qui s'appelle Mylène, celle-là même qui dort juste à côté. À la différence des mille et un scénarios que je me suis fabriqués dans mon cercueil, celui-ci n'est pas sorti de ma tête. Mylène et moi avons bel et bien vécu cette relation imaginaire à deux, elle au moment de l'écriture et moi durant la lecture. Mon premier amour aura été imaginaire, c'est mieux que rien. Quand on est zombie, on a les relations sentimentales qu'on peut !

Lorsque je retrouve l'usage de mes membres, je referme le précieux manuscrit et le serre contre ma poitrine. J'éclate en sanglots, des bulles d'émotion explosent à l'endroit de mon cœur. Je verse quelques larmes asséchées. Mylène m'a fait un cadeau d'une valeur inestimable. Elle m'a rendu humain, ce matin.

Je sors de mon cachot, encore bouleversé, et j'observe l'auteure de *Jamais de la vie* dormir sur le vieux sofa poussiéreux. Mylène Létourneau n'est plus la même depuis que j'ai lu son roman. Ou bien c'est mon regard qui a changé. Je n'arrive pas à détacher mes yeux de son visage assoupi. Un visage que je trouvais laid auparavant. À présent, je cherche cette laideur et je ne la retrouve plus. Sa prose m'a ensorcelé. Son esprit lumineux a donné un éclairage nouveau à son apparence.

Une série de coups à la porte m'arrachent à ma contemplation. Je m'attends à ce que la mère de Nick aille répondre à ce visiteur impétueux. Celui-ci poursuit son solo de batterie avec plus de vigueur. Personne ne va ouvrir.

Ce que je ne sais pas, c'est qu'il est midi passé et que Gisèle est partie travailler depuis au moins deux heures.

Je réveille Mylène en douceur. Une pauvre se soulève à moitié, non sans effort. Elle m'observe un instant, sans comprendre, puis en l'espace d'une seconde, la réalité lui revient en bloc. Elle se redresse et regarde alentour à la façon d'une bête traquée. Une autre série de coups retentissent. Elle bâille, passe la main dans ses cheveux, les ébouriffe. Au moment où elle se redresse pour aller voir, des pas se précipitent dans le vestibule. Une porte s'ouvre et se referme. J'entends la voix encore endormie de Nick.

— Ah ! c'est toi. Aurais-tu enfoncé la porte si je ne m'étais pas levé pour aller t'ouvrir ?

— Il faut que je te parle, Nicolas Tétreault.

C'est Mara. Sa présence ici n'a rien d'une visite de courtoisie. Juste au ton de sa voix, je devine qu'elle est contrariée.

En bon hôte, Nick l'invite à s'asseoir. J'escalade quelques marches afin de mieux capter la conversation.

— Il se passe des choses pas normales ces temps-ci ! s'exclame ma sœur.

— La vie n'est pas quelque chose de normal, réplique Nick en jouant les innocents.

— Merci pour la leçon de philosophie, mais je ne me suis pas déplacée jusqu'ici pour entendre tes considérations métaphysiques sur l'existence. On a eu de la belle visite ce matin, le genre de visite dont on se serait passé volontiers. Des policiers. Ils avaient une belle histoire à nous raconter, le genre d'histoire qui donne froid dans le dos.

— Ne me fais pas languir plus longtemps, raconte. Tu sais que j'adore les histoires d'épouvante.

— Dans ce cas, tu vas être servi. Imagine-toi donc que le corps de mon frère Yan manque à l'appel. Il n'est plus dans son cercueil. Pouf ! il a disparu.

La nouvelle fait place à un long silence solennel.

— Et je suis obligée de te faire remarquer, Nicolas Tétreault, que tu n'as pas l'air très, très étonné.

— Laisse-moi le temps de digérer l'information. Tu t'attendais à quoi ? Que je tombe de ma chaise ? Je dormais avant ton arrivée et j'ai besoin de boire un café. T'en veux ?

— Non merci, je suis assez à cran comme ça.

En effet, elle est survoltée. Je la connais assez pour savoir qu'elle est sur le point de péter les plombs. Au bas des marches, Mylène me regarde en haussant les épaules, comme si elle attendait mes instructions pour agir. Il serait sans doute plus raisonnable de ne pas rester ici. Nick ne boit pas de café. Sa proposition est une astuce pour gagner du temps et nous permettre de filer en catimini.

— Un des agents a dit qu'il n'avait aucune raison de nous suspecter. Toutefois, a-t-il poursuivi, si vous trouvez quelque chose de louche ou si vous pensez à quelqu'un qui aurait pu commettre une telle infraction, contactez-nous. Nous ferons le maximum pour retrouver la dépouille de votre fils. Après le départ de la police, j'ai pensé : oui, bien sûr, je connais quelqu'un. TOI. Nicolas, tu es le seul gars que je connaisse qui est assez dérangé pour commettre un crime de cette nature-là.

— Laisse-moi résumer la situation. Tu es venue ici pour m'accuser d'avoir pillé la tombe de ton frère, qui était aussi mon meilleur ami, c'est bien ça ?

— Je n'accuse personne. Je cherche. Comment le corps de Yan a pu disparaître, tu peux m'expliquer ? Ça ne se volatilise pas tout seul un cadavre. Il faut que quelqu'un l'aide à s'évader...

— Certains cadavres agissent de façon autonome, ça s'appelle des zombies. Ça t'arrive jamais d'aller au cinéma ?

— Comment peux-tu avoir envie de faire des blagues à un moment pareil ?

— Je ne rigole pas.

— Et moi non plus, tu remarqueras. Je ne crois pas en l'existence des zombies ! s'écrie-t-elle avec une pointe d'émotion.

Cette dernière affirmation manque de conviction. On dirait que Mara cherche moins à en informer Nick qu'à s'en convaincre elle-même.

— D'un autre côté, s'il y a une personne au monde qui avait assez d'énergie de son vivant pour continuer à bouger une fois mort, c'est bien mon frère Yan. Ce serait bien son genre de sortir de sa tombe.

— Eh bien, la voilà la vérité.

— Ne joue pas les fins finauds avec moi, Nick. Je ne suis pas d'humeur.

— J'avais remarqué.

— Je te soupçonne de cacher le corps de Yan et je compte bien fouiller les lieux, avec ta permission ou non.

— Je t'en prie, Mara, fais comme chez toi. Je ne cache aucun cadavre dans mon placard, si c'est ce que tu sembles insinuer.

— Je suis persuadée que t'es mêlé d'une manière ou d'une autre à cette affaire morbide.

Nick s'offre un rire à moitié franc avant de lui donner raison.

— Tu ferais un bon détective. En effet, c'est moi le coupable. Je suppose que t'as écouté les nouvelles à la télé. Donc, t'es au courant qu'un monstre court les rues. Ce monstre, je l'ai inventé de toutes pièces. Je tourne un film de morts vivants ces jours-ci. J'ai demandé à l'interprète de mon personnage de zombie de se promener en public alors que je le filmais en cachette. Les déambulations du mort vivant ont provoqué une panique grotesque en ville. J'ai tout ça sur cassette. Je peux te montrer si tu veux.

— Je ne te parle pas de cinéma, je te parle de Yan, mon frère, qui n'est pas là où il devrait être. Alors arrête de me prendre pour une idiote, Nicolas Tétreault ! Tout va mal depuis quelque temps. Ma mère est tout le temps partie. On dirait qu'elle est devenue allergique à sa propre famille. Elle a demandé le divorce, t'imagines ? Et mon père, il est tombé sans connaissance aux pieds des policiers. Il a fallu l'emmener d'urgence à l'hôpital. Son système nerveux a flanché. Trop de mauvaises nouvelles, c'est jamais bon pour un homme en dépression. Il ne parle plus, il ne bouge plus. Le médecin dit qu'il est en catatonie.

Je suis dévasté d'apprendre que papa est à l'hôpital, comme patient et non en tant que professionnel de la santé.

— Et je ne te parle pas de mon petit frère, il est en passe de devenir un fantôme à force de ne rien dire et de prendre si peu de place. En plus, comme si ce n'était pas assez, mon copain a des idées suicidaires derrière la tête. Il s'est retrouvé sur le toit d'un immeuble, somnambule. Dans son rêve, c'est le cadavre de Yan qui l'a convaincu de ne pas sauter. Et voilà qu'à tout ça s'ajoute cette affaire de cadavre volé ! Je capote, Nick ! éclate-t-elle en sanglots.

Le tableau familial semble dénué de tout espoir. Mon père coule. Ma mère veut mettre les voiles. Jonathan se noie à l'intérieur de lui-même. Et la détresse coule à torrents des yeux de Mara.

— Je suis désespérée, Nick. Par contre, si j'arrive à retrouver le corps de mon frère, peut-être que les choses vont se replacer. J'ai besoin d'agir pour ne pas sombrer, tu comprends ?

Après avoir évacué sa dernière larme, Mara éponge ses yeux et se reprend vite en main.

— Assez discuté ! Je commence par quelle pièce ?

Elle ne repartira pas avant d'avoir fouillé la maison de fond en comble. Mylène me fait signe de filer en douce par la porte du sous-sol. Je refuse. Je refuse d'abandonner ma sœur, mon frère et mes parents à leur sort. Si Mara cherche mon corps, je ne vois pas pourquoi je ne l'aiderais pas à le retrouver. Si c'est ma dé-

pouille dont elle a besoin pour panser les plaies familiales, je suis à son entière disposition. Moi qui ai regretté de ne pas être resté sur le toit pour faire un brin de causette, je ne vais pas rater cette nouvelle occasion qui se présente. Les morts n'ont pas une très bonne espérance de vie, voilà pourquoi il ne faut jamais, mais JAMAIS remettre à plus tard ce que l'on peut faire tout de suite.

Je pose un pied (le moignon de ma cheville pour être précis) sur le plancher du rez-de-chaussée et je m'avance vers la cuisine sans faire de bruit. Tout ce que je veux, c'est consoler ma sœur aînée. Comment ? Là est la question. Étant donné ma condition, je ne suis pas sûr qu'une accolade soit une bonne idée.

Alors que Nick s'installe à table avec deux tasses de café instantané, il relève la tête et m'aperçoit. Il comprend aussitôt que je suis décidé à faire le grand saut et à briser l'anonymat.

— Ton frère, il est facile à trouver, tu sais. Inutile de fouiller la maison...

Sans comprendre, Mara dévisage Nick qui lève les yeux. Intriguée, elle détourne la tête pour suivre son regard. Pendant la fraction de seconde qui précède le grand dévoilement, un frisson grandiose me parcourt l'échine. Lorsque ses yeux bleu marine se posent sur moi, la chose défunte et insolite qui se tient debout

à l'entrée de la cuisine, je suis pris de vertige. Son regard me frappe de plein fouet. Je passe à un cheveu de me répandre par terre comme une chiffé molle.

Sans laisser transparaître sa stupéfaction, Mara se cale dans le dossier de sa chaise, les mains vissées aux accoudoirs. Elle me considère avec objectivité, comme si j'étais une nouvelle pièce du puzzle catastrophe qu'est devenue sa vie. D'abord l'apparition divine qui sauve Étienne d'une chute mortelle, ensuite la police qui débarque à la maison à cause de la disparition du corps de Yan. Si l'idée que j'étais de retour faisait son chemin, son gros bon sens lui interdisait néanmoins d'y croire. Maintenant, elle sait que je ne suis pas une invention.

— Pas besoin de vous présenter l'un à l'autre, déclare Nicolas avec un sourire forcé, je crois que vous avez déjà fait connaissance dans une vie précédente.

Les surprises de la vie

Mylène gravit l'escalier pour être témoin de ce moment historique. Qui sait, la scène des retrouvailles lui inspirera peut-être un nouveau roman ?

Nicolas se charge d'alléger l'atmosphère.

— L'important, dans une situation comme celle-ci, est de garder son calme. Comme tu vois, ton frère n'a pas eu besoin de mon aide pour sortir de son cercueil. Cela fait partie, j'imagine, de ce qu'on pourrait appeler les « surprises de la vie ». Eh oui, il s'est réfugié ici, parce que je suis son ami, mais aussi, pour reprendre tes mots, parce que je suis assez dérangé pour accepter d'héberger un mort vivant chez moi.

Nick gaspille sa salive. Notre regard ne connaîtra jamais de fin. Les yeux de ma sœur, c'est un paysage que je pourrais contempler durant des lunes. On y trouve des collines ver-

doyantes et des océans illuminés par des pupilles ensoleillées.

— Par mesure de sécurité, il serait bon que chacun de nous ici présent retrouve ses esprits.

Mara s'est endurcie après mon départ, mais là, je la vois s'attendrir. La carapace à toute épreuve qu'elle s'est forgée se fendille. Et de cette crevasse jaillit un geyser d'amour qui m'éclabousse.

— Parce qu'on ne sait jamais, Mara a peut-être été suivie et, si c'est le cas, les poulets peuvent débarquer ici d'un moment à l'autre.

Je vacille. Cet amour dans les yeux de ma sœur secoue mon petit cœur qui n'est plus dans ma poitrine.

— Et après, vous imaginez le programme : mort sur les bras, procès télévisé, assaut des journalistes et j'en passe des meilleures et certainement des pires.

Mylène, qui comprend le message, se poste devant la fenêtre pour faire le guet. Nick ne sait plus quoi dire pour attirer notre attention.

— Yan Faucher en chair et en os, mesdames et messieurs ! Eh non, il ne s'agit ni d'une hallucination ni d'un canular holographique, c'est simplement ce bon vieux Yan, garçon ô combien débrouillard, qui a traversé la frontière de la mort pour voir si la Terre a continué de tourner sans lui.

Ma présence miraculeuse fait voyager ma grande sœur à travers une jolie gamme d'émotions : surprise, effroi, nostalgie, émerveillement. Mara n'a pas dit un mot depuis qu'elle m'a aperçu. Moi non plus, faut-il préciser, ce qui est pour le mieux, je pense.

— Yan Faucher, nouveau-mort, à l'opposé de nouveau-né, qui trouvait trop triste de célébrer son premier anniversaire tout seul dans son trou. Yan Faucher, notre ami à tous, qui découvre les hauts, mais surtout les bas de la vie de zombie. N'est-ce pas, Yan ? Tu m'arrêtes si je dis une connerie.

Je lui adresse un signe de tête qui ne veut rien dire. Mon regard nage dans les vagues d'une paire d'yeux bleu océan.

— Loin de moi l'intention de déranger ce tête-à-tête entre frère et sœur, cet entretien télépathique, mais vous êtes en train de battre le record du plus long regard du monde. Je le dis à titre d'information seulement. Si vous méritez une mention dans le prestigieux livre des records Guinness, vous allez attirer l'attention des médias, ce qui ne serait peut-être pas une bonne idée...

Comme si l'émotion qui l'assailait lui interdisait tout mouvement brusque, Mara se redresse au ralenti. Elle s'approche de moi comme d'un trésor précieux qu'on lui aurait dérobé. Un sourire timide se dessine alors sur

ses lèvres. Je crois que l'exploit de ma résurrection l'impressionne, à moins que ce ne soit mon allure ravagée qui la trouble. Elle m'examine dans les moindres détails, estomaquée. Puis échappe un rire, presque inaudible, qui ne cesse de s'accroître. À se demander si elle ne se fout pas de ma gueule.

— Tu ne pouvais pas rester tranquille dans ton cercueil, toi, hein ?

Elle rit maintenant de bon cœur. J'imagine que c'est une réaction nerveuse à peu près normale compte tenu des circonstances pour le moins inhabituelles.

C'est Mylène qui met un terme à son hilarité, en lui tendant la main pour se présenter. Décontenancée par la présence d'une troisième personne dans la maison, ma sœur jette un œil dans le salon et dans le corridor pour voir s'il n'y aurait pas quelqu'un d'autre.

— Je t'ai vue à quelques reprises au cimetière, confie Mylène en détournant le regard.

— Moi aussi. Je pensais que t'étais parente avec le Michel Trépanier enterré juste à côté de Yan. Si j'avais su que t'étais là pour mon frère, je t'aurais parlé.

— C'est pas grave...

Content que les présentations soient faites, Nick se charge de brosser un portrait sommaire de la situation.

— Si le corps de Yan s'est éteint, en revanche son esprit est resté bien allumé. Il est capable d'émettre différents sons, mais pas de prononcer des mots distincts et soutenir une conversation. Ce qui ne l'empêche pas de réfléchir. Ton frère n'a jamais arrêté de penser, tu sais, même dans son cercueil. Et il a profité de la délocalisation des tombes pour sortir de la sienne. Voilà !

Les yeux de Mara se sont mis à pétiller. D'un seul coup, tous ses soucis se sont envolés. Les Faucher se mouraient de chagrin à cause de mon décès. Or, il s'avère que je ne suis pas tout à fait mort. Ma dépouille a disparu, pff ! la belle affaire ! C'est moi qui suis parti, de mon plein gré. De plus, le fait que mon corps soit déglingué ne semble pas la perturber outre mesure, elle est capable de faire la part des choses. Elle sait que sous cette enveloppe charnelle en décomposition se trouve son frère, celui qu'elle a connu depuis les tout premiers instants de sa vie.

— Merci, Yan. Sans ton intervention, Étienne ne serait plus de ce monde. C'est... gentil de ta part.

Je hausse les épaules, comme pour dire : bah, c'est rien, je sais ce que c'est que la mort ; qu'il profite de la chance qu'il a d'être en vie. Car vivre est une chance et non un droit acquis à la naissance. La Mort se fiche bien de l'identité de ses victimes, elle frappe à l'aveuglette.

— J'imagine que t'as des milliers de questions à poser à ton frère, te gêne pas, propose Nick. Ça n'arrive pas souvent de pouvoir parler aux êtres chers et disparus.

Mara ne sait pas par quel bout commencer.

— Comment t'as fait ? Je veux dire, c'est quoi ton truc ?

Elle se tape le front, se traitant d'idiote. *C'est quoi ton truc ? Mon retour à la vie n'a rien d'un tour de passe-passe.*

Je lui fais signe de me suivre jusque dans mes quartiers privés, c'est-à-dire la chambre froide dans laquelle m'attend le meilleur outil de communication que j'ai trouvé à ce jour, un clavier d'ordinateur. Lette par lette, je mets ma sœur dans la confidence.

Je ne sais pas pourquoi je suis là. Je suppose que votre difficulté à profiter de la vie après mon décès m'a fait faire de l'insomnie.

— De l'insomnie ? répète Mara, incertaine de comprendre.

— Ça l'a empêché de trouver le sommeil, en faisant allusion au sommeil éternel, rectifie Nick en s'immisçant dans notre discussion.

— Est-ce que tu souffres ?

Je lui fais non de la tête, avant de compléter sur le clavier.

J'aimerais par contre que vous cessiez de souffrir à cause de moi.

— Voyons, Yan ! Ce n'est pas de ta faute !

J'ai une impression de déjà-vu. Combien de « voyons, Yan ! » Mara a-t-elle pu me balancer par le passé ?

— Est-ce que tu sais ce qui va t'arriver ? demande-t-elle ensuite.

Personne ne sait. Avant ma collision avec le camion, je ne savais pas ce qui allait m'arriver. Et aujourd'hui, je le sais encore moins.

Mara gratte ses incisives inférieures avec l'ongle du pouce, ce qu'elle fait en général lorsqu'elle a besoin de se concentrer.

— Maintenant que j'y pense, c'était toi l'ami déguisé en extraterrestre, n'est-ce pas ?

Bien sûr.

— Je le trouvais bizarre aussi. Comment aurais-je pu me douter ? Que comptes-tu faire maintenant ? As-tu des projets ?

Je hausse les épaules.

Je compte m'inscrire à l'université pour étudier la thanatologie et, après, je ne sais pas, ouvrir un salon funéraire peut-être. Sans vouloir me vanter, je pense avoir les qualifications requises pour travailler dans le domaine de la mort. Et toi ?

— Je suis encore un peu déstabilisée. On n'apprend pas tous les jours qu'on a un frère zombie.

Nick est d'avis qu'il ne faut pas rester ici. Selon lui, l'endroit n'est pas sécuritaire. Je suis d'accord. Et je propose d'aller dans un endroit encore moins sécuritaire : l'hôpital. J'ai besoin

de voir mon père. Je ne le laisserai pas *crasher* sans rien faire.

Nick reste perplexe devant ma proposition. Mylène ne semble pas convaincue non plus.

Il est de mon devoir de défunt de rafistoler cette famille. J'en ai fait le serment et je compte bien tenir ma parole (même si je ne parle plus depuis le tombeau).

— Je pense que c'est une bonne idée, approuve Mara.

Il faudrait toutefois avoir une voiture à notre disposition, fait-elle remarquer. Nick émet la possibilité d'emprunter celle de sa mère, stationnée près du resto où elle travaille actuellement. Il sait où elle cache le double de ses clés. Par contre, il n'a jamais touché à un volant de sa vie et s' imagine bien mal s'aventurer dans le trafic.

— J'ai mon permis, souligne Mara. Enfin, un permis temporaire. C'est mieux que rien.

Je me souviens qu'elle suivait des cours l'an dernier. Elle s'apprêtait à passer son examen de conduite quand j'ai eu mon accident.



Nick et ma sœur sont partis à vélo chercher le formidable tacot de Gisèle. En attendant leur retour, je reste seul avec l'auteure de *Jamais de la vie*.

Ce moment d'intimité me met mal à l'aise. Cette fille difficile à sonder me fascine drôlement depuis que je l'ai aimée sur papier.

— L'as-tu lu ? demande-t-elle après quelques secondes de gêne partagée.

J'acquiesce d'un signe de tête sans la regarder.

— Comment est-ce... je veux dire... T'as aimé ?

Si j'ai aimé... Le terme est faible.

Mes mains demeurent suspendues au-dessus du clavier, sans savoir sur quelles lettres appuyer. Je veux lui faire le plus grand compliment du monde, mais les mots me manquent. Devant mon hésitation, elle doit s'imaginer que je ne sais trop comment exprimer les réserves que j'ai eues à la lecture de son manuscrit. Comme je ne veux surtout pas l'inquiéter, je me lance.

C'était super !

La banalité du compliment me fait honte. Je me concentre, dans l'intention de lui composer un éloge qui soit à la hauteur de son roman.

Dans mon cercueil, faute d'activités, j'en ai imaginé des histoires d'amour, mais jamais d'aussi émouvantes.

Le front et les joues de Mylène rosissent. Son visage est un ciel qui se colore au coucher du soleil. C'est joli.

Ton roman, je ne l'ai pas lu, je l'ai vécu. Ta romance m'a fait croire pendant quelques heures que j'étais encore vivant. Pour le petit zombie que je suis, c'est inespéré. Je ne sais pas comment t'exprimer ma gratitude...

C'est pourtant facile, il me suffit d'enfoncer cinq touches.

Merci.

J'hésite à en écrire plus, à lui révéler que sa plume a redessiné la perception que j'avais d'elle. Je n'en fais rien. Par pudeur sans doute.

Mylène avoue qu'elle s'était juré de ne faire lire son manuscrit à personne, sauf peut-être à moi si j'avais été en vie. D'un autre côté, si je n'étais pas mort, elle ne l'aurait pas écrit.

L'atmosphère devient tendue tout à coup. On ne sait plus quoi se dire. Et je n'arrive pas à rester naturel en sa présence. Ce n'était pas comme ça avant-hier ou encore cette nuit après avoir échappé au châtimement de Pin-Pon. Je redoute de croiser son regard de crainte qu'elle ne remarque mon malaise.

— C'est pas tout, ça, il te faut un déguisement !

Je soupire. J'en ai marre de me déguiser. Je comprends néanmoins la nécessité de ressembler à autre chose que ce dont j'ai l'air, surtout si je veux rendre visite à mon père à l'hôpital.

Mylène propose quelques solutions, toutes plus loufoques les unes que les autres. On pour-

rait me faire revêtir un costume de mascotte, un poussin géant par exemple, sous prétexte d'aller divertir les enfants malades. Ou me traîner dans une poche de hockey. Ou encore me faire passer pour un vieillard qui vient voir un ami mourant.

De mon côté, j'ai beau me creuser les méninges, ma tête est vide. Nick trouvera une idée à son retour. Il en a plein la caboche. Sur cette pensée, j'entends les roues d'une voiture qui font crépiter le gravier de l'entrée.

— Bon sang, ils ont fait ça vite ! s'exclame Mylène, épatée.

Un peu trop vite à mon goût.

Mylène me prend la main pour m'emmener au rez-de-chaussée. Son contact produit une onde de chaleur qui se répand à travers mon corps. Je suis si bien que j'ai l'impression de flotter. Cette fille est une bénédiction du ciel.

En mettant le pied dans la salle à manger, Mylène constate avec effarement que la visite n'est pas celle qui est attendue.

Deux agents en uniforme descendent de la voiture de police garée dans la cour.

Les flics, il ne manquait plus qu'eux !

Le voleur de mère

Mylène panique devant l'arrivée des policiers. Et moi, au lieu de songer à un moyen de me dérober, j'ai juste envie de serrer cette fille formidable dans mes bras pour atténuer sa détresse. Et pour ressentir de nouveau sa chaleur divine.

Après un moment de découragement, mon amie se ressaisit et s'empare du téléphone dans la cuisine. Dissimulé à l'angle d'un mur, je l'épie, sans rien comprendre à sa tactique.

Un agent frappe à la porte tandis que l'autre observe la façade de la maison d'un œil dubitatif. D'où ils sont, ils peuvent apercevoir Mylène, accoudée sur le comptoir, le combiné à la main. Celle-ci étire le fil tire-bouchonné dans le but de leur ouvrir, mais comme il n'est pas assez long, elle leur fait signe du doigt d'attendre une minute. Lorsque je comprends à qui elle s'adresse, mon oreille, celle qui me

reste, manque de tomber sur le plancher. Ma complice a contacté la police pour signaler une créature bizarre – genre mort vivant – qu’elle aurait aperçue à côté des conteneurs à déchets du centre commercial (situé à l’autre bout de la ville). Le monstre se serait jeté sur elle avec l’intention de lui faire du mal. Mylène donne son nom – Catherine Leblanc – et de fausses coordonnées, en précisant qu’elle appelle de chez un ami où elle s’est réfugiée après son horrible rencontre.

Après avoir raccroché, elle va ouvrir d’un pas assuré, armée d’un sourire désolé d’avoir fait poireauter ses visiteurs.

— Bonjour, lance le premier agent. Nous sommes bien chez madame Demers ?

— Oui. Elle n’est pas ici en ce moment, mais ça ne fait rien, entrez.

Au moment où les policiers pénètrent dans le vestibule, une voiture déglinguée beige passe dans la rue, avec à son bord la conductrice Mara et son copilote Nicolas. La bagnole continue son chemin sans ralentir.

— Comment puis-je vous aider ? demande Mylène sur un ton avenant. Avez-vous un message à transmettre à Gisèle ?

— Tu es sa fille ?

— Plutôt l’amie de son fils. Pourquoi ?

— Parce qu’on aimerait s’entretenir avec lui.

— Vous l'avez raté de peu. Il vient de partir.

— Où est-il allé ?

— Au dépanneur, acheter du chocolat. Vous pouvez l'attendre dans le salon si vous voulez.

— Ah ! mais je te reconnais, toi, siffle le deuxième agent en relevant un sourcil. C'est toi qui accompagnais Nicolas Tétreault au poste de police en fin d'après-midi hier.

— Exact. Je suis sa petite amie (l'ajout du mot « petite » me fait grincer des dents) et j'étais avec lui lorsque vos collègues nous ont embarqués pour avoir notre déposition. Est-ce qu'on aurait oublié de signer des documents ?

Les deux officiers sourient à l'unisson, amusés par l'attitude audacieuse de la jeune fille.

— On a vérifié deux ou trois informations livrées par ton copain et elles se sont révélées fausses. Je pense que ton « petit ami » aime bien se payer la tête des gens, en particulier celle des policiers, ce qui n'est pas une bonne habitude à prendre, je tiens à le dire.

Pour ponctuer ce conseil d'ami, le walkie-talkie accroché à la ceinture du flic se met à chuintier. Le répartiteur ordonne aux deux agents en service de se rendre immédiatement au centre commercial. L'individu recherché aurait été aperçu là-bas, il y a à peine quelques minutes.

— Ce n'est qu'un au revoir, comme on dit. Ne vous éloignez pas trop et restez disponibles, ton copain et toi, on a toute une série de questions à vous poser.

La prestation de Mylène s'est avérée à la hauteur. J'ai pu admirer son jeu, son aplomb, ses airs innocents. Quelle comédienne ! Nick devrait la faire jouer dans ses courts métrages.

La fieffée menteuse sort dehors afin de s'assurer que les policiers sont bel et bien partis. Réapparaît alors le tacot de Gisèle. Mylène me fait signe de venir les rejoindre au plus vite. Je claudique tant bien que mal jusqu'au véhicule et, le quatuor de nouveau réuni, Mara démarre en faisant crisser les pneus.

Alors que Mylène se retourne à tout bout de champ pour voir si on est suivis, Nick pousse un long soupir de soulagement.

— On est en sécurité maintenant.

— Pas pour longtemps, conteste Mara. Ta mère va contacter les autorités après avoir constaté la disparition de son tas de ferraille.

— Ça nous laisse quand même quelques heures.

Quelques heures pour aller faire un tour à l'hôpital. Mais avant, il faut trouver un subterfuge qui me permette de passer inaperçu. Mara tourne en rond dans le quartier en attendant que l'un d'entre nous trouve une idée. Mylène

en a une, qui nécessite cependant un arrêt à son domicile.

— Mais mon père risque d'être là. Il travaille à la maison.

— Il ne va pas trouver ça bizarre que tu aies oublié de rentrer chez toi, hier soir ? fait remarquer Nick.

— J'ai dit à mes parents que je passais la nuit chez ma cousine.

— Et tu crois qu'ils t'ont crue ?

— Bien sûr. Quelle raison aurais-je de leur mentir ?

Nick préfère ne pas insister.

Après quelques détours, Mara stationne le bazou devant la résidence des Létourneau. Au pas de course, Mylène pique à travers la pelouse pour s'engouffrer à l'intérieur de la remise non verrouillée. Elle en ressort deux minutes plus tard avec une poussette grand format. Alors qu'elle regagne la voiture, un homme massif, aux larges épaules, apparaît à la porte.

— Mylène ! Depuis quand tu oublies de dire bonjour à ton père ? Tu veux bien m'expliquer ce que tu comptes fabriquer avec cette vieille poussette ? Tu vas promener tes poupées ?

Sans relever la raillerie, elle lui répond que le véhicule à roulettes va servir d'accessoire pour le film que Nick est en train de tourner.

— Il faut tourner la scène maintenant, ajoute Mylène, essoufflée. Les comédiens sont sur

place, ils nous attendent depuis quinze minutes.

— Et où le tournez-vous, votre film ?

— Je vais te montrer tout ça lorsque ce sera fait, papa ! Je n'ai pas le temps de t'en dire plus.

Le paternel regarde sa fille lui filer entre les doigts avec une mine désolée, sa petite fille adorée trop affairée pour prendre le temps de le saluer.

Mylène s'empresse de ranger la poussette dans le coffre arrière. Mara appuie sur l'accélérateur aussitôt la portière refermée.

Je suis épaté. Nick et Mylène mentent comme ils respirent. De vrais pros. Avec eux dans mon camp, je ne risque rien.

À la guérite du centre hospitalier, Mara pioche sans scrupule dans le compartiment à monnaie afin d'acquitter les frais de stationnement. En circulant ensuite dans les allées bordées d'automobiles, je remarque la fourgonnette barbouillée de nuages du pseudo-professeur de méditation. Un véhicule impossible à confondre avec un autre. Le gourou à deux sous s'est sans doute déplacé dans le but de gagner des points dans l'estime de la femme mariée avec qui il espère coucher (si ce n'est pas déjà fait). Je frissonne devant cette horrible perspective. Cet hippie à queue de cheval prend trop de place dans la vie de Monique Belhumeur et, par conséquent, dans la mienne. Je veux bien croire qu'il

lui fait du bien en lui changeant les idées, mais de là à pointer sa gueule de babouin ésotérique là où papa est hospitalisé, c'en est trop.

Je touche l'épaule de Mara pour qu'elle s'arrête et je pointe ensuite la *Westfalia* bleu ciel pour lui montrer le drôle de type qui se repose, les yeux clos. Le voleur de mère, c'est lui.

Je détecte de l'effroi sur le visage de ma sœur à l'écoute de mon dialecte barbare, que je m'étais bien gardé jusque-là de lui faire entendre. Nick sort de sa poche un crayon et un calepin – décidément, ce garçon pense à tout ! – avec lesquels je m'efforce de tracer avec le plus de clarté les lettres de mon message : *c'est lui, le prétendant de maman.*

— Vraiment ! s'étonne Mara. Tant qu'à s'offrir une escapade extraconjugale, elle aurait pu choisir mieux !

Après s'être assurée qu'il n'y ait pas erreur sur la personne, elle coupe le moteur.

— C'est bon. Je m'en occupe !

Elle se dirige ensuite vers le véhicule déguisé en septième ciel. Avec une violence à peine contenue, elle tape sur la vitre du conducteur avec le poing. Monsieur Bouddha se réveille en sursaut, puis sourit, sans doute content de se faire déranger par une jeune et jolie demoiselle.

Une fois la vitre baissée, Mara lui tombe dessus et l'engueule comme du poisson pourri. La victime doit être habituée à se faire traiter

de tous les noms parce qu'elle lui renvoie un sourire zen, presque amusé.

Sans se laisser démonter, ma sœur fait le tour de la fourgonnette, ouvre la portière du côté passager et prend ses aises sur le siège rembourré. Elle fixe sa proie d'un regard plus noir que les ténèbres d'un cercueil inhumé. Le gourou tient des propos se voulant rassurants, peut-être même paternalistes.

Mara s'approche de l'amant de notre mère avec un air coquin, puis, contre toute attente, elle lui flanque une paire de gifles avant de se mettre à crier au meurtre.

On l'entend d'ici.

— Mais tu vas me lâcher, espèce de vieux vicieux ! C'est pas assez de t'en prendre à la femme d'un autre, il te faut aussi sa fille !

C'est ma sœur tout crachée. J'avais oublié à quel point elle pouvait être culottée. Elle est capable de se montrer aussi douce envers ses amis que cruelle envers ses ennemis.

Un homme de bonne stature, qui traverse le stationnement pour se rendre à sa voiture, entend les cris de détresse lancés par Mara. Il accourt aussitôt au secours de la veuve et de l'orphelin. Pas surprenant, ce type a une gueule de héros – une mâchoire carrée, des cheveux courts, un nez droit et le regard clair. Le défenseur se rue sur la portière, à travers laquelle il empoigne le présumé vicieux par le collet.

— Tu oses toucher à cette jeune fille encore une fois et tu auras affaire à moi, compris ? Et je t'avertis, la caresse que je te réserve ne va pas te plaire.

— C'est un malentendu ! proteste le conducteur. Cette chipie m'a tendu un piège !

— Comment tu l'as appelée ?

Sous la violence du traitement, il ne fait aucun effort pour se souvenir.

— J'ai cru entendre le mot chipie. Dis-moi que je me suis trompé ! grogne le héros qui hisse le chauffeur à travers la vitre puis le laisse retomber sur la chaussée.

Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, n'est-ce pas un des commandements de la très Sainte Bible ?

— Pitié ! Ne me faites pas de mal. J'ai horreur de la violence ! Je suis un pacifiste.

Son compte est bon. Notre héros du jour peut recommencer à respirer par le nez et s'en retourner chez lui.

— Il n'a que ce qu'il mérite ! lance Mara, satisfaite, en réintégrant sa place derrière le volant.

Nick exige un compte rendu de leur entretien.

— J'ai commencé par le mettre en garde : « Tourne encore autour de ma mère, espèce de vieux con, et tu vas regretter d'être né. » Je lui ai expliqué ensuite qu'on n'est pas très ouverts aux relations adultères dans la famille. Il a eu

le culot de rétorquer que ma mère n'était plus heureuse parmi nous depuis le décès de mon frère. Alors j'ai répliqué : « Tu sauterai de joie, toi, si ton fils périssait dans un accident de la route ? Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit, fait Mara en l'imitant. La douleur est indissociable de la vie. Ne sois pas inquiète, de belles choses t'attendent. Je suis content de faire ta connaissance, Mara Faucher. » Son couplet m'a tellement irritée que j'ai voulu lui faire la morale à mon tour, et à ma façon. Disons que j'ai pris les moyens nécessaires pour qu'il soit moins content de faire ma connaissance.

Tout en racontant son face-à-face avec le voleur de maman, elle va garer la voiture à l'autre bout du stationnement.

Ensuite, Mylène me fait signe de m'installer dans la poussette, spacieuse pour un bébé, mais plutôt exigüe pour un adolescent. L'avantage d'être un cadavre, c'est que je suis beaucoup plus flexible qu'auparavant. Je peux étirer mes articulations comme il me plaît, si bien que je rentre sans problème dans le chariot, les jambes repliées derrière le dos. Un tour de force que seuls les contorsionnistes les plus chevronnés sont capables d'exécuter.

— T'es sûr que ça ne fait pas mal ? grimace Mara devant ma posture insolite.

Je redresse mon dernier pouce pour lui signifier que tout est O.K. Je suis sans doute le

seul individu à pouvoir me vanter d'avoir utilisé ce moyen de locomotion au début de mon existence et après mon décès.

Mylène me recouvre d'une couverture de laine rose dont le dernier lavage doit remonter au temps où je respirais encore. Je ne suis pas en mesure de me plaindre, étant moi-même plus sale que le tissu en question. De sa propre initiative, Nick agrandit un trou de la couverture avec ses ongles pour me permettre de voir.

Dans l'entrée principale du centre hospitalier, une grand-mère remarque la poussette pilotée par Mylène. Elle se décide à s'approcher de nous, curieuse de jeter un œil attendri sur ce bébé mignon tout plein qui se cache sous la couverture. Elle est prête aux pires grimaces en échange d'une risette de rien du tout. Mon air angélique ne risque pas de produire l'effet escompté !

Avant que l'intruse ne me voie sous mon vrai jour, Mylène met le doigt devant la bouche en chuchotant :

— Elle dort...

Pourquoi se référer à moi au féminin ? Je veux bien passer pour un poupon, mais j'aurais aimé demeurer un garçon !

— Il ne faut pas la réveiller. Elle a le sommeil difficile, la petite. C'est un exploit d'avoir réussi à l'endormir.

C'est en poussant un gros soupir de déception que la vieille dame se ravise et poursuit son chemin.

Puisqu'elle sait à quel étage et dans quelle chambre trouver notre père, Mara nous sert de guide. Quant à moi, tapi au fond de mon véhicule d'enfant, je profite du voyage. Je me prépare à revoir mon père, avec l'intention de le remettre sur pied, ce qui n'est pas une mince tâche.

Au bout d'un corridor du deuxième étage se trouve la porte 216, derrière laquelle mon père a été placé en observation.

— C'est ici, annonce Mara.

Le moment est solennel. Elle inspire à pleins poumons avant de pousser la porte. Nous entrons en file indienne, Mara la première, Nick, moi et enfin Mylène qui est aux commandes de la poussette.

Je remarque d'abord Jonathan, au chevet de notre père, l'esprit ailleurs – ou nulle part. Quant au malade, il est couché, immobile, à la façon d'un mort qui respirerait encore. J'aperçois Monique en dernier, assise dans un coin de la chambre avec un bouquin à la main. De toute évidence, notre arrivée impromptue ne fait pas son affaire. Elle proteste aussitôt en bondissant de son siège comme si elle avait eu des ressorts aux fesses.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée d'amener de la visite, Mara Faucher, déclarait-elle d'une voix sèche et fatiguée.

En temps normal, ma sœur aurait pris le mors aux dents. Toutefois, à ma surprise, elle réussit à se maîtriser. Elle n'a plus envie de se chamailler avec maman, pas depuis que j'ai donné signe de vie.

— Au contraire, répond-elle sur un ton enjoué, je pense que c'est une excellente idée.

Monique se dirige vers sa fille d'un pas autoritaire, sans se donner la peine de saluer ses deux compagnons (trois si l'on compte le présumé bébé).

— Tu le sais, ton père ne va pas bien du tout. Il est en état de choc. Selon l'avis du médecin, la rémission s'annonce longue et difficile.

— La guérison prendra le temps nécessaire. Je ne suis pas pressée. Je compte rester à ses côtés et le soutenir quoi qu'il advienne.

Pendant leur dispute, personne ne fait attention à Jonathan. Depuis qu'il ne parle plus, il est devenu transparent. Il se fond dans le décor comme le plus triste des caméléons.

— Je ne veux pas que les copains de Yan soient ici, tu m'entends ? Ton père n'a pas besoin d'être pris en pitié !

Sur ces dures paroles, Monique ordonne à mes amis de quitter la chambre sur-le-champ. Ceux-ci obtempèrent, soulagés de ne pas assis-

ter plus longtemps à cette engueulade. Mylène fait exprès de m'oublier sur place.

Monique n'est pas d'humeur radieuse, c'est le moins que je puisse dire. Elle foudroie Mara d'un sombre regard. Elle a deux mots à lui dire, en privé, loin des oreilles de Gilles et de Jonathan, qui n'ont pas à souffrir de leur conflit mère-fille. C'est maintenant à leur tour de sortir de la chambre.

À première vue, notre bruyante irruption n'a pas perturbé le sommeil de mon père. Je le fixe un moment, en essayant de deviner ce qu'il peut bien se dire, en espérant qu'il se dise quelque chose, ce dont je ne doute pas. Si mes pensées ont survécu à mon accident, ce n'est certes pas un simple choc qui réussira à court-circuiter l'esprit de Gilles. Ça en prend davantage pour venir à bout d'un homme comme lui.

Jonathan n'est plus dans la lune. Moi-même, je l'avais presque oublié. Il regarde dans ma direction, les yeux plissés, puis décide d'aller observer de plus près l'étrange objet oublié. S'attend-il à trouver autre chose sous la couette qu'un bébé dormant du sommeil du juste ?

Déterminé à lever le voile sur ce mystère, mon frère relève un coin de la couverture et constate aussitôt que la créature que je suis devenu n'a rien d'un poupon rose et joufflu. Néanmoins, il reste de marbre. Sa réaction s'apparente assez à celle de sa grande sœur, excepté

que je ne perçois aucune surprise au creux de ses yeux. Il me détaille comme si c'était chose courante que de trouver un cadavre contorsionniste planqué au fond d'une poussette.

Je ne bouge pas d'un poil. Je profite plutôt de l'occasion rarissime d'être proche de mon frère pour le contempler. Jonathan a grandi depuis un an. Son silence l'a fait vieillir prématurément.

Lorsque son regard croise le pendentif sur mon sternum, une étincelle de joie illumine ses pupilles. C'est le bon moment pour mouvoir la tête et poser mon index sur ma bouche. Considérant la personne à qui je m'adresse, cette précaution est sans doute inutile.

Que les morts bougent et puissent s'exprimer par gestes ne semble pas ébranler l'équilibre mental de mon jeune frère. Il sait que je suis de retour. Je dirais même qu'il le savait avant aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, cette confirmation de visu le rend euphorique. Il se fout que je sois devenu un cadavre hideux et estropié – tout le monde sait que la Mort ne travaille pas dans un institut de beauté ! –, je suis là et rien d'autre n'a d'importance.

Jonathan exulte. Comme je suis heureux qu'il réagisse ainsi ! C'est mieux que tout ce que j'ai pu imaginer dans mon cercueil. Son excitation atteint une telle intensité qu'il se fiche de trahir son silence. Il se précipite vers

le lit et secoue notre père à deux mains.

— Papa ! Papa, réveille-toi ! Yan est de retour !

Durant un instant, le temps s'arrête, la Terre cesse de tourner, les mers ne font plus de vagues, l'herbe ne pousse plus, les animaux retiennent leur souffle, l'univers freine son mouvement d'expansion.

Jonathan a parlé.

Jonathan a retrouvé l'usage de la voix.

Je suis encore plus fier que si j'avais escaladé l'Everest à genoux.

Les mots magiques

— Je le savais, papa ! Yan porte le collier qui réveille les morts. C'est pour ça qu'il n'est plus dans sa tombe !

Jonathan a peut-être raison. Ce collier est peut-être la cause de mon insomnie.

Mon frère n'a pas le temps de se désenrouer davantage. La porte s'ouvre en un éclair. Monique a entendu la voix de son fils depuis le corridor. Toute son attention est dirigée vers lui. J'en profite pour remettre la couverture en place afin de dissimuler ma présence.

Monique dévisage son garçon avec une telle stupéfaction qu'elle fige sur place. Après un moment, la statue se lézarde. La supermaman que j'ai toujours connue apparaît alors entre les craquelures. Si elle m'avait paru anormale depuis mon retour, maintenant je la reconnais. Les quelques mots prononcés par son fils ont

fait tomber le masque pseudo-spirituel qu'elle portait pour tromper son mal de vivre.

— Jonathan. Tu as parlé.

La façon dont elle prononce son prénom a quelque chose de profondément émouvant. C'est comme si, en trois syllabes, elle lui avait dit qu'elle était sa mère, qu'elle l'avait porté en elle et couvé comme l'être le plus précieux qui puisse exister.

Jonathan se précipite dans ses bras, avec le même empressement que s'il la revoyait après une longue absence. Il s'est ennuyé de sa maman à mourir.

— Je t'ai entendu parler. Qu'est-ce que tu as dit, mon chéri ?

Monique ne répète pas sa question. Au fond, peu importe ce qu'il a dit. Il a parlé, c'est tout ce qui compte. Elle l'entoure de ses longs bras chaleureux, les joues scintillantes de larmes. Jonathan se laisse arroser par cette fontaine d'affection. La violence du choc émotif fait s'écrouler la forteresse apparemment impenable au cœur de laquelle il s'était réfugié.

— Mon bébé. Mon garçon. Tu as parlé !

Monique se tourne ensuite vers son mari :

— Tu as entendu, Gilles ? Jonathan a parlé. Dis-lui, Jonathan, que tu as parlé !

Est-ce le moment pour moi d'entrer en scène ? L'émotion est déjà à son comble.

Durant mon hésitation, une infirmière gras-souillette fait irruption dans la chambre, détectant aussitôt une mauvaise odeur. Mara en profite pour se faufiler dans la pièce. Nick et Mylène lui emboîtent le pas. Lorgnant du côté de mon père comme s'il était la source du désagrément olfactif, l'infirmière mécontente va ouvrir les fenêtres en faisant chançonner sa voix aigüe :

— Que se passe-t-il ici ? J'ai entendu un drôle de chahut en passant dans le corridor.

Ma mère, en pleurs, n'arrive plus à s'exprimer. Mara se charge de faire l'interprète. Livrant tout en vrac, elle parle de miracle, de frère muet, d'une voix qui a mis beaucoup de temps à se faire entendre. Mylène ne reste pas pour assister au témoignage, elle vient me chercher et me pousse hors de la chambre.

— Je sais pas ce que t'as fait, Yan, mais t'as été super ! chuchote-t-elle à mon oreille en guise de félicitations.

— Il vaut mieux ne pas s'incruster ici, avertit Nick en dévalant le corridor à grande vitesse. Le personnel commence à s'interroger sur la drôle d'odeur qui se répand dans les couloirs.

Un gardien de sécurité assis à son bureau se lève aussitôt qu'il nous voit surgir à la réception. Il nous fait signe de nous arrêter sur-le-champ.

— Où est la fille qui vous accompagnait quand vous êtes entrés ? demande-t-il sans le moindre bonjour.

— Dans la chambre de son père malade ou peut-être à la cafétéria, hasarde Nick.

— Dans quelle chambre est hospitalisé son père ?

— La 215-b, si je me souviens bien.

— Il n'existe pas de chambre dont le numéro se termine par une lettre.

— J'ai vu un b, mais c'était peut-être un 6. Je vous avoue que je n'ai pas fait attention. De toute façon, si vous cherchez sa chambre, vous n'avez qu'à demander à la réceptionniste, c'est son job, elle est payée pour vous renseigner.

Mon ami n'y va pas de main morte. Dans les circonstances présentes, je ne suis pas sûr que ce soit la meilleure attitude à adopter.

— Il n'existe pas de numéro de chambre à quatre chiffres.

— Alors j'en ai compté un de trop. Est-ce que vous faites passer un examen de mathématiques à tous les visiteurs ?

Par chance, le gardien n'est ni susceptible ni dépourvu d'humour. Il adresse un sourire amusé à son jeune interlocuteur.

— Est-ce que je peux jeter un œil dans la poussette ? Vous semblez pressés de quitter les lieux.

Le bougre nous suspecte de vol.

— C'est ma petite sœur, réplique Mylène. Elle dort à poings fermés et, croyez-moi, c'est un miracle. Elle est du genre insomniaque, à un an, vous imaginez !

— Si vous la réveillez avec votre grosse voix, enchaîne Nick, je vous promets de déposer une plainte à votre employeur.

— Je connais les enfants. J'en ai quatre. Et je n'ai pas l'intention de réveiller qui que ce soit, à supposer qu'il y ait bel et bien quelqu'un là-dedans. Vous comprenez que cet hôpital détient du matériel important pour la vie des patients, du matériel qui coûte cher. Je ne vous accuse pas, je veux juste m'assurer que vous ne cachez rien dans votre véhicule à roulettes.

Des pas de course retentissent derrière moi.

— Qu'est-ce qui se passe, Jonathan ? s'informe Mylène. Ton père va mieux ?

J'en déduis que non, puisqu'il répond :

— Je veux rester avec Yan.

C'est peut-être enfantin de ma part, mais j'ai très envie d'impressionner mon petit frère une dernière fois. Auparavant, quand j'étais encore vivant, fringant et casse-cou, j'exécutais des prouesses acrobatiques juste pour provoquer un reflet admiratif dans les yeux de Jonathan. J'imagine que tous les grands frères font ça.

— Je peux vous jurer que je n'ai rien volé, déclare Nick en articulant chaque syllabe. Mais

si vous tenez à vérifier par vous-même, il n'y a rien que je puisse faire pour vous en empêcher. Par contre, je vous avertis, monsieur, si vous relevez cette couverture, vous le regretterez.

L'effet provoqué par cet avertissement est inverse à celui escompté. Le gardien fait son devoir. Il soulève la couverture juste assez pour faulxer un regard curieux.

Je lui décoche un sourire cinq étoiles.

Une façon sympathique de lui exprimer qu'il vient de commettre une erreur.

Il recule d'un bond en retirant du même coup ma couverture. Sa peau prend soudain une teinte similaire à la mienne. Il devient vert de peur. Alors que je me démène pour m'extirper de mon fauteuil roulant, le pauvre saisit son walkie-talkie d'une main tremblante.

— Code 1 à l'en...

Ses jambes flageolantes flanchent et il tombe à la renverse.

À vrai dire, je ne croyais pas que le duel se réglerait aussi vite.

Jonathan se plante devant moi, l'œil brillant, émerveillé devant le miracle de ma résurrection. *T'as vu, fréro ? Un seul sourire et j'ai envoyé ce colosse dans les pommes !*

La réceptionniste pousse un cri devant le corps de l'agent de sécurité affalé au sol. A-t-il été attaqué ? Elle préfère faire venir des pro-

fessionnels de la santé plutôt que de lui porter secours.

Après avoir ramassé la couverture, Mylène me pousse vers la sortie d'un pas déterminé. Jonathan nous suit. Maintenant qu'il m'a retrouvé, il n'a pas l'intention de m'abandonner.

Une fois dehors, Nicolas prend mon frère par l'épaule pour lui expliquer en termes clairs qu'il doit retourner auprès de ses parents, sinon son absence paraîtra suspecte.

— Je te promets que tu vas revoir ton frère. Dès que la tempête se sera calmée, je vais venir te chercher pour que tu puisses passer du temps avec lui. D'accord ?

Pas d'accord. Jonathan préférerait me suivre, où que j'aille. Hélas ! il deviendrait un véritable boulet durant notre cavale à travers la ville. Il faut le convaincre de rester ici. Mylène s'en charge.

— Personne ne doit être au courant que Yan est encore vivant... enfin, d'une certaine manière, précise-t-elle. Si ça venait à se savoir, il deviendrait une sorte de bête de foire. C'est pour ça qu'il faut s'enfuir tout de suite.

Jonathan me fixe. Ma défunte personne l'a hypnotisé. Je parie qu'il n'a pas entendu un mot de ce que Mylène lui a raconté. Je comprends que c'est à mon tour d'intervenir. Avec une dextérité qui fait peine à voir, je retire de

mon cou le collier qu'il m'a remis au salon funéraire et je le dépose dans sa main. Je n'en aurai plus besoin. Je lui fais un signe de tête pour le remercier. L'index dressé, j'indique ensuite le deuxième étage où est située la chambre de Gilles. Et je me dis très fort dans ma tête : *Papa a besoin de toi, Jonathan. Va le rejoindre et parle-lui. Console-le. Chuchote, chante, crie.*

Il a peut-être entendu mon vœu, car il fait volte-face, un peu à la manière d'un robot commandé par la pensée, et il retourne auprès de notre père malade. Ébahi, Nick l'observe m'obéir au doigt et à l'œil.

Alors qu'une certaine agitation se fait entendre à l'accueil, mon copain décide de prendre les choses en main.

— Je vais faire diversion pendant que vous filez. Je vous appelle aussitôt que je me libère.

Il parle comme s'il s'agissait d'une simple formalité. Tel que je le connais, il va baratiner tout le personnel, comme le grand maître de la menterie qu'il a toujours été.

— Prends soin de toi, dit-il en se penchant vers moi. Et surtout, quoi qu'il arrive, ne te laisse pas abattre !

Il joint à sa tirade un clin d'œil amical, puis nous souhaite bonne chance à tous les deux.

Le baiser de la dernière chance

Sans perdre une microseconde, Mylène emprunte l'allée qui longe le centre hospitalier. Une fois sur le trottoir, une voiture de police nous passe sous le nez.

Ma « pousseuse » privée commence à paniquer. Elle cherche un endroit sûr où se réfugier. La maison de Nick n'est plus une option valide, les agents qui s'y sont présentés plus tôt seront de retour après avoir constaté la fausse alerte.

Après un moment affolant à ne pas savoir quel chemin prendre, la solution s'impose d'elle-même : le bâtiment désaffecté de l'usine de textile, là où le hasard nous a réunis, Nick, elle et moi.

Cette sortie au grand air ne ressemble en rien à une promenade de santé. Mylène est si tendue qu'elle ne prononce pas un mot durant le trajet. Elle craint à tout moment d'être sur-

prise par la sirène crieur d'une voiture de police.

L'après-midi tire à sa fin lorsque nous regagnons le hangar abandonné.

— Je sens que cette histoire va mal finir, soupire Mylène en s'asseyant sur une table en bois.

Son commentaire m'amuse. Avec le camion qui a croisé ma route, je trouve surtout que cette histoire a mal commencé.

Sans crayon ni clavier, la communication n'est pas des plus aisées. Mylène se charge de faire la conversation en parlant pour deux. Elle me confie ses impressions sur les derniers développements de l'affaire du cadavre disparu, elle devine ce que je voudrais dire, me pose des questions simples se répondant par oui ou par non.

— La situation dégénère, me fait-elle comprendre.

Je voudrais bien opiner du chef pour lui faire plaisir, mais je ne partage pas son avis. Nick est le meilleur copain qu'un zombie puisse espérer. Mara a retrouvé son aplomb des bons jours et elle veille sur les Faucher. Jonathan s'est enfin délié la langue. Et pour finir, je suis tranquille dans un entrepôt vacant, avec cette fille merveilleuse qui m'a dédié rien de moins qu'un roman d'amour poignant.

Ça pourrait être pire. À ce chapitre, j'en sais quelque chose.



Le ciel se couvre à la nuit tombée. À quelques lieues d'ici, j'entends le tonnerre gronder. Si je me fie à la direction du vent, il y a de fortes chances que l'orage arrive en ville dans les prochaines minutes.

Mylène se ronge les ongles en attendant l'appel de Nick. Il faudra bien qu'elle songe à rentrer à un moment donné. Ses parents doivent se faire du mauvais sang.

Je lui en glisse un mot, en traçant des lettres dans la poussière accumulée sur le sol et sur les vitres. J'utilise des mots simples, sans article, ni préposition, ni ponctuation, ni rien. Mylène reformule ma phrase sectionnée pour être sûre de m'avoir bien compris. Elle m'explique ensuite que ses parents ne sont pas sa principale préoccupation. Elle se doute bien que ça va barder à son retour, mais elle ne peut pas m'abandonner à mon sort. Ses parents se feront sans doute du mouron, mais ils n'en mourront pas.

Moi non plus, aurais-je aimé lui répondre.

Si elle ne veut pas rentrer, elle peut quand même utiliser le cellulaire de sa sœur pour les rassurer. Elle finit par s'y résigner même si c'est la dernière chose au monde qu'elle a envie de faire.

Après avoir composé le numéro, elle me jette un regard anxieux.

— Maman ? bredouille-t-elle. C'est moi... Oui, je sais, je suis désolée... Je vous rassure tout de suite, je vais bien. Malheureusement, je ne peux pas en dire autant de notre film. Le tournage est plus long que prévu. On en a encore pour une bonne partie de la nuit.

Le visage de Mylène blêmit, pire que si elle venait d'apercevoir un revenant (un revenant autre que moi, mettons).

— Je n'ai rien fait de mal, vous devez me croire. Je jure de tout vous expliquer quand ce sera fini.

Quand ce sera fini... Ces mots me troublent.

— Non, je ne rentrerai pas ce soir. Ne vous inquiétez pas, c'est tout ce que je vous demande. Faites-moi confiance. Je vous aime.

Elle raccroche avant de leur donner l'occasion de répliquer.

— Ils n'ont pas cru à mon histoire de film. Deux policiers sont venus chez nous tout à l'heure. Ils voulaient me parler. Mes parents pensent que je suis mêlée à une affaire criminelle.

Cette situation de plus en plus critique va finir par nous exploser à la figure. Mylène ne voit pas comment les choses pourraient s'arranger. Moi, je sais. Je vais quitter la ville pour quelques jours. Je reviendrai quand la poussière sera retombée.

Je sème des traces de l'alphabet un peu partout alentour, en montrant du doigt des lettres déjà formées au lieu d'en former de nouvelles. Écrire le message me demande plusieurs minutes.

Rentre chez toi. Je vais disparaître dans la forêt. Je n'ai pas besoin d'un toit ni de nourriture. Quoi qu'il puisse m'arriver, je vais survivre.

Ici, quelqu'un finira tôt ou tard par me trouver, et je devrai courir encore et encore. De plus, si je reste, Mylène va rester elle aussi pour veiller à ma sécurité. Je ne veux pas que sa relation avec ses parents se détériore par ma faute.

Soudain, l'averse éclate. Une belle, comme je les adore. Les conditions météorologiques sont idéales pour un zombie qui veut sortir de son nid.

Mylène semble désespérée. Elle cherche sans doute un moyen de me retenir. Pour ma part, je suis prêt à me transformer en coureur des bois. Je veux lui dire au revoir, mais je ne trouve pas de façon appropriée de le faire. En vérité, j'ai juste envie de la serrer dans mes bras. Au lieu de quoi je lève la main pour la saluer une dernière fois avant mon départ. J'aurais préféré un échange plus affectueux, qui soit digne de l'avenir qu'elle m'a inventé dans son roman, mais on ne peut pas tout avoir dans la vie. Et puis, ce ne sont pas des adieux. Je la reverrai d'ici peu.

J'applique le principe du diachylon : plus vite on l'arrache, moins ça fait mal.

Je pars sans me retourner.

Les orages de cette violence ne durent jamais longtemps. J'en profite donc pour me camoufler dans la nuit. Je marche en traînant le pied en direction de la rivière – qui va me servir de nouveau de moyen de transport. Je n'ai pas fait cent mètres qu'un cri retentit. À peine ai-je le temps de me retourner que Mylène apparaît devant moi, hors d'haleine.

J'ai l'impression d'avoir déjà vécu ce moment. Va-t-elle me remettre une nouvelle lettre ? Je la sens fébrile, un peu folle.

Je dois rêver. Elle lève vers moi des yeux que je croirais presque amoureux. Il faut que je me répète plusieurs fois que je suis un cadavre pour me remettre les pieds sur terre (ou sous terre, je ne sais plus).

— Rassure-moi. La mort, ça ne s'attrape pas, hein ?

La mort, ça te tombe dessus à l'improviste. Ça vient frapper à ta porte un beau matin. C'est imprévisible, mais pas contagieux.

— Ce n'est pas comme une maladie, hein ? Ça ne peut pas se propager par un baiser ?

Mylène s'approche. De toute évidence, elle a perdu ses esprits. Ses intentions me filent la frousse. Les rôles sont inversés, c'est le zombie qui a peur à présent. Je refuse de lui faire

subir la torture de mes lèvres exsangues et bleuies. D'un autre côté, je n'ai jamais embrassé une fille de ma vie et je sais que l'occasion ne se présentera pas deux fois. C'est maintenant ou jamais.

Eh bien ! ce sera jamais.

Même si Mylène m'a démontré avec son manuscrit qu'elle m'avait aimé, il n'y a pas la plus infime chance qu'elle ne soit pas dégoûtée à l'idée de ce baiser insensé. Que ma douce amie garde le souvenir des étreintes fougueuses auxquelles elle s'est livrée sur papier, je préfère cela à un vrai baiser de zombie, qui risque de gangrener sa mémoire à jamais.

Je recule d'un pas alors que le visage de Mylène avance vers le mien.

— S'il te plaît, Yan. Fais-moi ce cadeau.

L'amour est aveugle, j'en ai bel et bien la preuve.

Sa requête vient foutre un joli désordre dans mes pensées. Même s'il ne m'en reste rien qu'un, je ne sais plus sur quel pied danser.

Mylène insiste. Elle n'affronte pas cette averse torrentielle pour le simple plaisir de prendre une douche tout habillée.

— Je dois tenter ma chance, sinon je vais le regretter pour le restant de ma vie. Ça fait deux jours que j'y pense. Ce n'est pas une décision que j'ai prise à la légère.

Mylène a conservé son cœur d'enfant, elle croit encore aux contes de fées. Elle dépose ses mains sur mes épaules, comme s'il s'agissait d'une matière friable et, sans grimacer, elle tente de lire mes pensées en me fixant dans les yeux. Elle approche son visage. Je suis sous hypnose, je n'ai pas le réflexe de m'esquiver.

Et voilà que Mylène Létourneau embrasse le défunt Yan Faucher.

Un flux d'énergie atomique m'engloutit tout entier. C'est si bon que j'ai l'impression que le septième ciel me tombe sur la tête. Je m'accroche aux lèvres de Mylène pour ne pas perdre pied.

Lorsqu'elle décolle sa bouche, je vacille. Illusion ou non, le sol chancelle. La chaleur humaine qu'elle m'a transmise me saoule d'al-légresse.

Mon aimable embrasseuse me regarde, mi-amusée mi-déçue.

— Il fallait que j'essaie, avoue-t-elle en baisant la tête.

Quand elle la relève, je remarque le passage d'une larme sur sa joue.

— Si les morts arrivent encore à bouger, pourquoi alors ne pourraient-ils pas redevenir vivants ? sanglote-t-elle.

Elle espérait transformer la vilaine grenouille en prince charmant. Son baiser a pourtant réussi à me redonner vie. À n'en point

douter, cette fille d'une beauté étrange est une fée. Ses pouvoirs sont immenses. Je me sens surhumain, capable des plus éblouissants prodiges. Des milliers de gouttes de pluie tambourinent à mes pieds. Et je jure devant Dieu que j'ai envie de me mettre à danser. Faire du petit zombie que je suis un grand danseur à la Gene Kelly.

Sous les effets euphorisants du baiser enchanteur, je m'élance dans la rue et je fais le pitre. Je veux montrer à Mylène qu'elle me fait perdre la tête. Toutefois, la danse n'étant pas le fort des morts vivants, à plus forte raison s'il leur manque un pied, je trébuche et m'écroule sur le dos dès la première steppette. Je suis si joyeux que cette chute prévisible me fait rire aux larmes.

En redressant la tête, je constate que je suis étalé sur la chaussée, au milieu de la voie de circulation. J'arrête de rigoler lorsque qu'une puissante lumière m'aveugle. Est-ce la fameuse lumière au bout du tunnel dont parlent les gens qui ont expérimenté la mort ? Non, il s'agit des phares d'un camion qui fonce sur moi à vive allure.

Je m'empresse de me relever. C'est d'autant plus difficile que ma jambe gauche s'est disloquée. Molle comme de la guenille, ma jambe blessée n'arrive plus à me soutenir.

À la vitesse où roule le mastodonte, l'esquive n'est plus envisageable. Je n'essaie même pas.

À vrai dire, je ne suis pas surpris outre mesure de trouver ce camion sur ma route. On n'échappe pas à son destin. Et si je ressors une fois de plus de mon tombeau à la suite de ce deuxième accident, un autre poids lourd se chargera de régler mon compte, encore et encore, jusqu'à ce que j'aie compris le message et que je demeure sagement couché dans mon cercueil.

Je suis impuissant face au cours des choses et c'est très bien ainsi.

Le dix-huit roues ne freine même pas. Preuve que son conducteur ne m'a pas vu.

Sans avoir le temps de maudire mon sort, je me retrouve collé dans le pare-chocs du véhicule, qui m'éclate comme une vitre qui se brise. L'assaut du camion me démembre sur le coup. Je m'éparpille dans l'espace, dans le fracas de la pluie battante, sans savoir dans quelles directions volent les différentes parties de mon corps.

Si je ne m'inquiète pas trop pour moi, en revanche je me fais du souci pour Mylène. J'espère qu'elle n'est pas témoin de ce nouvel accident, encore plus violent que le premier.

Voir un ami se faire décapiter, même si celui-ci est mort depuis belle lurette, n'est pas

un spectacle qu'il convient d'offrir à une jeune fille qui vient de vous faire grâce de son plus tendre baiser.

QUATRIÈME PARTIE

PAS DE QUARTIER POUR LES MACCHABÉES !



« Pourtant, une tête, c'est difficile à égarer.
Ça se remarque. C'est pas comme chercher
une aiguille dans une botte de foin. »

Mylène Létourneau

Les restes du zombié

Si mon corps s'est démantibulé sous l'impact, mon esprit aussi a été ébranlé. Je perds la carte, comme on dit, un peu comme si je m'étais évanoui.

Je suis couché sur une pelouse traitée aux petits soins lorsque je reprends mes esprits. Il pleut toujours, mais de façon plus modérée.

Je sais que je suis sur un terrain privé, mais lequel ? Je n'arrive pas à bouger la tête pour obtenir une vision périphérique des lieux. Je ne possède plus les muscles cervicaux nécessaires à cette simple opération. En fait, à part la tête, je n'ai plus rien. Je n'emporterai pas le reste de mon corps au paradis, car celui-ci m'a laissé tomber. Disons plutôt que c'est le camion maudit qui l'a raflé dans sa course infernale.

Si un de mes pieds gît actuellement au dépotoir municipal, j'ignore où se trouve l'autre, de même que mes jambes, mes bras, mon

buste. Ces parties de moi-même sont-elles restées accrochées ensemble ?

Bah, peu importe ! Je n'ai peut-être pas gardé la tête sur mes épaules, mais au moins je ne l'ai pas perdue. Et la tête constitue le centre de la pensée, le siège de l'esprit. Au fond, c'est le seul élément de ma personne auquel je tiens mordicus.

Si j'ai encore ma tête, autant en profiter pour réfléchir. Selon toute probabilité, Mylène me regardait jouer les danseurs étoiles, elle a donc vu le camion arriver à pleine vapeur et me percuter de plein fouet. J'en déduis qu'elle devrait se manifester d'une minute à l'autre. Il ne me reste donc plus qu'à prendre tout ça avec humour – autant que possible – et à espérer que ce soit elle qui trouve ma tête en premier.

D'un autre côté, il est peut-être préférable qu'elle ne me voie pas ainsi diminué. Voir un cadavre ambulant est déjà assez troublant, découvrir une tête, c'est un traumatisme assuré !

J'entends quelqu'un rôder. À ma grande déception, ce n'est pas une présence de nature humaine. Si je me fie à sa respiration saccadée, je dirais qu'il s'agit d'un chien.

Bingo ! Une truffe apparaît tout à coup dans mon champ de vision. Le quadrupède me renifle de tous les côtés, sa manière à lui de faire connaissance. Mais je le connais, ce gentil tou-

tu ! C'est Bellegueule – un surnom que personne ne songerait à m'attribuer ! –, le meilleur ami de monsieur Chicoine, son maître. Un colley bien dressé qui devient fou de joie lorsqu'on lui flatte la barbichette. Il risque d'être déçu cette fois-ci, car je ne suis pas en mesure de lui prodiguer la caresse souhaitée. Ce qui ne l'empêche pas de me lécher le visage à grands coups de langue.

Après cet accueil chaleureux, ses dents se resserrent autour d'une touffe de cheveux. Le charmant animal me recueille tel un trésor et décide de m'emmener avec lui. Cette balade ne me réjouit pas, mais, à choisir, je préfère me retrouver dans la gueule d'un chien qu'entre les mains de flics qui m'en feraient baver.

À la suite d'une tournée exploratoire de son territoire, Bellegueule a trouvé où il veut me déposer : dans la boîte de la camionnette de son maître. Il bondit sur le panneau ouvert et trouve refuge sous une bâche bleue à demi pliée qui nous sert d'abri. De cette façon, nous sommes protégés de l'averse. Je devine que mon nouveau compagnon a pensé me faire plaisir en m'amenant ici. À vrai dire, j'aurais préféré demeurer sur la pelouse, bien en vue. Mylène doit passer le coin au peigne fin pour me mettre la main dessus.

Au bout de quelques minutes, la pluie cesse d'un coup. Je tends l'oreille dans l'espoir de

percevoir la présence de mon amie. C'est monsieur Chicoine que j'entends. Il réclame la compagnie de son animal domestique à grands cris. Je suppose qu'il lui interdit de passer la nuit à l'extérieur. Je fais erreur. Il l'appelle parce qu'il s'apprête à prendre la route et qu'il ne part jamais sans lui.

Sans la moindre hésitation, Bellegueule me délaisse au profit de son maître. Il troque le plateau découvert pour un siège plus confortable à la droite du conducteur.

Quelle drôle d'idée de vouloir faire un tour de bagnole à l'heure où la majorité des gens vont se coucher !

Ce programme ne me dit rien qui vaille. Je hurle de toute la force de mes poumons. Bien sûr, mes efforts ne produisent aucun son. Si avant j'étais handicapé du langage, à présent je suis devenu muet. Il fallait s'y attendre, la décapitation m'a fermé le clapet pour de bon.

Je prie le ciel pour que cette damnée camionnette n'aille nulle part.

Le véhicule démarre.

Je quitte les lieux de l'accident sans savoir où ma tête s'en va ni où le reste de mon corps est passé.

Malgré le tour catastrophique que prennent les choses, mon humeur tient le coup. Si je n'ai plus de voix, je peux en revanche ouvrir la bouche, fermer les paupières, mouvoir les sour-

cils, et même sourire si l'envie m'en prend. C'est seulement lorsque je tente de bouger mon corps que je prends la pleine mesure de mon handicap. Mais je ne m'en fais pas trop avec ça. J'ai encore en tête le baiser que Mylène a déposé sur mes lèvres. On a beau dire, mais je suis le zombie le plus veinard de la planète. Aussi incroyable que ça puisse paraître, ce baiser fabuleux m'a marqué davantage que l'accident qui m'a réduit en pièces.

Au début du trajet, je garde espoir que le conducteur se rende juste à côté, acheter un litre de lait au dépanneur, par exemple. Mais très vite je comprends la galère dans laquelle Bellegueule m'a embarqué. Le voyage me paraît interminable. Et l'état des routes lamentable. À un moment donné, la camionnette quitte la voie asphaltée pour un chemin de terre battue. Le véhicule se met à giguer et ma tête à rouler dans tous les sens. Ces montagnes russes me font sans cesse perdre le fil de mes idées.

Trois ou quatre heures plus tard, mon transport arrive enfin à destination, c'est-à-dire devant un chalet rustique, au beau milieu d'une forêt où il ne semble pas y avoir âme qui vive à des kilomètres à la ronde.

Tout excité, Bellegueule se précipite à l'intérieur de la maisonnette sans penser à me souhaiter bonne nuit. Il m'a déjà oublié. Loin des yeux, loin du cœur.

Je ne sais pas du tout dans quelle région de la province j'ai abouti. Je sais juste que je ne suis pas sorti de l'auberge, si je peux appeler le coffre à ciel ouvert de cette camionnette une auberge. Je passe la nuit à la belle étoile, ce qui n'est pas si mal.

En fin de compte, je me retrouve exactement là où je voulais me réfugier, au fin fond des bois, loin de toute civilisation. Ironique, non ?

Je m'interroge sur les hasards de la vie. Ma tête a pris la clé des champs quelques heures après avoir redonné à Jonathan le collier censé ressusciter les morts. Est-ce là une pure coïncidence ?



Le lendemain matin, Bellegueule vient voir si je suis encore dans la camionnette. Sa queue s'agite aussitôt qu'il m'aperçoit. Je devrais savourer ce moment rarissime, car il n'arrive pas souvent qu'on manifeste autant de joie en me voyant la face.

Ensuite, il ouvre grand les mâchoires, comme s'il avait l'intention de m'avalier, puis plante ses incisives acérées dans mon crâne, assez fort pour me transporter dans sa gueule. À dire vrai, je ne suis pas malheureux de déménager. Bellegueule se promène dans les champs,

avec le ballon de ma tête entre ses crocs. Les longues herbes me fouettent la peau du visage. À la fin d'une courte randonnée, il me dépose sur le sol. Pas pour se reposer, mais pour forer la terre comme un forcené. Avec la patte antérieure gauche, il me pousse dans le trou profond d'une vingtaine de centimètres et entreprend ensuite de le remplir de terre. Autrement dit, il place son trésor en sûreté dans son coffre-fort personnel.

Une deuxième sépulture, je n'en demandais pas tant !

Bellegueule n'est pas un fossoyeur pointilleux, l'ouvrage est bâclé. Ma tête n'est pas entièrement recouverte et seule la partie postérieure de mon crâne se retrouve à l'air libre. Il me semble que si j'avais pu contempler le bleu du ciel et la forme des nuages, j'aurais trouvé le temps moins long.

Sa besogne accomplie, le colley vaque à d'autres occupations, me laissant dans une posture inconfortable et peu distrayante.

Les jours suivants, mon ami canin me rend visite matin et soir. Il se couche près de moi, sans rien faire d'autre que respirer. On peut dire qu'on forme un drôle de tandem : Salegueule et Bellegueule. Sa compagnie m'est agréable, je ne le nie pas, même si la connexion télépathique entre lui et moi laisse plutôt à désirer.

Je ne perds pas espoir. Cette brave bête va bientôt craquer. Elle ne pourra pas résister encore longtemps à l'envie d'exhiber son étonnante trouvaille. Les chiens sont trop fidèles pour faire des cachotteries à leur maître.

Au fil des jours, le doute s'insinue. Le visage enfoncé dans la terre rocailleuse, mon avenir me paraît de moins en moins rose. Je commence à penser que Bellegueule veut épargner à monsieur Chicoine la vision d'horreur d'une tête arrachée.

Après le tumulte de la ville, me voilà perdu dans la nature, sauvage et paisible, où je suis à peu près certain de ne plus me faire importuner. Au fait, quelles sont mes chances de sortir un jour de ce trou ? Une sur cent ? Une sur un million ? Je demeure somme toute confiant. Après tout, quelle était la probabilité que je m'évade de mon cercueil ?

Plus tard, je dirais de quatre à quatorze jours plus tard, les roues de la camionnette font crépiter le gravier, sauf que cette fois-ci mes hôtes ne reviennent pas sitôt après avec des provisions. Si Bellegueule ne vient plus me voir, c'est parce qu'il est parti pour de bon. Il est sans doute rentré au bercail, dans sa résidence principale. Je m'étais attaché à cet animal. Sa présence quotidienne me procurait assez de réconfort pour m'éviter de basculer dans la déprime.

Je suis laissé à moi-même à présent, à moitié enterré dans le sol, incapable de faire quoi que ce soit, excepté ruminer mon sort et apprivoiser ma solitude.

Par distraction, je tente d'imaginer ce qui s'est passé en ville durant mon absence. Après tout ce temps, quelqu'un a dû faire une ou plusieurs découvertes macabres sur les lieux de mon dernier accident. Quelles parties de mon anatomie ont-elles été repêchées ? Comment les membres de ma famille ont-ils réagi en apprenant dans quel état on a fini par me retrouver ? À quelle conclusion la police en est-elle venue quant à la mystérieuse disparition de mon cadavre ? Nick a-t-il été jugé coupable d'avoir profané ma tombe ? Jonathan s'est-il recroquevillé de nouveau sur lui-même après cet autre départ inopiné ? Nicolas lui a juré qu'il me reverrait, je m'en souviens. Monique a-t-elle enclenché les procédures de divorce ? L'état de santé de papa s'est-il détérioré ? Et Mylène, la lumineuse Mylène, a-t-elle commencé l'écriture d'un second roman ? Est-elle en train d'imaginer sur papier ce qui se serait passé si son baiser avait effacé toutes les traces de mon décès ?

La tête enfouie dans le sol comme une autruche, je multiplie les questions sans trouver de réponses.

Étant à demi-inhumé, je suis forcé d'accepter l'amitié que me propose un corbeau affamé,

qui me tape sur le crâne à coups de bec incisés, même si ma tête est plus repoussante que celle de n'importe quel épouvantail de la région. Je le laisse faire. Difficile de me défendre dans mon état.

À force de gratter le sol avec ses deux pattes, il évacue une partie de la terre qui me recouvre. Son dessein n'est pas de me libérer, je le devine bien, mais d'en avoir plus à grignoter. Comme le volatile n'est pas un solitaire, des compères ailés remarquent son manège et s'empressent de lui prêter main-forte, dans le but de goûter à leur tour au mets gastronomique rare que je représente à leurs yeux.

Pour tout dire, je ne suis pas scandalisé outre mesure de faire l'objet d'une dégustation. Je prends ce nouvel épisode de mon existence *post-mortem* avec détachement. D'une part, je ne ressens rien, d'autre part, la présence de ces oiseaux de malheur me distrait.

Toutefois, je constate qu'il n'est pas dans les habitudes de ces charognards à plumes de ne pas finir leur assiette. Ils sont en train de me perforer le crâne. De plus, l'été bat son plein. Avec le soleil qui plombe et les averses soudaines, je pourris à vue d'œil.

Les jours de canicule, les gens ont chaud et ils se déshabillent. Je fais pareil. Je me dévêts de mon manteau de chair. J'éparpille bien malgré moi mon cerveau aux quatre vents. Aussi

bien dire que je suis à la merci de ce clan de corbeaux voraces qui me dévorent à petites doses.

Tout de même, je me demande ce qu'il va advenir de moi s'ils réussissent à me bouffer en entier. Après avoir grugé toute la chair autour des os de mon crâne, seront-ils en mesure de se repaître de mes pensées ?

Il faut que je réussisse à sortir de cette impasse avant de n'être plus qu'un crâne desséché et jeté aux oubliettes. Mais c'est plus facile à penser qu'à faire !

À l'aide de mes mâchoires, je tente de remonter la pente pour aller explorer les environs. Mes efforts s'avèrent des plus risibles. La gravité me tient cloué au fond de mon trou.

Mon sort est désormais entre les pattes des corbeaux.

Je me serais sans doute désintégré dans ce lieu maudit si ce n'était du désir de ces oiseaux en noir de me voir la face. Je suppose qu'ils sont curieux de savoir à qui ils ont affaire. Un corbeau géant, le monsieur muscles de la bande, réussit à me soulever dans les airs en m'accrochant avec son bec. Je retombe aussitôt, sur le côté. Une dizaine d'acolytes viennent célébrer l'exploit en mâchouillant des parcelles de mes beaux yeux bleus.

Ça paraît pire que ça ne l'est en réalité. J'arrive à voir aussi bien, même si l'on m'arrache

les globes oculaires. En fait, je n'avais jamais vu un corbeau d'aussi près. Ces gaillards sont terrifiants ! À force de me picorer, ils sont en train de me faire perdre la face. Au milieu du festin, un convive d'une autre espèce décide de se mêler au groupe, au sein duquel il n'est manifestement pas le bienvenu. Un superbe renardeau.

Ça sent la bagarre.

D'emblée, j'aurais misé sur le nouveau venu, mais les corbeaux sont des volatiles tenaces qui défendent leur territoire bec et ongles. Toutefois, le renard étant plus rusé, il sait se montrer patient et attendre le moment opportun pour dérober l'objet de sa convoitise. Ainsi, plusieurs minutes plus tard, à la faveur d'une distraction de mes gourmands compagnons, il s'empare de ma tête et détale au galop.

Les corbeaux capitulent. Malgré toute l'ardeur qu'ils ont démontrée au combat, ils savent se montrer bons perdants et laissent le mammifère repartir avec son butin.

Être ou ne pas être

Le renardeau victorieux m'emporte dans son terrier et me présente à ses huit frères et sœurs ainsi qu'à ses parents.

La famille me réserve un vibrant accueil, c'est le moins que je puisse dire. On me bichonne. Je sens ma boîte crânienne s'amincir à force d'être léchée. Existe-t-il pire torture que de se faire dévorer par un animal sauvage tout en demeurant conscient ? Dans mon cas, la question ne se pose pas. Au lieu de prendre peur comme un idiot, je me rappelle que je suis mort et qu'il ne peut plus rien m'arriver de grave.

Au contraire, je me sens bien en compagnie de ces bêtes au pelage fauve. J'observe les comportements des renardeaux entre eux, la dévotion et l'autorité de leurs parents. Ces scènes touchantes me ramènent inévitablement à ma propre famille.

Si, au départ, je représente une alléchante collation, des semaines plus tard, je me transforme en jouet. Les petits adorent me faire rouler ou encore faire la sieste en se blottissant contre moi.

Je repense à la patte de renard que mon oncle passionné de chasse et de pêche m'a offerte le jour de mon neuvième anniversaire et je ne peux m'empêcher de trouver la situation cocasse. Ce précieux porte-bonheur a décoré ma chambre durant plusieurs années. À présent, c'est ma tête qui trône dans le salon souterrain d'une famille de renards. Quand on y pense, c'est logique. Question d'équilibre.



À la fin de l'été, ma tête est devenue un beau crâne asséché. On pourrait m'utiliser comme accessoire pour la scène du célèbre monologue « Être ou ne pas être » dans la pièce *Hamlet* de William Shakespeare.

J'ignore si monsieur Chicoine et son fidèle compagnon sont revenus au chalet entre-temps. Si oui, Bellegueule a dû s'apercevoir avec surprise – et déception peut-être – que je ne suis plus là où il m'avait caché. Eh non ! j'ai été adopté par une famille de renards pour qui je suis devenu une mascotte rigolote. Après mon statut de jouet, je suis relégué au rang d'objet

décoratif, une sorte de trophée qu'on arbore avec fierté. Un crâne humain est une prise que très peu d'animaux sauvages peuvent se vanter d'avoir capturée. L'on me place à l'entrée du terrier, à la façon d'une enseigne, une manière de donner du prestige à leur charmante demeure.

J'en profite pour observer les changements climatiques. Une vague de froid déferle sur la forêt, annonciatrice de l'hiver qui approche. C'est ensuite au tour de la neige de se jeter sur la nature, peignant le paysage en blanc, laissant quelques traits de verdure ici et là. C'est féérique. Il y a longtemps que je n'avais admiré une averse de flocons dansants. Spectacle grandiose qui s'avère toutefois de courte durée, car je suis enseveli dès la première bordée de neige. D'autres précipitations viennent ensuite comprimer la couverture glacée qui me recouvre. Avec la température qui descend toujours plus bas, mon abri n'est pas près de fondre.

Je dois patienter jusqu'à la mi-printemps pour revoir la lumière du jour. En attendant, je suis un crâne en hibernation sans toutefois trouver le réconfort d'un long sommeil réparateur.

En fait, j'ai un peu l'impression de me retrouver dans mon cercueil, dans la mesure où je continue à vivre à travers mon imagination. Une question me taraude plus que les

autres. Je la retourne sans cesse dans ma tête. Que s'est-il passé à la suite de ma décapitation ?

Après mon envolée spectaculaire dans les airs, je suis resté un moment sur les lieux, et aucun gyrophare n'a projeté son ombre bleue et rouge sur la façade des maisons. Et si aucun citoyen n'a contacté la police, c'est donc que personne ne sait ce qui s'est passé, à part Mylène et le conducteur du bolide assassin. Pour ce qui est de ce dernier, il ne s'est peut-être rendu compte de rien dans la tourmente. Ou bien il a vu la chose qu'il a frappée, un mort vivant, et il a pris peur, se jurant de garder pour lui le secret de cette apparition fantôme. Ou encore il a cru happer un chien sans laisse et s'est sauvé du lieu du crime pour ne pas avoir à rendre des comptes au propriétaire de la victime.

Et Mylène dans tout ça ? Comment se fait-il qu'elle n'ait pas réussi à me retracer ? Les mauvaises conditions météorologiques sans doute. Si ma tête s'est rendue jusque sur la pelouse de monsieur Chicoine, cela signifie qu'elle a effectué un vol plané de presque trente mètres (c'est peut-être un record du monde, il faudra que je pense à vérifier quand j'en aurai l'occasion). Cela pourrait expliquer pourquoi je n'ai pas revu ma bien-aimée.

Ce qui est à peu près certain, c'est que les morceaux épars de mon cadavre ont été retrouvés et remis à la police. Et l'inspecteur chargé

de l'enquête a dû faire une sacrée grimace en constatant qu'il manquait un morceau à la dépouille. Quoi qu'il en soit, les efforts de recherche des policiers se sont soldés par un échec, sinon je ne serais pas ici à méditer la question. Conclusion : les flics n'ont pas encore élucidé le drame sanglant qui s'est joué ce soir-là. L'affaire Yan Faucher est donc demeurée irrésolue.

Par contre, si mon corps a bel et bien été récupéré en pièces détachées, je parie que l'affaire s'est retrouvée à la une des journaux. Ce qui n'a pas dû contribuer à remettre les Faucher sur les rails du bonheur.

Tout ce que je peux faire, c'est réfléchir. C'est épuisant, à la longue. Je me pose mille fois les mêmes questions. Je passe en revue toutes les hypothèses envisageables, des plus plausibles aux plus farfelues. Je figole une centaine de scénarios possibles. À force de m'abreuver à la source de mon imagination, celle-ci finit par se tarir.



Le printemps s'efforce tant bien que mal de faire disparaître l'accumulation de neige. Alors que les remparts de glace tout autour de moi s'affaissent, mon espace vital s'agrandit. Je retrouve la nature et tout ce qu'elle peut

m'offrir de plus beau. J'ai l'impression de sortir de prison.

La fonte des neiges provoque un déséquilibre qui me fait rouler sur une courte distance, là où s'est formé un ruisseau printanier. Le courant se révèle assez fort pour me faire dériver un peu plus loin. Même si j'ai le sentiment d'aller nulle part, je change de décor, ce qui a pour effet de me changer les idées. Après la saison hivernale, un peu d'action n'est pas de refus.

Ma glissade d'eau se termine contre un amas rocheux qui fait barrage au ruisseau. Je comprends vite que je viens de trouver mon nouveau site pour la saison estivale.

Mon deuxième été en forêt. Comme le temps passe !

Maintenant que je suis nettoyé de ma substance organique, je n'intéresse plus tellement les animaux. Même ma famille adoptive de renards m'a laissé tomber. En fait, je n'intéresse plus personne. Je suis prêt à parier que la police a cessé ses recherches et que le dossier Yan Faucher est bouclé.

Quand j'étais zombie – il y a de ça déjà plus d'un an ! –, je devais me cacher sans cesse. Il ne fallait surtout pas que l'on me voie. Sous la forme d'un crâne inoffensif, c'est l'inverse, je désespère d'être trouvé.

Je connais un regain d'espoir lorsqu'un chasseur passe à deux semelles de bottine de

me piler dessus. Fusil en main, aux aguets, il est trop concentré à débusquer une proie pour remarquer le gentil crâne qui repose à ses pieds. Honnêtement, j'aurais eu plus de chance avec un cueilleur de champignons ! Puis l'homme s'en va traquer son gibier plus loin, sans revenir dans le coin.

Meilleure chance la prochaine fois ! me dis-je, convaincu qu'il n'y en aura pas d'autres.

Les nuits passées à la belle étoile m'aident à relativiser mon malheur. Devant cette immensité vertigineuse et cette infinité d'astres scintillants, je me sens tout petit, pour ne pas dire microscopique et insignifiant. Et ce sentiment d'être si peu de chose me permet de profiter du moment présent, tel qu'il est, sans m'apitoyer sur moi-même.

Des lunes plus tard, je fais la rencontre d'un ours oisif, qui s'arrête un moment pour me humer, par simple curiosité. Il reste près d'une heure à mes côtés, en toute amitié, puis continue sa route d'une démarche balourde. Une rencontre somme toute sympathique, mais sans lendemain.

Jamais je n'ai été un témoin aussi attentif à la parade des saisons. Sitôt poussées, les feuilles des arbres se choisissent une couleur pour accueillir l'automne. On dirait qu'un arc-en-ciel a plu sur les feuillus de la région. Mais ce splendide tableau en technicolor est fugace.

Après la neige, c'est au tour des feuilles mortes de m'ensevelir.

Les grands vents automnaux soufflent avec force. Ils réussissent à me déplacer sur une dizaine de mètres. Voyage pas très dépaysant, je l'avoue, qui ne change pas beaucoup le mal de place.

Il m'apparaît évident que je serais resté coincé dans cette immense forêt pour les siècles à venir si la nature ne m'avait pas donné un sacré coup de pouce.



J'ai toujours été fasciné par les catastrophes naturelles, en particulier les tornades. Il y a longtemps que je rêve d'en voir une de mes propres yeux.

Un beau matin, mon fantasme devient réalité. D'effrayants cumulo-nimbus font leur apparition au-dessus des collines. Ces nuages de tempête s'apprêtent à envahir les cieux. Une bourrasque fait frissonner les arbres. Je sens que ça va déménager. Il est plus que temps pour moi de plier bagage.

À mesure que la masse nuageuse approche, celle-ci prend la forme d'un entonnoir géant. Je me laisse émerveiller par cette géométrie fort inhabituelle lorsque j'aperçois une colonne d'air toucher terre. Animée d'une énergie infernale,

la tornade dérape dans tous les sens, se laissant guider par son appétit de destruction.

Je suis le jouet des vents violents qui assaillent la forêt. Je roule à pleine vitesse sur le tapis de feuilles mortes, en perte totale de contrôle, lorsque je heurte soudain un tronc d'arbre. Je suis bloqué, à mon grand bonheur. Ici, je suis bien placé pour assister au spectacle.

Les arbres sont nerveux. Ils agitent les branches pour faire peur à l'envahisseur. En ce qui me concerne, je suis tout excité. Disons que ça me sort de la monotonie de mon quotidien.

La tornade donne l'impression de faire du surplace. En réalité, elle fonce dans ma direction !

L'arbre, contre lequel je suis cloué, fléchit sous la puissance des éléments qui se déchaînent. Grêle et pluie se mêlent tout à coup de la partie. Le tube tourbillonnant s'apprête bientôt à m'avalier. À cette distance, une tornade, ça décoiffe, parole de crâne !

Tout d'un coup, je suis aspiré vers le ciel, comme si Dieu acceptait enfin de me ramener à lui. C'est à mon tour de valser au cœur de la tourmente. Voici sans conteste le manège le plus rock'n'roll du parc d'attractions de Dame Nature. Je virevolte comme une toupie, à tel point que ma vision finit par s'embrouiller. J'avoue que j'aurais bien aimé regarder la tornade dans l'œil.

En quelques secondes, je me retrouve au plus haut de ma trajectoire. C'est alors que le tour de manège se termine sans crier gare. Le vortex me recrache dans les airs. Je suis alors en mesure d'admirer le panorama. De la forêt à perte de vue ! Je n'aperçois aucune habitation, même pas celle de monsieur Chicoine. Je remarque toutefois la rangée d'arbres que la tornade a écartés de son chemin.

Tout ce qui monte doit redescendre, c'est la loi de la gravité. Je tombe des nues, d'autant plus vite que je suis monté haut. Après vérification, un rocher immense situé juste en dessous de moi devrait, selon toute probabilité, me servir de piste d'atterrissage. Tout à coup, la friction de l'air fait pivoter ma tête. Mon regard embrasse le ciel orageux puis, un demi-tour plus tard, le caillou géant rejaillit dans mon champ de vision. Mon crâne est-il assez solide pour résister à l'impact ? Je me permets d'en douter.

En fin de compte, un vent fait dévier ma course à la dernière seconde et je fonce tête première à travers le feuillage d'un érable. Les rameaux m'égratignent les os et je me cogne le front contre quelques branches avant d'être recueilli au creux de la ramification du tronc de l'arbre.

Je serais curieux de savoir combien de crânes humains, dans l'histoire de l'humanité, ont trouvé refuge dans les bras d'un érable.



Je reste là un certain nombre de jours au cours desquels je reçois la visite d'un écureuil stressé qui m'inspecte sous toutes les coutures. Ne sachant que faire de moi, il s'en retourne par où il est venu, puis revient le lendemain déposer une noix à l'intérieur de ma boîte crânienne. Puis une deuxième, et une troisième, et encore une autre. Je deviens son garde-manger. C'est plutôt amusant. Ce petit être hyperactif est tout un numéro. S'il arrête de bouger, c'est pour mieux tendre l'oreille, pressentant un danger imminent. Je le verrais bien en personnage comique dans des films burlesques, façon Buster Keaton ou Charlie Chaplin.

En rétrospective, cette tornade a changé mon destin, non pas en me faisant planer dans le ciel, mais en traçant un sentier d'arbres déracinés, sinon pliés en deux, qui attire une poignée de randonneurs curieux.

Arrivent sur les lieux hommes, femmes et enfants venus constater l'ampleur des dégâts. Le mot a dû circuler entre les habitants de la région, car le nombre d'adeptes de randonnée pédestre augmente chaque jour.

À l'approche d'un groupe de personnes en excursion, mon ami écureuil devient très nerveux. Il tente d'entreposer une énième noisette, mais ses gestes deviennent tout à coup désor-

donnés. Les voix humaines qui résonnent lui font perdre tous ses moyens. Par mégarde, il se cogne contre l'endroit où se trouvait jadis mon nez. Le pire qui pouvait arriver à ses yeux se produit. Je tombe, emportant avec moi ses provisions pour l'hiver.

Le hasard veut que j'échoue aux pieds d'une petite fille. Le bruit de ma chute la fait sursauter. À la vue de ma splendide caboche, c'est plus fort qu'elle, elle pousse un cri de mort.

Un crâne attaque!

La fillette pleurniche, encore sous le choc. Son papa murmure des mots rassurants à son oreille, tout en détournant son attention de ma tête qui gît dans l'herbe.

— Il ne s'est rien passé de grave, ma puce. Personne ne te veut du mal.

Bien entendu, mon intention n'était pas de faire peur à la petite. Je suis désolé pour elle. En revanche, je suis heureux de me retrouver enfin entre les mains d'individus de mon espèce. J'ai aimé fréquenter Bellegueule, j'ai apprécié l'hospitalité de la famille de renards, mon voisin de branche, l'écureuil, m'a bien divertì, mais surtout, mes semblables m'ont manqué.

Bien vite d'autres promeneurs s'intéressent à la « chose » étrange tombée de l'arbre.

— Viens voir ça, Fred. C'est un crâne d'ours ?

Le Fred en question, un homme sans âge qui porte un chapeau de cowboy, s'approche de moi, le front sourcilleux.

— Le crâne de l'ours est plus aplati et plus effilé. Ça, c'est un crâne humain, affirme-t-il après un bref coup d'œil. Et si je me fie à la dimension, je dirais qu'il s'agit de la tête d'un adolescent.

Un silence effaré suit la révélation choc. Les six personnes du groupe retiennent leur souffle, sidérées. On ne trouve pas des crânes humains à chaque randonnée. Des carcasses d'oiseaux ou de petits rongeurs, d'accord, mais d'êtres humains non inhumés, c'est plutôt rare.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'enquiert une femme sur le point de céder à la panique.

— Que veux-tu qu'on fasse ? Appeler l'ambulance ? Je pense, Nadine, qu'il est un peu tard pour le sauver, plaisante celui qui semble être son conjoint.

— Heureusement qu'il ne peut pas entendre tes blagues idiotes ! soupire le père de la fillette.

Un rire nerveux se transmet de l'un à l'autre. Après un moment d'angoisse, on s'approche un peu plus de ma pomme. Une dizaine d'yeux intrigués m'observent. Mon crâne, propre comme un sou neuf, ressemble à n'importe quel autre crâne. Au moins, je suis présentable, me dis-je. Ce n'est pas comme s'il me res-

tait encore des lambeaux de peau, des miettes de cerveau ou une touffe de cheveux teints en rouge par mon sang coagulé.

L'enfant, âgée de cinq ou six ans, essuie ses larmes. Elle paraît déchirée entre l'envie de foutre le camp et la curiosité de m'examiner plus en détail, en dépit des cauchemars qu'elle risque de faire pour le restant de la semaine... ou de l'année.

— T'es pas obligée de regarder, Justine, lui signale sa mère d'une voix bienveillante.

Mais c'est plus fort qu'elle, la fille braque son regard sur moi. J'aurais fait pareil à sa place. J'aurais ouvert grand les yeux pour pouvoir raconter ce que j'ai vu au monde entier.

— Je pense que le mieux à faire est de ramasser le crâne avec des gants et de l'apporter à la police, suggère Fred, le plus débrouillard de la bande.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, selon toi ? demande la prénommée Nadine.

— Un gamin ou une gamine perdu en forêt, mort de faim, de froid ou bien attaqué par une bête sauvage. Sa dépouille a dû apaiser l'estomac affamé des habitants de la région. Renards, loups, corbeaux, vermine, insectes, lombrics... La population entière a dû se régaler.

S'ils connaissaient la vérité, leurs cheveux se dresseraient sur leur tête !

Ma situation est pourtant facile à résumer : je suis un mort qui a eu la chance de devenir un zombie, et un zombie qui n'a pas eu de veine dans la vie.

— Le plus étrange, c'est que le crâne était juché en haut de cet érable. Qui a bien pu entreposer un crâne humain dans un arbre ? se demande le père, songeur.

— Un raton laveur, un porc-épic... Qui sait ?

Sous le regard hypnotisé de la petite Justine, Fred extirpe une paire de gants de son manteau et me dépose au fond d'un sac d'épicerie qui servait de boîte à lunch pour l'occasion. Il attache mon nouvel habitacle en plastique à une ganse de son sac à dos, de façon à m'empêcher de ballotter pendant le reste de la promenade.

Tout en retournant au camp de base, mes nouveaux copains continuent d'échafauder des hypothèses quant à mon sinistre destin. Les scénarios les plus extravagants qui émergent de leur imagination n'arrivent pas à la cheville de ce qui m'est arrivé.

— Peut-être s'agit-il d'une victime de la tornade ?

Cette supposition pour le moins farfelue provoque un éclat de rire général.

— Penses-tu ! C'est puissant, une tornade, mais pas assez pour décapiter et décharner un

être humain ! Ce type est mort depuis belle lurette. Je dirais depuis plusieurs mois, peut-être même quelques années.

S'il y a quelques fous rires au début – il faut bien relâcher la tension –, la promenade se termine dans un silence respectueux où chacun médite sur sa propre fin. Nul ne sait ce qui va lui arriver au lendemain de sa mort.

Les intrépides explorateurs usent leurs semelles durant une heure encore avant de trouver repos dans un chalet en bois rond, devant les flammes chantantes de la cheminée.

Les marcheurs fatigués tiennent conseil en vue de déterminer qui ils devraient appeler en premier : les journalistes ou les policiers ? La plupart d'entre eux n'ont jamais lu leur nom ni vu leur portrait dans un journal. C'est donc l'occasion ou jamais.

— Et puis, ce crâne, il peut encore attendre, non ? lance Nadine dans un haussement d'épaules.

— Ce n'est pas comme s'il était pressé de se rendre quelque part ! ajoute le rigolo de la bande.

Éclats de rire autour du feu qui crépite et qui fait danser des ombres rougeoyantes sur les murs du salon. L'émotion me prend alors par surprise. Comme c'est bon d'entendre rire son prochain ! Dans la bonne humeur ambiante, la mort n'a pas sa place. Je ne suis plus un sym-

bole funeste ou le vestige macabre d'un être humain maudit, mais une sorte de trésor trouvé par hasard, un objet rare et cher qui leur ouvrira les portes d'une célébrité locale et passagère.

— Tout le monde, à un moment donné, s'est déjà imaginé trouver un cadavre en marchant dans les bois. Quelle était la probabilité que ça nous arrive ? Pensez-y, c'est une chance inouïe !

On parle de ma rencontre comme s'il s'agissait d'un numéro gagnant à la loterie. Pas sûr que Justine me considérera comme une chance inouïe lorsqu'elle se retrouvera seule dans sa chambre ce soir, dans le noir.

— La personne morte dans cette forêt ne désire peut-être pas faire la manchette, rétorque Fred, toujours coiffé de son chapeau.

— T'as peur qu'elle fasse quoi ? Qu'elle crie au scandale ! Qu'elle se retourne dans sa tombe ? Ha ! ha !

— Je sais bien que la personne à qui ce crâne a déjà appartenu ne dira pas un mot, réplique Fred. Je faisais allusion à sa famille.

— La famille sera contente, voire soulagée, d'apprendre que la dépouille de son enfant a été retracée, objecte Nadine, qui tient mordicus à faire parler d'elle dans les médias.

Le mot « famille » vient aussitôt alourdir l'atmosphère. Car ce crâne anonyme suppose une famille en deuil, des parents qui souffrent de ne pas savoir si leur enfant est vivant ou non.

— La police se chargera d'aviser la famille concernée, qui elle, si elle le souhaite, ira raconter son histoire aux journalistes. Les parents de ce jeune infortuné n'ont peut-être pas envie d'étaler leur souffrance dans les journaux.

Même si l'argumentation de Fred est béton, ses compagnons préfèrent n'en faire qu'à leur tête.

— T'es trop sérieux, Fred. Tu te fais des cas de conscience pour des riens.

Un crâne humain – le mien de surcroît –, ce n'est pas rien !

— Je viens d'avoir une idée du tonnerre ! s'exclame tout à coup le pseudo-humoriste. On n'a qu'à laisser le principal intéressé prendre lui-même la décision comme un grand garçon.

Il se tourne ensuite vers moi et, de but en blanc, me demande mon avis. J'essaie d'ouvrir la bouche. Rien à faire, ma mâchoire ne m'obéit plus. Mon esprit n'exerce plus le moindre contrôle sur ma tête.

— Essaie de comprendre que c'est important pour moi de passer dans le journal, confie Nadine d'une voix implorante.

Je la comprends. Elle réclame son quinze minutes de gloire, comme disait Andy Warhol. Elle ne demande pas de poser pour la couverture d'un prestigieux magazine traduit en quarante-trois langues. Elle souhaite laisser

des traces, aussi peu profondes soient-elles, de son passage dans ce monde.

Mon avis est qu'il n'y a pas de mal à se sentir important de temps à autre. Ces bons bougres méritent de voir se réaliser leur petit fantasme de célébrité. S'ils veulent profiter de mon état pour faire parler d'eux, je leur accorde ma bénédiction.

C'est donc à la secrétaire de l'hebdomadaire régional que le premier appel téléphonique est destiné, à la grande consternation de Fred, qui, par dépit, finit par se rallier à la décision générale.

L'heure qui suit se déroule dans une certaine fébrilité. Je suis le seul à ne pas aller me refaire une beauté à la salle de bains en attendant l'arrivée du journaliste.

L'énergie du groupe s'élève d'un cran lorsque le visiteur franchit le pas de la porte. Frais émoulu de l'université, celui-ci accepte volontiers la tasse de café qu'on lui offre, puis vient ensuite à ma rencontre.

— Êtes-vous sûrs qu'il s'agit d'un vrai ? demande-t-il en guise de première question.

— On n'est sûr de rien dans la vie, se contente de répondre Fred, en retrait.

Le jeune reporter s'installe sur une chaise, le calepin appuyé sur sa cuisse, prêt à entendre l'histoire de ce crâne qui, qu'en sait-on, est peut-être faux.

La scène est hilarante. On s'arrache la parole, même s'il n'y a pas grand-chose à raconter, et bien vite plus personne ne sait quoi dire. Cependant, le journaliste a l'air enchanté par ce témoignage en simultané. Il noircit plusieurs pages de notes. C'est à se demander s'il n'a pas commencé à écrire tout de suite son article. D'ailleurs, il a déjà son titre : *Un crâne dans l'œil de la tornade*. Il se ravise. Il a trouvé mieux : *Un crâne attaque !*

Lorsqu'il brandit son appareil pour faire une photo des joyeux lurons, la mère de Justine propose de me placer en avant-plan. Cette mise en scène est jugée de mauvais goût. Il préfère faire deux clichés, un gros plan du crâne et, ensuite, un portrait des randonneurs qui ont mis la main dessus.

Alors que je fixe l'objectif dans l'œil, je me surprends à essayer de sourire. Je ne veux pas rater mon effet. C'est la première fois qu'on me photographie depuis que je suis sorti de mon cercueil. Mon splendide sourire imaginaire n'émeut personne. Je ne m'en offusque pas.

Pour la seconde photo, l'ambiance est à la fête, comme si l'on célébrait une victoire ou à tout le moins un événement heureux.

Le jeune homme révise ses notes en ingurgitant le reste de son café froid et remercie la compagnie. Aussitôt qu'il est parti, Fred se rue

sur le téléphone pour parler à un agent de police. Ravi de quitter son bureau, celui-ci se pointe vingt minutes plus tard, d'humeur joviale. Lui aussi accepte la tasse de café qu'on lui propose à son arrivée.

— Tenez-vous-en aux faits, prévient-il. Le reste n'est que littérature. C'est juste bon pour les journalistes.

La mention du mot « journaliste » incite Nadine à avouer au policier qu'il n'a pas été le premier contacté. Après un soupir exaspéré, celui-ci trempe le bout de ses lèvres dans le café puis s'efforce de sourire.

— Je suis certain alors que votre confident se chargera de concocter une charmante histoire avec ce que vous lui avez raconté. Mais moi, ce n'est pas l'attention des lecteurs qui m'intéresse, c'est la vérité.

Il prend quelques notes, moins cependant que le dernier convive. Au fond, il y a peu à écrire, car personne ne connaît mon identité ni mon itinéraire des deux dernières années. La version de mes amis se révèle moins animée et distrayante que celle offerte au journaliste.

Mes sauveteurs se creusent ensuite les méninges pour essayer de trouver un indice quelconque qui aiderait à faire démarrer l'enquête.

— Avez-vous déjà fait des... découvertes de ce genre dans la région ? questionne Fred.

— C'est la première fois, avoue l'agent avec un sourire en coin. Je vais passer en revue les fiches de tous les enfants disparus depuis les quinze dernières années. Avec un peu de chance, on pourra voir de quoi il avait l'air quand il était vivant. Mais si vous voulez mon avis, le processus risque de prendre pas mal de temps, et je ne serais pas surpris que ce pauvre crâne soit contraint de garder l'anonymat.

— Je suis prêt à parier que c'est le dernier de ses soucis ! ajoute le petit comique.

Si l'humour de ce type ne fait pas l'unanimité, à moi, il me plaît bien. J'ai assez d'auto-dérision pour apprécier ses moqueries. De toute façon, je ne crains plus le ridicule (au point où j'en suis, ce n'est pas ça qui va me tuer). Et puis, j'aime écouter ces gens parler. La musique *a capella* de leur conversation a un effet rassurant sur moi.

D'ailleurs, je me sens triste de devoir les quitter. Le policier réclame ma compagnie, ce que je ne saurais lui refuser.

En voiture, le chauffeur siffle tout le long du voyage, sans m'adresser un mot. Ma présence ne semble pas l'intimider une miette. Je représente à ses yeux rien d'autre qu'un bel assemblage d'os. Je doute qu'il soit tourmenté par des réflexions profondes sur la vie et la mort. N'est pas Hamlet qui veut !

Au poste de police le plus près, il n'y a pas l'équipement requis pour faire les tests d'ADN qui permettraient d'apposer un nom sur ma boîte crânienne. On me range donc dans une boîte sans grande délicatesse. Je deviens un simple colis que l'on envoie dans un laboratoire de la métropole où mon code génétique sera décrypté à l'aide d'outils hyperspécialisés.

Zut ! je n'aurai pas la chance de lire l'article à mon sujet qui va paraître dans l'hebdomadaire régional.

C'est la nuit en permanence à l'intérieur de cette boîte. Deux jours de ténèbres plus tard, je suis ébloui par une puissante lumière halogène. Le type qui me déballe n'a guère l'air surpris de me voir la face. À l'évidence, la compagnie des morts ne l'empêche pas de dormir. Ce médecin légiste est un habitué de longue date. Il me parle comme si nous étions copains depuis la maternelle.

— Je te regarde, toi, et tu me fais penser à ma fille qui n'a pas encore deux ans. Elle n'arrête pas de se cogner la tête partout. Si ça continue, elle va avoir un cuir chevelu plus épais que le mien ! Hé ! hé ! C'est un cas, ma fille. On dirait qu'elle a un casque en dessous des cheveux. Un casque bien plus dur que le tien, dit-il en frappant les jointures sur mon os pariétal.

Pour m'être battu à mort avec l'un d'entre d'eux, je me méfie dorénavant des médecins

légistes. Pour faire changement, celui-là m'est d'emblée sympathique. Les déboires de son attendrissante petite fille m'amuse bien.

À l'aide d'un couteau, mon nouveau copain prélève quelques échantillons de mon crâne, dont une analyse laborieuse finit par lui dévoiler ma signature génétique. C'est ensuite à l'ordinateur central de la police de faire le reste. Celui-ci épluche le dossier de tous les citoyens, morts ou vifs, fichés dans le répertoire de sa prodigieuse mémoire informatique. Il trouve mon nom en moins d'une minute de recherche. Le pouce tranché et oublié à la morgue a été analysé quinze mois plus tôt et révèle le même ADN.

En moins de deux, je suis démasqué !

L'aimable spécialiste divulgue aussitôt mon identité au policier chargé de l'enquête. Ensuite, il me laisse tomber au fond d'un sac de plastique rigide, qu'il prend soin de bien sceller. Après avoir inscrit « crâne Yan Faucher, décès 20/06/2007 » et apposé ses initiales sur le carton d'identification, il m'entrepose dans un frigo de petite taille, au milieu d'une variété de morceaux de cadavres. Me retrouver soudain en compagnie de compatriotes mutilés me donne froid dans l'occipital. À nous tous, nous formons peut-être un être humain complet, façon Frankenstein. Dans le genre morbide, c'est dur à battre. En plus, il fait noir, et je n'entends rien

de ce qui se passe à l'extérieur à cause du bourdonnement du système de réfrigération.

Selon mon calcul, la peine que je purge dans ce pénitencier frigorifique doit s'échelonner sur plusieurs semaines. Je fais mon temps, tout en rêvant à ma libération. Je sais bien que ce cachot n'est qu'un transit avant de regagner mon cercueil pour de bon.

Puis, un jour, enfin, cet intermède sordide arrive à terme. Ça tombe bien, j'ai besoin de changer d'air. À ma sortie de frigo, une énergie différente est palpable dans le labo du spécialiste. De toute évidence, il ne m'a pas libéré pour faire la jasette. Par ailleurs, il n'est pas seul.

Gilles, Monique, Mara et Jonathan sont là, réunis, les yeux rivés sur mon faciès osseux, m'offrant le portrait de famille le plus émouvant qui soit.

À dire vrai, je ne m'attendais pas à les revoir de sitôt, ou même à les revoir du tout. Je suis sans voix.

J'ai la preuve, devant les orbites oculaires, que les Faucher ont tenu le coup envers et malgré tout.

Comme ils ont changé ! Mon père a pris un sacré coup de vieux, ce qui ne l'a pas empêché de ressusciter le sourire que mon décès avait fait disparaître. Un sourire éclatant d'intelligence, de bonne humeur et de santé.

Si je me fie au cycle des saisons, Mara vient d'avoir dix-huit ans. C'est une jeune femme qui se tient devant moi à présent, plus belle que jamais. Elle me sourit, gênée et, la main à demi levée, elle agite discrètement les doigts pour me saluer. Je lui adresse un salut à mon tour, en pensée.

Quant à Jonathan, il vient d'entrer dans son adolescence. Comme les serpents, j'ai l'impression qu'il a changé de peau. Avec son allure de petit monsieur, il n'a plus rien d'un enfant. Il se tient droit, les bras croisés, le torse bombé, l'œil brillant et vif. Il inspecte la pièce dans ses moindres détails.

Puis, ma mère. En la revoyant, je craque. Des quatre, c'est elle qui a le moins changé. En revanche, c'est elle qui a pris le plus de ventre. Et on devine au premier coup d'œil que cette rondeur abdominale n'a rien à voir avec l'obésité. Le ventre de Monique décrit une demi-lune parfaite. Il me paraît encore plus gros que lorsque Jonathan y séjournait. À quarante-deux ans, Monique n'a pas pris une ride, et s'offre un quatrième poupon.

Les Faucher vont bientôt redevenir cinq.

Le sosie de Yan Faucher

Après une absence prolongée, le bonheur s'est installé de nouveau au sein de la famille Faucher. Le ventre de Monique déborde de tendresse. La joie éclate dans le sourire de Gilles. Une sérénité nouvelle a conquis le cœur de Mara. Et une curiosité sans borne fait étinceler les yeux de Jonathan.

Je suis comblé.

Maintenant que mon père m'a retrouvé, il compte m'offrir une sépulture décente.

— Quand pourra-t-on récupérer le crâne de Yan ? s'informe-t-il auprès du médecin légiste.

— Bientôt, mais pas tout de suite. Le crâne constitue une pièce à conviction dans une enquête policière en cours. Les flics veulent comprendre de quelle façon la tête a pu effectuer un aussi long voyage. Une fois ce mystère éclairci, je serai heureux de vous remettre les ossements de votre fils.

Le spécialiste précise que certaines enquêtes peuvent s'échelonner sur plusieurs années, mais il promet de faire tout son possible pour que celle-là soit bouclée au plus vite.

Je surprends une lueur malicieuse dans l'œil de Mara. Elle et Jonathan ne sont pas seulement venus pour voir ma nouvelle tête, je suis prêt à parier ma chemise là-dessus (ou plutôt le restant de ma dentition).

Après le départ des visiteurs, le médecin me confie que je suis chanceux d'être tombé sur une famille aussi charmante. Il est persuadé que mon enfance a dû être fantastique auprès de ces quatre personnes-là.

Il m'inspecte ensuite sous tous les angles en poussant, à intervalles réguliers, des soupirs de déception. Je ne suis qu'un crâne tout ce qu'il y a de plus banal. Il a beau me scruter à la loupe, il ne trouvera aucun secret enfoui dans ma moelle osseuse.

Après quelques tests rapides, je retourne dans le froid mortuaire du frigo, heureux comme un poisson dans l'eau. Incroyable mais vrai, ma famille se porte à merveille !

Comment est-ce possible ? Qu'est-il arrivé ? Quel entraînement mon père a-t-il suivi pour tenir autant la forme ? Qu'est-ce que Mara a bien pu manger pour être aussi jolie ? Jonathan se rattrape pour tous ses mois de silence, il parle pour quatre. Et maman est tout auréo-

lée du miracle de la procréation, qui fait qu'elle couve un nouveau Faucher dans ses entrailles.

Mon bonheur fait ressurgir de la fatigue accumulée. Ma fin approche, je le sens. Je vais bientôt être invité à réintégrer mon cercueil douillet.

Eh bien ! non. J'ai tout faux. Je ferais un diseur de bonne aventure lamentable.



Un matin glacial de novembre, un agent de police vient me chercher pour me remettre à ma famille, et pas n'importe quel agent, le seul et unique Raynald Gosselin. Le flic héroïque qui m'a coincé dans ses filets et ramené de force au poste de police. Lui aussi a pris un coup de vieux, surtout dans les cheveux. De plus, il a rasé son imposante moustache, ce qui lui donne un air moins sévère.

Après tout ce qu'on a vécu ensemble, il est peu probable qu'il ait réussi à m'oublier. Je parie qu'il sait qui je suis. La preuve, c'est qu'il ne peut s'empêcher de m'adresser quelques mots.

— Tu m'en as fait voir de toutes les couleurs, toi ! J'ai dû faire un an de thérapie pour pouvoir accepter la possibilité d'avoir eu tort dans l'affaire du Diable de l'église Saint-Roch.

Un an ! Ma femme a réellement cru que j'avais perdu la boule. Eh non ! c'est toi qui l'as perdue !

Sans conteste, je préfère l'entendre me parler que de l'avoir à mes trousses. Il faut croire que la chasse aux morts vivants rend plus humble si je me fie à sa nouvelle attitude.

— Et aujourd'hui, c'est moi qui ai l'honneur de te ramener chez toi. Drôle d'ironie !

Depuis que j'ai troqué mon statut de zombie pour celui de simple crâne, je peux me montrer sans trop effrayer mes semblables. C'est chouette.

— Tu vas être content d'apprendre que je m'en prends aux vivants maintenant. Les morts, je les laisse tranquilles et ils me laissent tranquille, c'est un marché équitable qui me permet de garder une certaine stabilité psychologique.

La voiture s'arrête en bordure du trottoir devant le domicile des Faucher. Avant de descendre, le chauffeur m'extraît de mon contenant en carton et plonge un regard pénétrant dans le néant de mes orbites.

— Quoi que tu aies pu vivre après ta mort, monsieur Yan Faucher, je te souhaite maintenant de reposer en paix.

C'est gentil. Je vais essayer. Mais je ne promets rien. J'ai plutôt eu tendance à faire de l'insomnie ces trente derniers mois.

Le policier me remet illico dans la boîte et se dirige vers la résidence. Ma mère ouvre la porte avant même qu'il ne presse la sonnette. L'agent se présente : le sergent Raynald Gosselin de la Sûreté du Québec. Il explique ensuite à mes parents qu'il doit assister à la remise en terre du crâne de leur fils, question de s'assurer que celui-ci est bel et bien inhumé. Avec moi, on ne sait jamais, il ne veut pas avoir à me chercher à l'autre bout de la planète.

— Mon fils aurait sans doute fait un grand voyageur, lance mon père avec un sourire nostalgique.

Sans doute, oui. Et ça me fait un peu de peine d'y penser. Parcourir le monde m'aurait plu, je crois. De toute façon, avec l'énergie qui était la mienne, je n'aurais pas pu rester en place bien longtemps. J'aurais eu la bougeotte, comme on dit.

— Vous prendrez bien un café ou un thé ? propose Monique en grimaçant de douleur.

Elle s'appuie contre le chambranle de la porte en prenant de profondes inspirations.

— Ça va ?

— C'est le petit qui me malmène, parvient-elle à articuler malgré la contraction.

— C'est pour bientôt ?

— Dans trois semaines, répond Gilles en massant le bas du dos de son épouse.

— Et pour le café ou le thé, vous avez fait votre choix ?

— Ni l'un ni l'autre, merci. Je préfère ne pas perdre de temps, si vous n'y voyez pas d'objection. D'un autre côté, je ne veux surtout pas vous presser. Je comprends l'importance de ce moment.

— Est-ce que ce serait vraiment déplacé de vous demander la permission de tenir mon frère Yan dans mes mains une dernière fois ? s'enquiert Jonathan avec une politesse irréprochable.

— Euh... Non, non, bredouille Raynald après un instant d'hésitation.

— Hors de la boîte, si c'est possible, précise Jonathan. Et sans le plastique. Je veux pouvoir toucher la texture du crâne avec mes doigts, si ça ne vous offusque pas, bien sûr.

Je suis bouche bée d'entendre mon frère s'exprimer de façon aussi impeccable. Je ne sais pas quel dictionnaire il a mangé pour avoir un tel vocabulaire. C'est d'autant plus impressionnant qu'il a revêtu un complet pour l'occasion. C'est la première fois que je le vois habillé aussi chic.

Raynald Gosselin lève les yeux vers mon père qui lui donne son autorisation d'un signe de tête, davantage préoccupé par les contractions de sa femme que par mon retour à la maison.

Ainsi, Jonathan me prend avec toute la délicatesse du monde. Tout en me cajolant avec les doigts, il me regarde comme un survivant, quelqu'un qu'il ne croyait plus jamais revoir.

— Je te redonnerais bien ton collier, mais dans l'état où tu es, tu aurais du mal à le porter. Merci d'être revenu, chuchote-t-il. T'as sauvé la famille du naufrage, Yan. Je ne sais pas comment t'as fait ça, mais tu l'as fait.

Je vois dans l'œil vif de mon frère la personne extraordinaire qu'il devient.

Apparaît ensuite Mara, arborant le célèbre sourire de la Mona Lisa, qui m'envoie un clin d'œil.

— Allons porter ce bon vieux Yan au cimetière ! lance Gilles, soudain alerté par une contraction de Monique qui semble grimper assez haut sur l'échelle de Richter.

Jonathan souhaite faire le trajet jusqu'au cimetière à bord de la voiture de police. Ce n'est pas la compagnie du sergent Gosselin qu'il recherche, mais la mienne. Sa requête est acceptée. C'est donc dans une boîte posée sur les cuisses de mon frère que je me rends à ma destination finale. À mi-chemin, mon frangin a la bonne idée de m'extirper de cette boîte fort impersonnelle qui me sert de résidence temporaire. Raynald semble nerveux de me savoir tout à coup sorti de mon nid. Après s'être assuré que toutes les issues de l'automobile

étaient bloquées – fenêtres fermées, portières verrouillées –, il garde un œil sur moi. Il veut que tout se passe bien. Il ne tient pas à redevenir le dindon de la farce.

Première surprise ! Le cimetière Delafoy n'a pas changé de site. Mieux que ça, il a été rénové. À croire que la municipalité a entamé ce projet de délocalisation rien que pour me permettre de prendre l'air.

Je suis heureux de constater que les morts n'ont pas eu à faire leurs bagages et à déménager. Cet endroit, qui était devenu un peu notre terrain de jeu à Nick et à moi, m'a toujours plu.

Deuxième surprise ! Parlant du loup, le voilà qui accourt dans ma direction. Il n'a pas changé d'un poil. Si ma mémoire est bonne, il porte les mêmes vêtements qu'à notre virée à l'hôpital, il y a plus de deux ans.

Mylène Létourneau se trouve derrière lui. Elle s'est mise sur son trente-six pour nos retrouvailles. Quelle élégance ! Le contraste est frappant entre son *look* d'aujourd'hui et celui qu'elle arborait à l'époque.

Mon dernier souvenir d'elle remonte à notre baiser intergalactique.

Nicolas est si content de revoir ma binette qu'il me tend les bras pour me serrer contre lui. Cependant, la présence du constable Gosselin le stoppe dans son élan. Son désir d'étrein-

dre un crâne, même si celui-ci a jadis abrité le cerveau d'un être cher, pourrait paraître suspect.

Au lieu de me prendre dans ses bras, il juge plus opportun de serrer la main du policier, qu'il a appris à connaître au cours de la dernière année.

— Tu ne m'en veux pas ? s'assure Raynald.

— Bien sûr que non, répond mon ami du tac au tac. Je ne vais pas vous en vouloir de faire votre métier.

— Et quand pourrons-nous voir ça, ce fameux film de zombies ?

— J'ai regardé les scènes que j'ai tournées et j'ai été plutôt déçu. Je crois que je vais laisser tomber les morts pendant quelque temps et filmer les vivants à la place. On devient romantique avec l'âge, vous savez.

— Quel âge as-tu ?

— L'âge de la maturité : seize ans. Je projette de tourner un court métrage sur l'amitié. Une histoire qui raconterait les efforts qu'un type déploie pour tirer un ami d'un mauvais pas. Les amis, c'est à la vie à la mort. C'est de ça que mon film va parler.

Même moi, qui n'ai plus d'yeux, je peux me rendre compte que le policier fait semblant de l'écouter. Il ne se sent pas concerné. Rien d'étonnant car, en vérité, c'est à moi que Nick s'adresse.

Ma mère pousse soudain un cri. J'ai l'impression que c'est le bébé à l'intérieur de son bedon qui a braillé. Mon père commence à montrer des signes d'impatience.

Tout est prêt pour la cérémonie funèbre de mon deuxième enterrement. Le trou est creusé. Le fossoyeur qui attend, appuyé sur le manche de sa pelle, s'est chargé de remonter au niveau du sol mon vieux cercueil à moitié pourri. Je n'aurais pas aimé en avoir un flamboyant neuf. Des fois que je me sentirais mal à l'aise dedans et que je ne trouverais pas de position confortable pour dormir.

Mes parents ne voulaient pas de prêtre pour l'occasion. Ce n'est pas une affaire de religion, mais de famille. Une famille qui a été mise à très rude épreuve. Et puisqu'ils ont été mêlés à l'affaire Yan Faucher, j'imagine qu'il était impensable pour eux de ne pas inviter Nicolas et Mylène.

Dans quelques instants, je vais rejoindre les restes de ma dépouille. Enfin, je présume que toutes les parties de mon corps ont été retrouvées à la suite de ma décapitation.

À vrai dire, je ne suis ni dégoûté ni excité à l'idée de retrouver mes bras et mes jambes. Une fois six pieds sous terre, je n'ai pas pour projet de claquer des doigts ou de taper du pied.

À défaut de savoir comment me disposer, Raynald me dépose sur le capot du cercueil

et recule de quelques pas pour laisser la chance aux membres de ma famille de me saluer une dernière fois.

Ma mère ouvre le bal. Elle me prend entre ses mains douces et me tient tout près de son ventre, à l'intérieur duquel bouillonne une extraordinaire volonté de vivre. Ce petit être a hâte de sortir, je le sens.

C'est une fille. Je ne sais pas comment j'ai fait pour le savoir, mais je le sais. Et elle réagit à ma présence. Elle pousse contre la paroi de l'utérus afin de s'approcher davantage du frère qu'elle apprendra à connaître en photographies et en souvenirs rapportés.

Je suis en communion avec ma sœur cadette pendant un bref instant. Le bonheur qui m'inonde n'a aucune commune mesure avec celui que l'on peut parfois ressentir lorsqu'on est vivant. C'est comme si les moments heureux d'une vie entière étaient condensés en quelques secondes.

Toutefois, ce bonheur indicible me dérobe une grande partie de ma force vitale.

Le bébé se débat de plus en plus, au point d'obliger sa maman à se rasseoir.

De toute évidence, Gilles n'a pas la tête aux adieux. Il me dévisage sans rien dire. Il s'efforce de sourire, mais je vois bien que son regard est tourné vers l'avenir. La petite qui s'en vient aura besoin d'un père.

Elle n'aurait pas pu trouver mieux.

Je m'attendais à ce que ce soit le tour de Mara ou de Jonathan – la famille d'abord, les amis ensuite –, mais non. Le suivant, c'est Nick, qui s'approche avec le sourire dissimulé de quelqu'un qui trame quelque chose. Le dernier message qu'il m'adresse est pour le moins expéditif.

— T'en fais pas. On va te tirer de là.

C'est mal connaître mon copain que de croire qu'il allait tout bonnement me dire au revoir. Les vrais copains ne vous laissent pas manger les pissenlits par la racine ou bien vous faire manger par les vers de terre sans rien faire. Les amis – il l'a dit tout à l'heure –, c'est à la vie à la mort.

Raynald Gosselin observe la scène avec détachement, distrait par une mouche qui semble le trouver de son goût.

Mylène s'avance ensuite vers moi, tête basse. Elle hésite à me toucher. Ce qui reste de moi ne ressemble guère au Yan Faucher qu'elle a connu. Elle finit par me prendre et me soulève à sa hauteur.

— Quand je t'ai écrit ma lettre d'amour, murmure-t-elle pour que je sois le seul à entendre, je savais que tu étais un garçon plein de ressources, mais je ne me doutais pas à quel point !

Elle m'embrasse sur le front. Je ne sens presque rien. Un petit souffle de chaleur, sans plus.

— On se reparle tout à l'heure, promet-elle avec un sourire gêné.

Mara éclate en sanglots avant même d'arriver à mes côtés. Je demeure stupéfait de la voir réagir avec autant d'émotion. Elle se jette sur moi, me manipule sans scrupule et me dit en braillant qu'elle m'aime, que je n'aurais pas dû partir si tôt.

Alors qu'elle lève les yeux pour implorer les cieux de faire très attention à moi, Raynald détourne les siens par pudeur. Les excès mélodramatiques de ma sœur le rendent mal à l'aise.

Je ne pensais pas que Mara, si forte, me ferait une scène pareille.

Puis, tout à coup, j'allume. Elle joue la comédie !

Elle se recroqueville sur moi comme pour me serrer très fort contre sa poitrine, redoublant l'intensité de ses pleurs. Nick la rejoint derrière pour poser une main attendrie sur son épaule. Mylène s'approche à son tour pour lui donner un peu de réconfort. Dévastée, ne tenant plus sur ses jambes, Mara s'accroupit. C'est alors qu'apparaît, comme par enchantement, entre les bras de ma sœur, un second crâne, plus propre, plus symétrique, un crâne qui ne semble pas avoir beaucoup de vécu.

Je n'ai pas le temps de bavarder avec mon homologue que Mara me faufile entre ses jambes. Je suis aussitôt recueilli par la main de

Nicolas, qui me remet subrepticement à Mylène, laquelle s'éloigne en me dissimulant derrière son dos. Au moment opportun, elle se penche pour me glisser incognito dans un sac.

Et le tour de passe-passe est joué ! Voilà comment faire pour substituer le crâne d'un ami.

Jonathan est le dernier à passer. Il est complice, de toute évidence. Je l'entends faire ses adieux à mon sosie d'une voix neutre. Son dernier mot, il me l'a transmis à la maison, sous le nez du policier.

C'est à mon frère cadet que revient l'honneur de placer ma tête sur mes épaules que je suppose étalées dans le lit sépulcral. Lorsque c'est fait, mon père fait signe au fossoyeur de descendre le cercueil. Au moment de lancer une poignée de terre sur ma tombe survient un imprévu de taille. Monique vient ni plus ni moins de perdre ses eaux.

Le signal de départ est lancé.

À l'intérieur de ce ventre aussi gros qu'une planète, un être humain est fin prêt à découvrir le monde.

Cimetière privé

— C'est le moment ! annonce Monique, qui sera mère pour la quatrième fois. Tous comprennent ce que ça signifie.

Raynald empoigne la main de mon père pour lui souhaiter beaucoup de bonheur avec le nouveau-né.

— C'est un garçon ou une fille ?

— C'est ce que je vais découvrir bientôt, répond Gilles en état d'alerte.

Blotti dans le sac exhalant le parfum délicat de Mylène, je ne vois rien, mais j'entends tout. On s'éloigne de mon cercueil avec un empressement qui m'aurait causé du chagrin si j'avais été dedans. La voiture part en trombe, me laissant seul avec Nicolas et Mylène. Gilles a plus urgent à faire que de reconduire mes camarades chez eux.

— La tête du bébé veut sortir au moment où celle de son grand frère entre en terre. Coïn-

cidence étrange ! relève Nick sur un ton songeur.

— On a réussi à tromper tout le monde, y compris le nouveau-né ! Je me demande comment Vieux-Os trouve sa nouvelle demeure.

Je le connais, ce type. C'est le squelette qui se trouve dans le bureau du directeur de l'école, un ancien prof de bio. Ah ! voilà l'identité de mon remplaçant ! Je ne suis pas mécontent d'apprendre que mon confrère est un crâne en plastique.

— Alors, Yan, content de nous revoir ? s'informe Nick en élevant la voix, certain que je l'entends.

Oui, je l'entends. Par contre, je ne dispose d'aucun moyen de le lui confirmer.

— Je me doute que tu n'es plus en mesure de communiquer, sinon tu nous aurais fait un signe. Et c'est bien dommage, car je paierais cher pour savoir tout ce que t'as fait depuis notre visite à l'hôpital qui a mal tourné.

— Paraît qu'on t'a retrouvé sur les traces d'une tornade, c'est vrai ? déclare Mylène, qui se tient immobile et silencieuse, espérant un mouvement ou un son de ma part. Es-tu sûr qu'il nous entend ?

— À cent pour cent. Je te rappelle qu'on parle à Yan Faucher. Un garçon pas ordinaire. Ce n'est pas une simple décapitation qui va réussir à le tuer !

Tout en marchant en direction du domicile des Faucher, mes amis prennent la parole à tour de rôle pour me raconter comment les choses se sont passées de leur côté. Pas très bien, en fait.

— Tu veux que je commence à quel moment ? Quand on a vu la photo de ton nouveau visage dans le journal ou au tout début, à l'hôpital, quand la police a décidé de m'embarquer ?

— Yan a tout son temps, songe Mylène à voix haute, je suis convaincue qu'il préfère la version longue.

— Eh bien ! voilà, j'ai eu droit à un deuxième tour guidé du poste de police. Ça n'a pas été une partie de rigolade, tu peux me croire. Ils m'ont bombardé de questions. J'ai avoué m'être promené dans les rues avec un faux cadavre pour les besoins d'un court métrage. Bien sûr, ils se sont montrés très intéressés à voir de leurs propres yeux le cadavre utilisé et les scènes filmées. Comme je n'avais ni un ni l'autre, j'ai commencé à m'enfarger dans mes menteries. Ils ont bien vu que je leur cachais quelque chose. La maison de ma mère et l'appartement de mon père ont été fouillés de fond en comble.

— Même ses parents se sont mis à douter de son innocence, précise Mylène.

— Remarque, je les comprends. Ma personnalité n'a pas vraiment joué en ma faveur sur

ce coup-là. Et comme je t'ai pris sous mon aile, toutes les preuves se retournaient contre moi et me désignaient comme le méchant dans cette histoire. Comme par hasard, je me trouvais toujours là au mauvais moment. J'étais dans un sacré pétrin et seul un miracle pouvait m'en sortir.

— De mon côté, je vivais dans un état de stress permanent. J'avais caché ton corps à l'entrepôt de l'usine et j'étais sûre que la police allait le découvrir d'un moment à l'autre.

— Raconte comment s'est déroulé l'accident, propose Nick. Sinon il va manquer à Yan un gros morceau du casse-tête.

Il baisse la tête, désolé d'avoir utilisé cette expression.

Mylène se laisse submerger par les souvenirs, puis relate ensuite les événements avec une note d'émotion dans la voix.

— Alors que je te regardais partir, une voix à l'intérieur de moi me disait que c'était une erreur. J'avais un mauvais pressentiment. Et le camion a surgi au bout de la rue. J'ai crié très fort. Mais le vent soufflait en rafales dans le sens contraire : mon avertissement ne s'est sans doute jamais rendu jusqu'à tes oreilles. Même si la visibilité était mauvaise, j'ai tout vu. J'ai vu ton corps voler dans les airs comme une poupée. La vision était irréaliste. J'en ai fait des cauchemars pendant des mois.

Je bois ses paroles, conscient de la chance que j'ai de pouvoir enfin connaître la vérité.

— En freinant, le camion a dérapé. J'ai cru qu'il allait emboutir un lampadaire. Mais non, il a été plus chanceux que toi, il s'en est sorti sain et sauf. Le chauffeur ne s'est même pas donné la peine de descendre. Il était très énervé. Il a jeté un œil alentour, puis s'est dépêché de quitter les lieux de l'accident. Il a dû penser qu'il avait heurté une marmotte, un chien ou je ne sais quoi.

— Il était tard et il mouillait à siaux, personne n'a été témoin de la collision. À part Mylène...

— Quand j'ai vu qu'il te manquait la tête, je suis passée à un cheveu de perdre connaissance. Tu ne bougeais plus. Tu venais de mourir une deuxième fois. J'ai inspecté les environs. Pas de tête en vue. Alors j'ai décidé de m'occuper de ton corps inerte avant que quelqu'un ne surgisse et ne te trouve dans cet état. J'ai pris mon courage à deux mains, puis j'ai forcé comme une damnée pour te traîner jusqu'au repaire de l'usine. T'avais beau avoir maigri et perdu des morceaux, t'étais super lourd. Une fois à l'abri, j'ai craqué. J'ai pleuré comme une Madeleine.

Après avoir embrassé un zombie, Mylène a dû se charger de dissimuler sa dépouille décapitée. Je m'en veux de lui avoir fait subir un

traitement aussi horrible. Vraiment, ce n'est pas digne du rôle du bel amoureux qu'elle m'a attribué dans son roman.

— Je braillais encore quand je suis retournée sur les lieux pour chercher les pièces manquantes, en l'occurrence ta tête, mais aussi un de tes bras. Ratisser le quartier en quête d'une tête de mort vivant est devenu tout à coup au-dessus de mes forces. La pluie avait diminué et je commençais à avoir la trouille de voir arriver une auto de police. Je me disais qu'on me prendrait pour l'assassin si on me trouvait là. Je suis partie en me promettant de revenir avant le lever du soleil.

— Quand elle est rentrée à la maison, ses parents l'attendaient, morts d'inquiétude. Comme tu t'en doutes, ils ne l'ont pas laissée repartir. Mylène avait brisé la confiance de ses parents. Sur moi planaient de sérieuses accusations de profanation de sépulture. Et ta tête qui demeurait introuvable. C'était vraiment de mieux en mieux !

— Pourtant, une tête, c'est difficile à égarer. Ça se remarque. C'est pas comme chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Où étais-tu passé, Yan Faucher ? Comment as-tu fait pour partir en voyage avec juste une tête et même pas d'épaules pour la porter ?

— Mystère ! Par contre, le bras a été retrouvé le lendemain par une dame du troisième âge qui faisait sa promenade matinale.

— Le bras a été identifié comme étant le tien et l'incident s'est vite retrouvé dans les journaux. Le vol du cadavre de Yan Faucher a causé un méchant scandale. La population a tellement protesté contre la délocalisation du cimetière que le maire a dû annoncer publiquement qu'il arrêterait les travaux.

— Mara était si furieuse de savoir qu'un second camion t'avait réglé ton compte qu'elle est montée aux barricades pour manifester, avec une hargne dont tu ne peux même pas soupçonner l'intensité.

— C'est alors que Pin-Pon, clochard à moitié mais ivrogne en entier, s'est proposé lui-même comme la solution miracle que je n'osais plus espérer.

— Le bonhomme disjonctait grave après avoir essayé de mettre le feu à tes vêtements. Il criait à qui voulait bien l'entendre qu'il avait zigouillé un mort vivant, un vrai de vrai. À force de faire du tapage, il a alerté les flics, qui l'ont trouvé au bord d'un terrain vague.

— Pin-Pon ne s'est pas gêné pour se vanter de ses exploits imaginaires auprès des agents, ce qui n'a pas aidé sa cause. Il a tout avoué, même ce qu'il n'avait pas commis, comme avoir coupé la tête de cette vermine de zombie qui

n'a pas été capable de rester tranquille dans sa tombe, par exemple.

— Ou d'avoir brûlé le corps et distribué le squelette calciné aux chiens du quartier. Les autorités ont conclu qu'il était fou et très dangereux.

— Pin-Pon a été inculpé, et le pire, c'est qu'il paraissait ravi. En tout cas, il était tout fier de passer à la télé.

Nick me souhaite tout à coup la bienvenue dans mon humble demeure. Toute la famille est à l'hôpital, à attendre l'arrivée du nouveau Faucher. La maison est donc déserte. Mes compagnons ne cherchent pas à entrer, même si Mara leur a prêté un double de la clé. Ils se réfugient dans la cour arrière, protégés du regard des voisins par une clôture de cèdres géants, et reprennent le récit de leurs aventures.

— Le coupable étant démasqué, les policiers ont pu relâcher leur surveillance, ce qui nous a permis, à Mara, à Mylène et à moi, d'avoir le champ libre pour aller récupérer ton corps décapité à l'usine et le ramener jusqu'ici dans un sac de hockey.

Si je comprends bien, la tête de monsieur Vieux-Os n'a pour toute compagnie qu'un seul de mes bras !

— Tes parents sont partis dans le Sud pendant une semaine. On a profité de leur absence

pour creuser un trou à l'endroit exact où tu te trouves. C'est ici que tes restes reposent.

— À notre avis, c'est le meilleur site pour toi. Le lieu idéal pour regarder passer l'éternité.

— Tu comprends, il n'était pas question de te loger dans un cimetière qui menaçait de changer d'adresse.

Alors que Nick disparaît dans la remise, Mylène me raconte de quelle façon mes parents sont retombés amoureux l'un de l'autre.

— Au bout du compte, c'est toi, Yan, qui as redonné vie à ta famille.

Elle m'explique qu'il s'est produit une sorte de réaction en chaîne positive. Ma présence a poussé mon jeune frère à sortir de son mutisme, ce qui a ramené ma mère à la réalité. Elle s'est rendu compte qu'elle tenait à ses enfants plus que tout au monde ; la douleur du deuil avait réussi à le lui faire oublier. Elle a alors senti le besoin de se réconcilier avec sa fille. Touchée par cette démonstration d'amour, Mara a ensuite aidé mon père à reprendre du poil de la bête.

— Ta sœur et son ami Étienne Bonneville ont fait un pacte : redonner le goût de vivre à leur paternel. Et ça a plutôt bien marché. Étienne est allé refaire sa vie à l'autre bout du pays. Il paraît que ça va de mieux en mieux pour lui. Bien sûr, ce départ a beaucoup attristé

ta sœur mais, à tout prendre, elle préfère son copain loin et heureux que près et déprimé.

Nick revient avec une pelle en métal dans chaque main. Sans attendre, il entreprend de déterrer ma énième sépulture afin d'y entreposer mon crâne. Mylène achève son histoire en prenant appui sur l'autre pelle.

— Pour en revenir à ton père, il s'est remis en forme. Il a fait de l'exercice comme un malade. Il a même couru un marathon ! Son moral remontait à vue d'œil. Alors que ta mère se morfondait d'avoir songé au divorce. Pour se faire pardonner, elle a demandé ton père en mariage. Elle voulait se remarier avec le même homme. Elle avait besoin de renouveler ses vœux. La demande en mariage a été l'ultime remède qui a guéri ton père. Ta mère a été malade tout le long du voyage de nocces, pas à cause de la « turista » ou autres gastros tropicales, mais parce qu'elle venait de tomber enceinte quelques semaines auparavant.

À ces mots, un téléphone se met à rugir. Nick interrompt son labeur et sort un cellulaire de sa poche. C'est Mara. Le bébé est né en un temps record. Ça fait à peine trois heures que la famille Faucher a quitté le cimetière pour se rendre au département d'obstétrique de l'hôpital.

Mon sixième sens ne m'a pas trompé, c'est une fille.

— Comment va Yan ? s'informe ma sœur aînée.

— Pétant de santé. Il est parti magasiner de nouvelles espadrilles. O.K., j'avoue, c'est une blague. C'est pour s'acheter des lunettes fumées.

Mara tient à être présente pour le vrai enterrement. Elle arrive bientôt. Gilles s'apprête à les ramener à la maison, Jonathan et elle. Quant à lui, il passera la nuit à l'hôpital en compagnie de sa double épouse et de sa deuxième fille.

— Bien sûr qu'on a déjà commencé à creuser, confirme Nick. Est-ce un problème ?

Il faut vite remplir le trou ou bien le dissimuler. Ordre de Mara. Son père ne doit pas voir la fosse mortuaire au moment où il viendra chercher une valise d'effets personnels.

Après avoir délibéré avec Nick pour établir une stratégie, Mylène s'introduit dans la maison. Elle a l'amabilité de m'emmener avec elle. Je ne suis pas mécontent d'humer l'arôme qui a parfumé toute mon enfance. J'ai vraiment l'impression d'être chez moi. Je me revois en forêt, enseveli sous deux mètres de neige compressée, sur le point de perdre tout espoir. En fin de compte, ma bonne étoile ne m'a pas abandonné.

Mon amie dégote une vieille couverture de laine dans un placard du sous-sol. Elle remonte ensuite au rez-de-chaussée pour chercher quel-

ques victuailles, pain, fromage, jus, raisins... Bref, de quoi se concocter un joli pique-nique en attendant l'arrivée de mon frère et de ma sœur.

À notre retour, Nick donne un dernier coup de pelle. L'expression six pieds sous terre ne convient pas dans ce cas-ci. Le trou a une profondeur de deux pieds tout au plus. C'est à cet endroit que Mylène a prévu de prendre la collation. Le leurre est fort simple. Elle se contente d'étendre la couverture au-dessus de la fosse en tendant les quatre coins. Deux chaises en plastique viennent ensuite enjambrer le monticule de terre juste à côté. Il faudrait vraiment être fin observateur pour détecter la supercherie.

L'heure est à la bouffe. Tout en s'empiffrant, Nick avoue qu'il songe beaucoup à sa propre mort ces temps-ci. Va-t-il réussir lui aussi à devenir un zombie ? Devrait-il planifier son évvasion de cercueil avec un complice ? Une chose est sûre, si son esprit continue à fonctionner, comme ça a été mon cas, il est hors de question qu'il reste cloîtré entre quatre murs.

Il est en train de rédiger son testament, me confie-t-il. Il ne veut pas de messe ou de funérailles. Il tient à ce que les gens qui l'ont connu fassent la fête. Si ceux-ci veulent lui faire honneur, eh bien ! ils seront obligés de lâcher leur fou et de prendre leur pied.

Sur ce, une voiture s'engage dans l'entrée. Gilles chante à tue-tête une chanson qu'il invente à mesure. J'entends Jonathan rigoler et j'avoue que je ne sais pas s'il rit de mon père ou de ses paroles improvisées.

Par mesure de sécurité, Mylène me propose une nouvelle visite de son sac.

Dix minutes plus tard, la figure de mon père apparaît à la fenêtre de cuisine. Il semble se demander ce que les meilleurs amis de Yan fabriquent sur son terrain. Il n'hésite pas à les rejoindre pour leur poser la question.

— On avait hâte d'avoir des nouvelles, explique Nick.

— Comment ça s'est passé ? s'informe Mylène.

— Je crois que c'est le plus beau jour de ma vie, répond Gilles en échappant un sanglot de bonheur.

Mon père est à mille lieues de penser que la dépouille de son premier fils se trouve à quelques pas de lui. Il est aux anges. Et si mon père est aux anges, cela signifie que je n'ai plus grand-chose à faire ici, dans le monde des vivants, et que je suis prêt à aller explorer le paradis ou à me reposer pour le reste de l'éternité.

— Lui avez-vous trouvé un nom ? demande Nick.

— Jonathan en a trouvé un. Tu vas l'aimer, on y retrouve ton prénom. Et celui de ton meilleur ami.

Il prolonge le suspense durant quelques secondes.

— Yanika.

— C'est un beau nom, non ? commente Jonathan qui rapplique à l'instant.

Mara confirme.

— Ce serait bien si vous restiez coucher à la maison, propose-t-elle. Ça nous ferait de la compagnie pour célébrer l'arrivée de la petite.

Elle se tourne vers son père pour savoir ce qu'il en pense. Il a trop hâte de revoir sa Yanika pour bavarder davantage et il est bien trop heureux pour refuser quoi que ce soit.

Après son départ, Mylène me sort du sac. Mara et Jonathan me regardent d'un drôle d'œil. Comparé au visage de Yanika, je dois faire pâle figure.

Mara me présente notre sœur sur le petit écran de son appareil photo numérique. Toute la beauté du monde s'est blottie sur le visage de Yanika. J'en ai les larmes aux yeux. Je les sens couler sur mes joues, aussi imaginaires soient-elles. Voir cette minuscule personne qui vient tout juste de débouler dans la vie extra-utérine me draine un grand flux d'énergie. Déjà qu'il ne m'en restait pas beaucoup, maintenant je n'en ai presque plus.

C'est à Jonathan que revient le privilège de raconter le récit de l'accouchement. Il est tellement bon conteur que j'ai l'impression d'assister en direct à la naissance de la petite. Pourtant, Mara et lui patientaient dans la salle d'attente lorsque Yanika a pointé son nez hors du ventre maternel. Il ne fait que traduire dans ses propres mots le compte rendu de Gilles.

Si Mara prend ensuite la parole, c'est pour me parler. Une dernière fois, je le devine à son regard à la fois triste et flamboyant. Mara commence à pleurer avant même d'avoir ouvert la bouche.

— Tu peux être fier de ton père, Yan. Il t'aimait tant que cet amour-là a failli l'achever. Je suis allée le voir et je lui ai dit que je m'ennuyais de son sourire, et même de ses blagues que je ne trouvais pas toujours drôles. Tu as baissé les bras, ai-je ajouté, c'est pour ça que Yan s'est retourné dans sa tombe et qu'il en est sorti. Cette phrase lui a donné un coup de fouet. Il s'est relevé et il s'est battu. Pour toi. Si le cimetière n'a pas bougé d'un poil, c'est surtout grâce à lui. Quand l'affaire du cadavre volé a éclaté dans les médias, les journalistes se sont rués chez nous. Gilles a engueulé tout ce beau monde avec une verve qui faisait plaisir à entendre. Personne n'avait le droit de s'en prendre à son fils décédé et il était prêt à tout pour l'aider à retrouver son cercueil et le repos que son enfant

était en droit de mériter. Il a aussi déclaré devant les caméras qu'il souhaitait à tous la chance d'avoir un fils comme Yan, parce que ce garçon avait le don de rendre les autres joyeux.

Et c'est réciproque. J'envie Yanika pour les années heureuses qu'elle va passer aux côtés de son papa.

— Je vais être franche avec toi, Yan. Je ne sais pas où tu es en ce moment ni si tu m'entends, mais je dois te le dire au moins une fois dans ma vie. Je t'aime, mon petit sacripant.

Ce deuxième enterrement est de courte durée. Je passe des mains de Mara à celles de Jonathan, qui me regarde dans le blanc osseux des yeux.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai gardé le silence aussi longtemps. Je crois que je voulais être sûr de t'entendre si tu t'adressais à moi. J'ai toujours su que tu n'étais pas complètement mort. Je me disais qu'un camion n'était pas suffisant pour te supprimer. J'attendais que tu te manifestes. Nicolas et Mylène m'ont raconté tes aventures d'outre-tombe. Ça ne m'étonne pas. Et je parie que tu n'as pas fini de nous étonner.

Je ne parierais pas cher là-dessus. La fatigue qui me pèse est plus puissante que la tornade qui m'a emporté.

À son tour, Nick me sourit en me certifiant que nous allons nous revoir un de ces quatre, lui et moi. Il ne sait ni où, ni quand, ni dans

quel état, mais il est convaincu que notre amitié ne mourra pas.

Mylène me parle du deuxième roman qu'elle a rédigé pendant ma longue disparition, dont il ne reste que la conclusion à écrire. Elle ne pouvait pas le faire, car il s'agit d'une biographie un peu spéciale, qui débute par mon décès. Elle me garantit que les pages qu'elle a noircies me garderont vivant à jamais.

Alors qu'elle m'adresse ses dernières paroles, je grave dans mon esprit chaque trait de son visage afin de l'emporter avec moi pour l'éternité, deux pieds sous terre.

Sans autre forme de cérémonie, mon crâne rejoint le reste de mon squelette. Je n'ai pas le temps de l'observer à ma guise, car des pelletées de terre me pleuvent dessus.



J'estime avoir accompli ma mission avec succès. Les Faucher sont sauvés. Ils n'ont plus besoin de moi. Je peux reposer en paix.

Je sais que je vais bientôt m'endormir. Cela me prendra quand même quelques mois. Ce qui me permet d'assister aux premiers balbutiements de Yanika.

Comme je ne suis pas enterré très creux, j'entends mieux que dans mon premier logement funéraire. J'écoute le quotidien des Fau-

cher avec la même exaltation que s'il s'agissait de la plus magnifique des symphonies.

Mes parents sont fous d'amour pour la petite. Je dois avouer que moi aussi. En pensée, je l'amuse, je lui fais des grimaces, je lui montre de nouveaux sons. Après tout, je suis son grand frère. Et un jour, peut-être, Mara ou Jonathan lui racontera une histoire à mon sujet, une histoire à dormir debout et pourtant authentique.

Cette enfant que je bénis du haut de mes seize ans et demi (quatorze vivant et deux et demi mort) me rappelle que je ne serai jamais papa. C'est ainsi. Mais ce triste constat ne me chagrine pas, car ce bout de femme, un jour, pourra donner naissance à son tour.

Je sais maintenant pourquoi les autres morts ne sont pas sortis de leur tombe, c'est parce qu'ils dorment. Et je sens que je vais bientôt faire comme eux.

Une lassitude infinie s'empare de moi. J'en suis à ma dernière heure d'insomnie, je le sais. Ce repos, je l'aurai bien mérité. Pour un mort, je considère que je suis resté pas mal actif.

Pour être franc, je ne sais pas si je vais me réveiller un jour de ce très long sommeil. Tout ce que je sais, c'est que j'ai grand besoin de me reposer. Et qui sait, avec un peu de chance, je vais peut-être rêver...

Rêver que je suis encore en vie.

Jocelyn Boisvert

À propos de *Mort et déterré*



En visionnant un film d'épouvante bien sanglant, je me suis posé cette question : pourquoi les morts vivants, au cinéma, sont-ils si vils, cruels et méchants ? Un cadavre qui aurait la chance inespérée de retourner à la vie n'en voudrait pas forcément à la Terre entière. Il chercherait plutôt à revoir sa famille, les êtres qui de son vivant lui ont été les plus chers.

Voilà comment est né le personnage principal de *Mort et déterré*.

Puisque je serai bien obligé de mourir un jour, l'idée de me glisser dans la peau d'un jeune défunt n'était pas sans me déplaire. Et, alors que je provoquais sur papier la mort de mon héros Yan Faucher, je voyais naître mon premier enfant, Mariko, une toute petite personne qui, en venant au monde, m'a offert rien de moins qu'un brin d'immortalité.



À l'heure du trépas, Jocelyn Boisvert aimerait bien, si possible, emporter un ordinateur

dans sa tombe, histoire d'écrire deux ou trois autres romans. Mais comme il n'est pas encore obligé de manger les pissenlits par la racine, il peut laisser libre cours à son imagination et se raconter autant d'histoires à dormir debout qu'il le désire.

Heureux récipiendaire du Prix Victor-Martin-Lynch-Staunton en 2007 (décerné par le Conseil des Arts du Canada à l'artiste à mi-carrière s'étant le plus démarqué en littérature), Jocelyn se balade sur les plages des Îles-de-la-Madeleine et se creuse les méninges dans l'espoir d'y déterrer des idées nouvelles et insolites, des idées qui lui feront passer du bon temps.

Mort et déterré est son septième roman.

Dans la collection Graffiti

1. *Du sang sur le silence*, roman de Louise Lepire
2. *Un cadavre de classe*, roman de Robert Soulières, Prix M. Christie 1998
3. *L'ogre de Barbarie*, contes loufoques et irrévérencieux de Daniel Mativat
4. *Ma vie zigzague*, roman de Pierre Desrochers, finaliste au Prix M. Christie 2000
5. *C'était un 8 août*, roman de Alain M. Bergeron, finaliste au prix Hackmataak 2002
6. *Un cadavre de luxe*, roman de Robert Soulières
7. *Anne et Godefroy*, roman de Jean-Michel Lienhardt, finaliste au Prix M. Christie 2001
8. *On zoo avec le feu*, roman de Michel Lavoie
9. *LLDDZ*, roman de Jacques Lazure, Prix M. Christie 2002
10. *Coeur de glace*, roman de Pierre Boileau, Prix Littéraire Le Droit 2002
11. *Un cadavre stupéfiant*, roman de Robert Soulières, Grand Prix du livre de la Montérégie 2003
12. *Gigi*, récits de Mélissa Anctil, finaliste au Prix du Gouverneur général du Canada 2003
13. *Le duc de Normandie*, épopée bouffonne de Daniel Mativat, Finaliste au Prix M. Christie 2003
14. *Le don de la septième*, roman de Henriette Major
15. *Du dino pour dîner*, roman de Nando Michaud
16. *Retrouver Jade*, roman de Jean-François Somain
17. *Les chasseurs d'éternité*, roman de Jacques Lazure, finaliste au Grand Prix du Fantastique et de la Science-fiction 2004, finaliste au Prix M. Christie 2004
18. *Le secret de l'hippocampe*, roman de Gaétan Chagnon, Prix Isidore 2006
19. *L'affaire Borduas*, roman de Carole Tremblay
20. *La guerre des lumières*, roman de Louis Émond
21. *Que faire si des extraterrestres atterrissent sur votre tête*, guide pratique romancé de Mario Brassard

22. *Y a-t-il un héros dans la salle ?*, roman de Pierre-Luc Lafrance
23. *Un livre sans histoire*, roman de Jocelyn Boisvert, sélection The White Ravens 2005
24. *L'épingle de la reine*, roman de Robert Soulières
25. *Les Tempêtes*, roman de Alain M. Bergeron, finaliste au Prix du Gouverneur général du Canada 2005
26. *Peau d'Anne*, roman de Josée Pelletier
27. *Orages en fin de journée*, roman de Jean-François Somain
28. *Rhapsodie bohémienne*, roman de Mylène Gilbert-Dumas
29. *Ding, dong !, 77 clins d'oeil à Raymond Queneau*, Robert Soulières, Sélection The White Ravens 2006
30. *L'initiation*, roman d'Alain M. Bergeron
31. *Les neuf Dragons*, roman de Pierre Desrochers, finaliste au Prix des bibliothèques de la Ville de Montréal 2006
32. *L'esprit du vent*, roman de Danielle Simard, Grand Prix du livre de la Montérégie – Prix du jury 2006
33. *Taxi en cavale*, roman de Louis Émond
34. *Un roman-savon*, roman de Geneviève Lemieux
35. *Les loups de Masham*, roman de Jean-François Somain
36. *Ne lisez pas ce livre*, roman de Jocelyn Boisvert
37. *En territoire adverse*, roman de Gaël Corboz
38. *Quand la vie ne suffit pas*, recueil de nouvelles de Louis Émond, Grand Prix du livre de la Montérégie – Prix du public et Prix du jury 2007
39. *Y a-t-il un héros dans la salle n° 2 ?* roman de Pierre-Luc Lafrance
40. *Des diamants dans la neige*, roman de Gérald Gagnon
41. *La Mandragore*, roman de Jacques Lazure, Grand Prix du livre de la Montérégie 2008 – Prix du jury
42. *La fontaine de vérité*, roman d'Henriette Major
43. *Une nuit pour tout changer*, roman de Josée Pelletier
44. *Le tueur des pompes funèbres*. roman de Jean-François Somain

45. *Au cœur de l'ennemi*, roman de Danielle Simard
46. *La vie en rouge*, roman de Vincent Ouattara
47. *Mort et déterré*, roman de Jocelyn Boisvert
48. *Un été sur le Richelieu*, roman de Robert Soulières (réédition 2008)
49. *Casse-tête chinois*, roman de Robert Soulières (réédition 2008), Prix du Conseil des Arts du Canada 1985



Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro 100 % recyclé,
traité sans chlore, accrédité Éco-Logo et fait à partir
d'énergie biogaz.

Achévé d'imprimer
à Cap-Saint-Ignace
sur les presses de Marquis Imprimeur
en août 2008

mort et déterré

GRAFFITI +



*« Et, un jour,
je réussis
l'impossible.
Je bouge
le pouce !
Je parviens
même à me
coucher sur
le ventre.
Quand on dit
qu'un mort se
retourne dans
sa tombe ! »*

« Habiter un cercueil toute l'année, dans la solitude la plus absolue, c'est dur pour le moral. Je me mets donc en quête de passe-temps qui me feraient paraître l'éternité moins longue. J'ai beau me creuser le ciboulot, je ne trouve qu'un questionnement qui m'amène à revivre l'épisode de ma mort. Il me semble qu'à ce moment-là mon esprit et mon corps auraient dû se scinder. Quelque chose me dit que je dois être une exception. Je regrette de ne pas avoir essayé de quitter mon enveloppe corporelle à l'heure de mon décès. »

L'ILLUSTRATION DE LA PAGE COUVERTURE EST DE
POLYGONE STUDIO (CARL PELLETIER).



**SOULIÈRES
ÉDITEUR**

MORT ET DÉTERRÉ



9 782896 107084 8